RB 9010

Library
of the
University of Toronto

LA GALERIE

DES CURIEUX

RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES

TIRÉES A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

dont 96 sur papier vélin anglais
et 4 sur papier de Chine.

Exemplaire N° 51.

VINCENT BONA, Imprimeur de S. M. à Turin.

LA

GALERIE

DES

CURIEUX

PAR

GÉRARD BONTEMS

réimprimée textuellement sur les éditions originales
avec une Notice bibliographique.

NICE
J. GAY ET FILS, ÉDITEURS

1873

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lagaleriedescuri00bont

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LA GALERIE DES CURIEUX

La première édition de ce recueil de facéties parut en 1646 chez Cardin Besongne, libraire à Paris, en 2 parties petit in-8, réunies en un seul volume. Ce volume s'est vendu, Claudin, en 1872, 20 fr., et à la vente Nodier, 36 fr. Il s'en trouve un exemplaire à la Bibliothèque de l'Arsenal (Catal. La Vallière-Nyon, n° 10866). — Deux réimpressions en furent faites à Lyon : l'une en 1671, in-12 (Catal. Bachelin-Deflorenne, en 1872, 45 fr.); et l'autre en 1679, in-12 également, et dont nous réimprimons le texte fort complet et très-rare.

Ce recueil avait été aussi réimprimé en en changeant le titre ainsi: *Nouveau recueil de pièces comiques et facétieuses les plus agréables et divertissantes de ce temps.* A Cologne, chez François Gaillard, rue des Bons Enfants (à la Sphère, mais probablement imprimé à Lyon ou à Rouen, vers 1660), in-12 (Catalogue de Claudin, p. 151 de 1860, 12 fr.; et catal. Nyon, 10885). — Il reparut sous ce nouveau titre à Paris, chez Loyson, en 1661, in-12 (Veinant, 47 fr.; Chaponay, 24 fr.; Nyon, nº 10886); et à Lyon, chez André Olyer, en 1663, in-12 (Catal. Cigongne, nº 2128).

La Galerie des Curieux fut encore une fois réimprimée textuellement en 1715, sous le titre de: *Le Facétieux, drôlifique et comique réveil-matin des esprits mélancoliques, etc.* A Vaudemont, chez Jean Tapage. Cette nouvelle édition a été, comme plusieurs des précédentes, imprimée sur très-mauvais papier; cependant, elle ne s'en adjuge pas moins dans les enchères à un prix élevé: Veinant, 25 fr., Duplessis 39 fr., et quelquefois davantage.

Notre édition aura du moins l'avantage

sur la plupart des anciennes d'être faite sur un bon papier et d'être imprimée avec élégance et correction ; mais, quant à des notes, nous avons cru qu'il était inutile d'en mettre. On réimprime ces sortes de grossières plaisanteries afin de connaître ce qui amusait nos pères, et de suivre la trace des progrès qui se sont accomplis ; mais pour honorer un livre de facéties de commentaires, il faut que ce soit les ouvrages d'un aigle comme Rabelais.

Quel est ce Gérard Bontemps, auteur pseudonyme du recueil ? C'est ce que l'on ignore. Les morceaux qui servent de dessert dans le volume sont *Divers discours comiques*, ou paradoxes de Bruscambille. D'autres morceaux sont pris dans les *Jeux de l'Inconnu* (le *Courtisan grotesque*, etc.) et dans Tabarin. Quant aux *Lettres hypocondriaques*, qui sont au nombre de 44, on n'en connaît point l'auteur. On remarque encore dans ce recueil le Parterre des rencontres facétieuses d'Eunigag, personnage imaginaire, sorte de niais dans le genre du sieur Gaulard des *Bigarrures*.

CE LIVRE CONTIENT

LE Courtisan grotesque.
Le Sot amoureux.
Le Portraict de la beauté.
Le Portraict de la laideur.
Le Portraict du charlatan.
L'Orateur grotesque.
L'Inconstance du temps.
L'Indigent consolé, ou le Bonheur des gueux.
L'Amoureux insensé.
Le Guerrier de cuisine.
Le Noble vilain.
Le Cloaque de la fortune.
Le Mercure charitable, ou la Guide des voyageurs.
Privileges et franchises des Escornifleurs.
Les Statuts de la Confrairie des mal-mariés, ou martyrs.
Le Secretaire hypocondriaque, ou Recueil de lettres et de proverbes burlesques.
Plaisant dialogue des Goguenards.
Le Parterre des bonnes rencontres.
Le Bouquet recreatif des contes à rire.
Divers discours comiques et autres sujets divertissans.

LA

GALLERIE

DES

CURIEUX

Contenant en divers Tableaux les Chefs-d'œuvre des plus excellens Railleurs de ce siecle

PAR

GÉRARD BONTEMS

A LYON
CHEZ ANDRÉ OLYER
Rue Tupin, à la Providence

M. DC. XCIX
Avec permission

AUX ESPRITS
MÉLANCHOLIQUES
POUR GUÉRIR
LEUR MAUVAISE HUMEUR

CE remede pour combattre le mal, luy doit estre contraire; ainsi le chaud chasse le froid, le sec s'oppose à l'humide; la joye bannit la tristesse, et le rire dissipe les nuages et les rides des fronts les plus austères. Je garde cet ordre en voulant guerir la mauvaise humeur de ces rêveurs qui censurent toutes les actions des hommes sans s'en moquer, qui se mettent en colere des folies d'autruy, au lieu de les convertir en raillerie; qui blâment un bon mot et ne sçauroient souffrir une bonne rencontre dans le discours, ny un équivoque écoulé avec artifice, ny une parole dont la double entente soit la remarque de la bonté de l'esprit qui la produit, ou de la bêtise de celui qui en est surpris. S'ils entrent dans la lecture de ce recueil, et qu'ils se donnent le

loisir de le considerer, ils n'y verront rien qui ne soit rare, excellent et admirable, avec une diversité si agréable, qu'il n'y a point de goust si dépravé qui n'y trouve sa satisfaction entiere et peut-estre son instruction. S'il est courtisan, il évitera l'extravagance ; s'il est amoureux, il taschera de ne paroistre point sot, et dans l'emblême de Cupidon et le portraict de la beauté, de la laideur, de l'amante deceuë et de Demophoon, s'ensevelissant avec sa dame, il trouvera de quoi reformer ses rêveries et regler ses ardeurs ; bien souvent les imperfections d'autruy sont les nostres, sous un nom emprunté on joue nostre personnage. Pour bien railler, il faut estre sage, et pour tirer advantage de la mocquerie, il ne faut pas estre tout-à-fait fol.

S'il est peintre, Apelles lui mettra le pinceau à la main.

S'il est charlatan, il y verra son semblable.

S'il est de ces discoureurs qui ne se sçauroient taire et ne sçauroient parler, l'orateur grotesque sera son pedagogue.

Enfin, de quelque condition qu'il soit il y rencontrera quelqu'un qui lui ressemble; et la ressemblance estant la fille de l'amitié, il s'aimera peut-estre en autruy, et s'entre-

tiendra si agréablement avec une bonne compagnie, et à si peu de frais, qu'il n'estimera rien l'argent qu'il donnera, à l'esgard du contentement qu'il recevra, ainsi que je le souhaite, puisque j'ai travaillé pour le service et la guérison de ceux qui sont plus malades d'esprit que de corps.

AUX CRITIQUES

Vous dont la sotte rêverie,
Condamne les plaisirs qu'on goûte dans ces lieux,
Faites place à ces curieux
Qui visitent ma Gallerie.
En vain vous m'estallez vos subtiles raisons.
Retirez-vous, je vous en prie,
Il est temps de rentrer aux petites Maisons.

LE COURTISAN

GROTESQUE

UN Courtisan des plus nobles à la Rose, sortit un jour caniculaire d'un palais de bœuf; il portoit un chapeau de Castor et Pollux et bordé d'or potable, avec un cordon d'argent monnoyé, un manteau de cheminée doublé de la frise d'une colonne, un collet de mouton, un pourpoint de treillis de prison, des chausses trappes, avec des canons de batterie, des bas de mulet, des bottes de foin, des esperons de gallerie et des mules de médecin. Il estoit parfumé comme un jambon, souple comme un gant, dispost comme un basque, et se voyant paré comme un cuir de vache, il s'achemina en pas de sarabande vers sa maistresse d'eschole, et après avoir baisé sa main de papier de Florence, il lui parla en ces termes de Pasques et de Saint-Martin :

— Beau soleil d'or, dont les rayons de miel dardent sur moy leur feu de la St-Jean, que vostre cœur de comédie aye pitié de mon cœur de musique, qui prosterné à vos pieds d'étail et

percé de mille pointes de rocher, vous prie de le garantir de tant de mords de bride que vous luy faites sentir comme musc et ambre; accordez-moy comme une guitare, qu'après mes longues veilles de morts, vous me receviez dans vostre couche de melons, pour me faire goûter mille délices de la poésie françoise au milieu du ravissement de Proserpine. Si vous me faites ce bon office de judicature, je fais à l'amour ce vœu d'abstinence et de chasteté de me précipiter dans les ondes d'une pièce de camelot, plustost que je change jamais mon argent.

Alors la dame damée, qui avoit la gueule d'un four, les oreilles d'une escuelle, et le col long comme un jour sans pain, qui portoit une robe de vert de gris, cousue d'un filet de vinaigre, la fraize de veau, les souliers découpez sur la chemise, les nœuds gordiens, le pied de roy, la grêve de Paris et la chausse à privé, se rendit pour ces belles parties d'apothicaire, glorieuse comme un pet, et aussi superbe que Tarquin, puante comme ronce, amere comme suye et amoureuse comme un chardon; mais se tenant droite comme un jonc, elle fit quelque souris de grenier, accompagné d'un peu de grâces après le repas et lui dist:

— Adieu mes belles amourettes.

LE SOT AMOUREUX

LOUE l'Amour qui voudra, ses armes, ses flammes et ses forces, et lui donne le sceptre de tout le monde ; il ne nous peut apprendre que des choses par trop redites. Un tableau tant de fois veu, nous déplaist, nostre esprit se delecte à la nouveauté et nos yeux s'y accordent. Les qualitez de ce petit démon nous sont assez reconnues, et la violence de son effort nous oste tellement la resolution de le quitter, que nous sommes comme la salamandre dans le plus cuisant de son brasier. Les uns s'y plaisent pour avoir receu des faveurs de leurs maistresses; et les autres l'abhorrent et le detestent, pour avoir esté repeus d'une espérance vaine.

Or parce qu'en ce poinct icy, le dédain est son avant-coureur, le mespris son lieutenant, le temps perdu son porte-enseigne, le refus non espéré son sergent et le repentir son caporal; j'en diray le mot, et en decouvriray quelques secrets que j'ay appris de ceux qui estoient enroolez en cette compagnie, et qui depuis reconnoissant leurs sottises, et la tromperie de laquelle ils estoient soldoyez, se sont retirez de la conduite de ce Capitaine.

Quiconque donc en veut estre, il faut que ses

premiers préparatifs soient un courage qui s'endurcisse au désespoir de ses prétentions; ses armes doivent estre la patience en la cruelle rigueur de sa maîtresse, et les remèdes à ses fortes blessures, l'accusation de sa sottise amoureuse (sottise vrayment), car il faut que monsieur l'amoureux fasse des despenses excessives, qu'en habits il soit superflu, qu'il porte les couleurs de la belle qu'il aime, qu'on luy frise le poil à toute heure, que la pommade luy façonne le sourcil, que la ceruse luy emplastre le visage, que la poudre de cypre luy enfarine les cheveux et la barbe, que le pendant d'oreille découvre le chifre de celle qu'il adore, que le cachet lui pende au bras avec leurs noms mariez ensemble, qu'il porte son portraict au col, comme quelque sainte relique, qu'il joue jour et nuict pour gagner le renom d'estre libéral, que les serenades frappent les oreilles de sa maistresse, et que les confitures, banquets et festins tesmoignent son affection. Sa plus grande résolution est de se lever matin pour la voir en l'église, toute sa dévotion consiste à lui donner preuve de son service; mais avant que d'entreprendre ce voyage, il verra cent fois au miroir si son poil est bien crespé, si sa moustache est retroussée, si l'escarlatte a bien vermillonné ses joues, et si son rabat ne penche pas plus d'un costé que d'autre. Il exercera cent fois la reverence qu'il lui veut faire, estudiant quelque discours pour lui présenter son service au sortir de la messe; et si d'aventure il l'y trouve, aussi-

tost qu'il l'aura aperçue, il dérobera subtilement quelque coin pour la dépuceler avec les yeux, attendant qu'à la sortie il la puisse accoster. Mademoiselle se sousrira de lui, lisant ses heures, et l'œilladera parfois, pour lui donner le goust de la noix, et au sortir de là, si ce malade est si hardy que de lui découvrir la cause de son mal, elle fera la sourde oreille et hastera le pas pour se sauver de lui. Ainsi mon pauvre amoureux deviendra sot comme un panier, ou si quelquefois elle semble en faire estat, c'est pour remarquer quelques traicts en ses discours, pour puis après en faire des farces avec ses compagnes; car il est impossible qu'il ne s'entretaille, craignant ce mesme affront. Il passera soir et matin devant sa porte, et s'il la voit en la fenestre, rougissant et tremblant tout ensemble, il la saluera avec une profonde reverence estudiée, et pour son change elle se cachera, feignant ne l'avoir aperçu, et se rira de lui. S'il rencontre sa confidente en quelque rue de la ville, il ne lui espargne point l'humilité, il la prie de présenter ses baise-mains, et lui jaunit quelquefois les mains de poudre doribus. Retiré de là, s'il se met à table pour prendre sa refection, il fait la petite bouche tant il est dégoûté, tous ses morceaux ne sont que chimères que son esprit enfante en l'air, il n'est pas plustost assis, qu'il veut estre debout; et se promenant tantost en une chambre, tantost en l'autre, il se tire le poil, il enfonce la teste dans son chapeau, croisant les bras, il regarde les Cieux

de pitié, et soupire si fort qu'il feroit tourner un moulin à vent. Quelquefois il prend un roman nouveau pour y cueillir quelque charme propre à émouvoir le cœur endurcy de sa cruelle, et s'il y rencontre le bon succès de quelque amoureux, on voit ruisseler une pluye de ses yeux, comme représentant son mal à l'aise de ce bienheuré; et tantost tarissant ses larmes, on le voit tressaillir de joye, espérant qu'après la pluye viendra le beau temps, et que sa maistresse ne lui sera toujours rebelle; puis saoulé de cette lecture, il prend la plume, et l'exposant au vent de ses souspirs, il escrit quelque poésie, qu'il fait enrichir tout autour de plusieurs feuillages superbement dorez, où sont des cœurs enfleschez qui vomissent des flammes, et où l'on voit une infinité de double FF, de double MM, de fermesses et d'autres semblables caractères de la magie d'amour, pour réjouir les yeux de son idole.

Puis, non satisfait de cela, il prendra son portraict, qu'il baisera mille fois et auquel il parlera; et semblable à un Pygmalion, il adore, il arraisonne, il baise et embrasse une image sans âme. Cela fait, il prendra un luth, auquel mariant sa triste voix, il lui semble que par ce moyen il doive alléger ses peines; mais le quittant dédaigneusement, il appelle son laquais, prend son manteau, et va passer devant le logis de son amoureuse, resolu comme celui qui appelé à un duel, s'y porte pour recevoir la faveur, ou le malheur de son destin. Lors il fera

le bravache par les rues, le chapeau sur l'oreille, marchant d'une rogue cadence, faisant autant de pas de l'espaule que du pied, et à un moment, apercevant quelques parens de la fille, changeant le personnage, il feindra le courtois, ou le preud'homme, semblable à ces comédiens qui font un Hercule sortant des Enfers, un Pyrrhe en colère, un Marc-Antoine desesperé, et tout-à-coup, le mesme representera un Adonis amoureux, un Heliogabale sans courage, un Sardanapale effeminé.

Par les chemins il songera cent fois à ce qu'il doit dire, et cent autres fois il combattra en soi-mesme s'il lui doit descouvrir ses flammes, ou lui faire recit de quelque lasche traict pour la faire rire; que si balançant en cette opinion, il verse de ce costé, il lui racontera qu'un tel glissant sur le pavé a pris mesure de son corps et que jouant à la cheute il a couché tout son reste, qu'un tel n'est plus amoureux, et que pensant prendre la rose épanouye, il n'a empoigné que des espines, ou que quelque damoiselle a bien lavé la teste à son serviteur. Voilà tous ses discours. Et encore, s'il est escouté, il se juge le plus disert de tout le monde et le plus heureux qui fust jamais en amour.

Mais parceque les amoureux sont de différentes conditions, comme leurs discours sont divers, et qu'aussi l'amour s'attache indifféremment à tout le monde, je prétends discourir d'un chacun en particulier: toutefois pour n'estre prolixe, je parleray seulement de ceux auxquels il seroit

plus séant de faire l'amour, et auxquels cet exercice seroit mieux convenable s'ils s'y pouvoient exempter de sottise.

Si donc mon amoureux est escholier, il louera les beautez et les grâces de sa maistresse, qu'il aura estudiée dans le *Berger extravagant*, ou dans quelque poëte françois. Et commençant à ses cheveux, il dira qu'ils sont semblables à ceux de Berenice, qui furent attachez entre les estoiles; puis venant à son front, il dira que c'est le cabinet des Muses, ou la table de marbre en laquelle elles ont gravé leurs secrets; que ses sourcils sont deux arcs d'ébène, que ses yeux sont les astres d'amour, qu'ils sont beaux, brillants et gracieux; que ses lèvres ressemblent au coral, qu'elle discourt très-bien, que Pithon lui a fait gouster de sa douce liqueur, que son sein est une voûte d'albâtre qui soupire, que ses mains ressemblent du laict caillé, qu'elle est de fort belle taille et qu'elle danse des mieux. Et si ce sujet lui manque, il se donnera carrière dans les fredaines qu'il a faites avec ses compagnons, que si parmy cette patrouille de discours il ne lâche quelques mots écorchez du latin, il est plus gentil garçon qu'on ne pense.

Si mon sot amoureux est advocat, il instruira sa maistresse de tous ses procès et la rendra grande praticienne, lui donnant le moyen pour estre chicaneuse, il lui fera un grand recit, se préférant à tous autres, des sentences qu'il a obtenues contre ses adverses parties; il lui recitera toutes les repliques qu'il a faites en plai-

dant; il ne crachera que loix et paragraphes, et lui donnera le moyen pour tromper ceux à qui l'on doit.

S'il est médecin, il discourera de toutes sortes de maladies, il y adjoustera tout aussitost les remèdes, il donnera à sa maistresse des aphorismes d'Hypocrate et de Galien par les oreilles, et la rendra herboriste, lui descouvrant les secrets de Dioscoride; il parlera de simples et composez, des expériences qu'il a faites, qui auront rendu les cymetières bossus; il dira qu'il aura fait un million de recipez en sa vie; qu'il aura reconnu aux herbes quelque nouvelle vertu, qu'il aura employée à la guérison de quelque prince et dont il s'est aydé à la composition du thériaque.

S'il est soldat, sa maistresse n'entendra de sa bouche que tantarer les trompettes, patanter les tambours, trappatrer les chevaux, cliqueter les harnois, poutouter les canons, triqueter les espées, avec le tue-tue, et des rodomontades si espouvantables, que Rodomont mesme les oyant s'enfuyroit de là; se vantant que du fendant de son éspée il en a tranché par le milieu. Que d'une arquebusade il a aveuglé cent Suisses; que le vent de son espée en a fait culebuter de cheval, qui se sont fracassez en mille pièces; que la poignée lui demeurant seule en la main, la lame est entrée cent pieds dans la terre, et que de ce coup il a espouvanté tous les dieux infernaux.

S'il est gentilhomme, on n'entend que laquais

icy, laquais là ; sa maistresse est sçavante au poinct de l'honneur, il s'est battu à cheval mille fois ; il ne fait que se vanter, que parler de ses sujets ; qu'il a valeureusement brandi l'espieu contre le sanglier, qu'il a fait lascher bien à poinct le tiercelet, ou faulcon, qu'il a tué le chevreul d'une pistoletade, et qu'il a arresté une infinité de cerfs dans ses toiles, tesmoins les cornes attachées au frontispice de son château. S'il s'est trouvé à la prise de Brissac, il n'y a chauffé sa chemise qu'au feu des mousquetades, il n'y couchoit que sur des matelas bourrez de moustaches de vieux capitaines ; bref, devant sa maistresse, c'est le phœnix de ce siècle.

Voilà donc mes amoureux fort diserts et chacun selon son estat. Mais ce n'est pas tout, il y a encore quelques trousses de sottises qui restent au fond du sac ; monsieur l'amoureux discourant comme cela, a ses yeux en embuscade pour surprendre quelque chose que sa maistresse laisseroit choir par mégarde : que si le ciel lui est si favorable que de lui departir ce bonheur, il y accourt prompt comme un levrier et le recueillant devotieusement, il demande le salaire de ce service ; que si elle lui donne pour récompense seulement un méchant baiser, il se lesche les levres et les suce, comme si on les lui eust frottées de griottes confites, et se promet que c'est un gage de quelque plus grande recompense. Si quelques autres la viennent voir, après avoir discouru quelque temps, on déliberera de

jouer, il faudra qu'il invite sa maistresse au jeu, que sa bourse fournisse à l'appointement, et que de son argent elle passe son temps; et si quelquefois on joue les dragées pour les damoiselles, ce maître sot se laissera perdre, et trahira son beau jeu pour les distribuer, afin qu'elle reçoive de ses mains la plus grosse part. Puis, comme cela est fait, il cherchera tous moyens pendant qu'elle est eschauffée au jeu, pour jouer avec elle une discretion, que s'il gagne, il se peut asseurer d'avoir une espingle; mais s'il perd, il faut qu'il songe à lui faire quelque beau présent, qu'il voye chez tous les marchands pour recouvrer des manchons, des gants musquez, des bas de soye et autres gentillesses. S'il a quelque beau diamant, ou rubis, il trouvera tous moyens pour le lui faire voir, il découpera son gant sur le chaton de la bague, il remuera souvent la main pour le faire briller, afin qu'elle l'aperçoive, et le trouvant beau, qu'il le lui présente.

Le jeu finy, si cette favorite prend le chemin de vespres, il n'a bon temps qu'il ne luy aye gagné le bras droict, craignant qu'un autre fasse mener la mule, et l'accompagne jusqu'à l'entrée de l'église; puis, prenant congé pour un peu de temps, il fera un tour de laquais, l'attendant à la sortie, pour la reconduire à son logis; ou si elle sort hors la ville pour aller en quelque lieu de plaisance, il est en telle action que devant. Et s'il faut monter quelque coteau, ou descendre quelque vallon, il est le bardot, il faut

qu'il la porte presque, qu'il sue sang et eau (souverain remède pour se purger des mauvaises humeurs), et pour toute recompense, il n'a pas un seul remerciement; au contraire, elle juge qu'il n'a pas fait le quart de son devoir. Et s'il luy parle assis en quelque prairie, il lui présente l'amour des oyseaux, le combat mignard des colombelles, l'amour des arbres qui s'entr'embrassent, les baisers que l'abeille donne aux fleurs, et n'osant conclure, il ne lui dit point que nous autres qui sommes capables de raison, nous ne faisons aucun semblant de sentir la passion amoureuse.

Là il aura les violons pour rejouir la compagnie, il y fera porter la collation, et si c'est au temps du carnaval, il se déguisera comme un Guillot de farces, pour faire de sottes rencontres et des postures harlequines, pour donner du passetemps à toute l'assistance, et principalement à celle de qui il est si folastrement embeguiné. Et si l'on sonne la retraite, il querellera son corrival pour lui ravir sa proye, comme le chien qui veut arracher l'os qu'un autre ronge, et taschera de le bannir des bonnes graces de la mère, ou de la tante, racontant qu'il est cecy et cela, qu'il est volage et inconstant, qu'il ne fait l'amour que pour passetemps, qu'il n'aime point de bon cœur, que si sa fille, ou niepce lui veut du bien, qu'elle est bien trompée; et qu'enfin, parlant de soy-mesme, il n'y a homme tant affidé, qui soit plus amoureux, plus affectionné, plus inébranlable en toutes les

attaques de l'amour, et de qui l'on doive esperer plus d'asseurance.

Si elle va au bal et que notre sot amoureux se trouve auprès d'elle, il maniera tantost son miroir et tantost sa bourse, pour y prendre quelque chose, afin qu'il la contraigne à le baiser, et semblable à un joueur de gobelets, il l'amuse de discours, la conjurant de faire une alliance avec lui et lui en donnant le choix, il la prie de l'appeler son cœur et lui l'appellera son ame, ou son berger, et la nymphe son prisonnier, et lui sa geolière, son sujet et lui son emperière, son lieutenant et lui son enseigne, son devot et lui son idole, son Céphale et lui son Aurore, son Pyrame et lui sa Thisbé. Bref, un million d'autres qu'en son esprit il peut imaginer; mais la plus convenable de toutes, la voicy: mon Sot, ma Rusée.

Comme il a gagné cela sur elle, en signe de grace, il lui décrotte les bords de sa robe, la priant de lui donner quelque faveur pour gagner de l'amitié dont elle l'honore, laquelle il lui promet tenir aussi chère que sa vie; et comme il a reçu un ruban de ses couleurs, il lui fera mille présens pour avoir un petit floquet de ses cheveux, qui sera resté aux dents de son peigne, lequel il portera tantost au bras et tantost roulé au cordon de son chapeau, et le baisant mille fois dans une heure, il lui parlera, disant: « O petit floquet où flotte mon espoir, vous me témoignez que ma belle ne m'est plus rebelle et m'asseurez que je recevray bientost

le guerdon de ma fidelité; » ayant finy ces mots, à l'imitation d'Arthemise qui beut les cendres de son mary Mausole, il en prendra deux ou trois poils, lesquels il reduira en poudre et les boira, pensant que cette médecine doive guérir l'ardente fièvre de son amour.

Une autre fois, s'il rencontre sa maistresse dans quelque jardin et qu'elle aye fantaisie d'avoir un bouquet, il lui assemble les fleurs qu'elle lui commande de cueillir. Il grimpe sur les arbres pour faire paroistre qu'il est agile et dispost, lui donnant les fruicts de son appetit. Il escrit avec la pointe de son poignard son nom et celui de sa maistresse, ou quelque devise amoureuse en leur escorce. Puis venant aux fontaines, il endure que mademoiselle le mouille à plaisir, vray remède pour esteindre ses flammes amoureuses, et si elle joue aux quilles avec ses compagnes, mon sot amoureux, qui sera las de ces excès, se tue du tout pour planter toutes celles qu'elle abat. S'il arrive que par quelque dépit que sa maistresse aura contre lui, il perd tout-à-coup son amitié, il a recours aux remèdes, faisant mille présens au frère et à la sœur, pour le reintegrer à sa première félicité, représentant son innocence et sa fidélité; lors il se mettra à genoux devant elle, versant une infinité de larmes, et lui demandera pardon de son offense, l'asseurant qu'il a jeté mille soupirs et souffert une peine si cruelle, que peu s'en est failly qu'il n'aye perdu la vie et que si elle n'a pitié de lui, il n'a recours qu'à la mort. Et

comme il est repatrié avec elle, il renouvelle ses affections par une infinité de preuves dangereuses, il hazardera tout ce qu'elle lui commandera. Il soustiendra qu'elle est la plus belle qui aye jamais esté, que Vénus et la Laure d'Avignon ne seroient que ses filles de chambre. Si bien que contestant avec ses semblables qui croyent le mesme de leurs maistresses, voilà aussitost le combat assigné; alors il lui fait entendre qu'il se va couper la gorge à son sujet et la prie d'attacher de ses nouvelles faveurs au pommeau de son espée, espérant par ce moyen qu'il restera le vainqueur et temoignera par cet acte qu'elle est la merveille de toutes les beautez, encore qu'elle soit aussi blanche qu'une vieille marmite, ou fardée comme une gaudinette; et ainsi il demeure sottement trompé en son opinion. Que s'il reçoit quelque estafilade, il l'en fera ressouvenir tous les jours, lui protestant qu'elle peut disposer de sa vie comme de la moindre chose qui soit dédiée à sa discretion; c'est lors que son corrival, pensant qu'à cette occasion il soit le plus aymé et le mieux venu, rapportera à sa maistresse mille mensonges de lui, qu'il se vante partout de l'avoir reduite à son dessein, qu'en la recherchant il lui fait plus d'honneur qu'elle ne mérite, qu'elle est d'une humeur volage et inconstante, et qu'il ne tient qu'à lui qu'il ne lui aye fait faire le saut; mais comme ce pauvre sot est adverty de tout cecy, il la va trouver, lui donne son poignard, et la prie de le lui plonger dans la poi-

trine, afin qu'il ne meure d'autre main que de la sienne, espérant recevoir une couronne de martyr au paradis des fidelles amoureux; que c'est faussement qu'il est accusé et que les envieux de son bonheur lui ont tramé cette trahison. Il ne partira donc de ce lieu, qu'il ne soit asseuré qu'elle ne le croit point, et que toujours elle s'asseurera de sa fidélité, repoussant desormais ces faux imposteurs qui ne desirent que la ruine de ses amours. Mais cette affliction n'est rien, ce me semble, au respect de celle qu'il reçoit de l'absence de sa maistresse, lorsque pour un peu de temps elle va voir quelque sien parent à dix ou douze lieues de là. Il quitte toute affaire pour lui servir de page et recevoir de droict commun un baiser pour son adieu; il la monte à cheval, la teste nue, moyen pour exhaler ses pensées amoureuses. Il lui façonne une houssine, et la baisant la lui donne, et lui fait compagnie jusques à ce qu'elle le congédie; alors la larme à l'œil il tourne bride, la conjurant de n'oublier les effets de sa fidélité et le désir qu'il a de lui rendre très-humble service. Je vous laisse à penser combien de soupirs et de plaintes il jette en l'air, et combien de fois il tourne la teste pour la revoir; il blasphème contre ses parens qui ont causé cette nouvelle esmotion dans son âme, il bénit le soleil qui la voit le jour, et bienheure la lune qui esclaire au lieu où elle est, laquelle tous les soirs il priera de lui faire ses recommandations, puisque voyageant toute

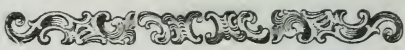
la nuict elle passe en ce lieu. Le voylà qui se met dans le lict, feignant d'estre malade, où il se représente pour sa consolation toutes les caresses qu'il a reçeues d'elle, les lieux et les occasions, et ayant longtemps consulté en soymesme de sa maladie, il prend resolution de l'aller voir, s'armant de quelque faux pretexte. Il priera donc quelqu'un de ses amis pour lui faire compagnie jusques là, il empruntera quelque laquais, taschera d'estre bien monté, de porter à sa maistresse quelque beau présent et des nouvelles de cour, s'il la reconnoist qu'elle en soit curieuse, et mademoiselle le plus souvent rendra plus de caresses à son compagnon qu'à lui-mesme; ce qui le fait partir plus tost et le rend si affligé, qu'il ne reclame que la mort.

Estant de retour, il se resoult de lui escrire quelques reproches; mais craignant de gaster la pesche, il ayme mieux la prendre par douceur; il lui envoyera donc quelque beau rencontre sur son nom, enrichy de quelque belle poésie, qu'il fera escrire en lettres d'or sur une feuille de laurier; puis il lui escrira mille poulets, qu'il signera du sang qu'il aura tiré du petit doigt de sa main gauche. Et si quelques-uns de ses amis abreuvés de ses sottises taschent de le retirer de cet abus, lui remonstrant que sa maistresse se mocque de lui, qu'elle n'a autre badinage que ses actions, qu'elle le bafoue par toutes les compagnies et qu'elle ne l'ayme aucunement, il croit que ceux-là lui veu-

lent faire l'amour, et lui donnent cette baye pour leur quitter la place.

Lorsque sa maistresse sera revenue, il fera une partie à courir la bague, il lui fera l'honneur sur toutes autres de donner le prix à celui qui l'aura mérité; là il attachera toutes les faveurs qu'il aura eues d'elle à son bras droict, pensant qu'elles doivent guider sa lance pour entrer dans la bague. Et si par fortune il donne une atteinte, il poussera son cheval sous la fenestre où elle est, lui rapportant le bonheur que ses faveurs lui ont causé, et la suppliera de toucher le fer de sa lance, s'asseurant qu'infailliblement il rapportera la bague et recevra de ses mains le guerdon de sa dextérité. Que si un autre le trompe, ce qui advient le plus souvent, représentez-vous, je vous prie, quelle grimace il fait, et si librement il ne mettroit pas la main à la bourse pour acheter la fortune de celuy-là. Mais cependant qu'il s'évertue à se monstrer le plus brave, fournissant à toutes ces dépenses, il arrivera que sa maistresse aura son favory auprès d'elle, qui au desceu de la compagnie la joindra de si près, que subtilement il en obtiendra les plus particulières faveurs.

Ainsi ce double sot reçoit à la fin telle marchandise de ses deniers.



LE PORTRAICT EMBLEMATIQUE

DE CUPIDON

CEUX qui ont voulu peindre l'Amour représentent un enfant tout nud, beau, potelé, mignard et délicat, ayant des aisles, le bandeau sur les yeux, l'arc en main, et la trousse au costé, pour signifier par ces marques, que le désir de posséder la chose aymée, ne peut estre caché, ou couvert; que ce désir renouvelle toujours en nous, et ne vieillit jamais; que nos pensées volent promptement, et à tous momens, au sujet que nous cherissons; que bien souvent on bannit de soy toute apprehension; que l'un adore ce que l'autre ne sçauroit aymer, ce qui fait sembler que l'on est aveugle; mais ce qui est de plus considérable, c'est que ce petit Dieu a tousjours les armes en main, pour chastier ceux qui lui tournent le casque, et lui sont infideles. Je loue fort cette représentation hieroglyphique, mais je dis qu'il y a deux sortes d'amour, l'un volontaire et l'autre de devoir : l'amour de devoir, c'est lors que par une estroite obligation, on est comme contraint de rendre quelque preuve d'affection; je m'assure aussi

qu'il n'y a cœur, tant soit-il glacé, qui ne sente quelque bluette de ce feu, qui pour son sujet consomme et reduit un autre cœur en cendre; mais l'amour volontaire, c'est lors que les deux amans nez peut-estre sous mesme ascendant, à la première vue et rencontre, demeurent épris, et tellement extasiez en leur amoureuse contemplation, qu'ils sont, ce semble, sans mouvement, sans pouvoir et sans vie. Ces amans ont la présence pour consolation, et l'absence pour desespoir; mais les uns et les autres sans jouissance, sont bourrelez de ce cruel martyre, dont ceux-là sont persécutez, qui voyent le remède de leur mal, sans qu'ils puissent se l'appliquer.

LE PORTRAICT DE LA BEAUTÉ

OU LES ALLUMETTES DE L'AMOUR

IL y a deux sortes de beauté; la plus noble et la plus excellente est celle de l'esprit; puis celle du corps suit, qui a pareillement son prix; mais il arrive rarement que toutes deux se rencontrent en un seul et mesme sujet. Toutesfois, quiconque voit et contemple Lisimonde, voit ces deux beautez tellement égales, qu'à bon

droict on la peut nommer le chef-d'œuvre de nature. Elle a l'esprit si subtil qu'elle ne s'imagine rien qui ne soit, ou qui n'advienne. Elle n'oublie rien de tout ce qu'elle a sucé et gousté sur le Parnasse des Muses. Elle a l'entendement si bien fait, que jamais elle ne se trompe en ses opinions; elle a fait tellement paroistre l'excellence de toutes ces beautez spirituelles, qu'il faut qu'on l'estime autant judicieuse, discrette, et bien-disante que sage, docte et ingénieuse. Tous ces diamans, je veux dire, toutes ces belles qualitez sont enchassées dans un corps qui fait tout autant priser ces brillans, que ces brillans l'honorent et la rendent admirable.

Ce corps donc est tel, que tous ceux qui le voyent demeurent tellement éblouis, qu'ils semblent estre sans âme. La taille en est moyenne, desliée à merveille, le mouvement modéré, le port majestueux et le maintien grave et asseuré. Toutes les parties de ce tout sont si bien proportionnées, que nature en cet ouvrage semble avoir surpassé son pouvoir; mais il faut que je manie dextrement le pinceau, pour vous représenter les diversitez de son visage, de son sein, et de ses belles mains. Son front ressemble à une table de marbre, plantée de costé et de long sur deux arcades de jayet. Cette table en la partie supérieure est couverte confusement de mille et mille frangeons d'or entrelassez. Sous chacune de ces deux arcades on voit un petit Cupidon, ayant la forme et figure d'un soleil, qui décoche des traicts si puissans, qu'ils percent

les cœurs plus diamantins. De cette table, entre les deux arcades, un canal d'albastre vousté en angle aigu, s'allonge justement porfilé jusques assez près de deux rangs de roses, qui ne s'ouvrent jamais que pour embausmer le ciel et la terre. Ces deux rubans de couleur de roses ont pour base et fondement un petit mont fosselu, qui surpasse en blancheur la neige. Aux deux costez de ce canal, de ces roses et de ce petit mont, on voit deux campagnes diaprées et esmaillées de lys et d'œillets. A ces deux campagnes, en la partie d'en haut, assez près de la demeure des Cupidons, aboutissent deux labirinthes presque faits en forme d'ovale, dont les tours et les destours menent et conduisent comme dans un antre la voix des muses, dont sa bouche est l'écho.

Tout ce tout de beauté, ce chef-d'œuvre digne de l'admiration des meilleurs esprits, est soustenu d'une colonne, dont la blancheur triomphe du filet de perles qui l'environne. Elle a pour assiette une vouste d'albastre, où deux pommelettes de mesme matière s'eslevent, ayant chacune sur son sommet un cabochon de rubis qui ne se peut priser.

Bref, on voit dans ce portraict deux branches d'yvoire, qui se terminent chacune en cinq tiges, ou rameaux, différens en grandeur, et quelque peu recourbez, qui près de leur extrémité en la partie de dehors, ont chacun une ovale de talc naturellement enchassée.

Voilà le portraict de Lysimonde, qui surpasse

en excellence celui de Vénus, non point par mon industrie, mais par les rares perfections dont le ciel l'a voulu favoriser advantageusement au dessus de toutes celles de son sexe.

LE PORTRAICT DE LA LAIDEUR

OU LE REMÈDE DE L'AMOUR

ON tient que le portraict de Vénus fait par le peintre Apelles estoit si excellement élaboré, qu'il donnoit de l'amour à tous ceux qui le regardoient; mais je vous en veux faire un, qui vous degoustera et refroidira tellement, que vous l'aurez autant en horreur, que Pygmalion brusloit de désirs amoureux pour sa statue d'yvoire. Ce portraict sera donc à bon droict nommé: *le Remède d'amour*. Je vous représente une fille de taille courte, autant large que longue, portant une bosse sur le dos, ayant les bras courts, les mains crapaudines, les pieds tortus, la teste faite en pain de sucre, les cheveux clairs semez et rouges comme poils de vache. Quant à son visage, elle a le front estroit et advancé en forme de guérite, ses sourcils s'entrejoignent

sur le nez, espais et hérissez. Ses yeux sont rouges comme escarlatte, chassieux, pleureux, et bordez de cire. Son nez est court, et tellement plat, qu'on diroit qu'il a servi d'enclume à tous les mareschaux de l'univers. Ses lèvres sont pasles et ternies, grosses, enflées, et fendues presque jusques aux oreilles. Ses oreilles sont merveilleusement longues, et bordées de l'espaisseur d'un doigt, comme deux leschefrites. Ses joues sont pendantes et flestries, de couleur livide. Son menton est fait en forme d'un cornet à espices. Que si cette laide rit, elle monstre deux rangs de touches d'orgues, jaunes comme lard rance. Son col est long et maigre comme celui d'une grue. L'entrée de sa gorge est escaillée comme la peau d'un crocodile. Son sein est bazané et ridé comme l'escarcelle d'un muletier. Ses mammelles sont longues et pendantes, comme de vieilles besaces.

Bref, elle est si horrible, que quiconque est par trop tourmenté et affligé du mal d'amour, peut en la regardant recouvrer sa guérison. Et je m'imagine que le chef de Méduse attaché sur le bouclier de Persée, n'estoit point si espouvantable à voir.

LE CHEF-D'ŒUVRE D'APELLES

APELLES le plus renommé peintre de son temps, pour faire un chef-d'œuvre qui tesmoignast l'excellence de son art, délibera de peindre une dame favorisée de toutes les beautez requises. Ce ne fut pas sans avoir esté grandement combattu de perplexité dans ce projet: car comme la nature ne met toutes les fleurs de ses dons et graces dan un seul parterre, mais les disperse çà et là, et les donne comme il lui plaist, Apelles aussi ne trouvoit aucune dame tellement parfaite en beauté, qu'il ne fallust emprunter quelque chose des autres. Il se représentoit la mère d'Amour; mais comme il ne la jugeoit parfaite, il s'en proposoit quelque autre. Enfin il reconnut qu'il ne pouvoit accomplir son entreprise, et mettre au jour son dessein, s'il n'assembloit toutes les beautez en une. Il se prépare donc, il s'y dispose, il applique son imprimé sur le quadre, jette les premiers traits, pose les couleurs, et par ombrages relève une face, puis quelques autres parties du corps. Il donne à ce visage la forme ovale, il y range si dextrement par la subtilité de son pinceau les

lys et les roses, que Cupidon voudroit estre abeille pour y voleter et suçoter à souhait non-seulement les lys paroissans sur le front, et sur les autres endroits; mais les roses sur les joues, principalement sur les lèvres. Le peintre ayant fait ce beau jardin, jugea qu'il estoit nécessaire de lui donner quelques habitans pour le seigneurier.

Que fait-il donc? Il y loge deux yeux comme mourans, armez de tant d'attraits et de rais, que Cupidon y brusleroit ses aisles. Il leur donne pour daiz deux demy-cercles, si artistement élaborez, que ce petit Dieu en prendroit envie, et quitteroit librement son arc pour se servir de ces deux là, comme capables d'agrandir son empire. Il leur donne la couleur d'esbeine, il la donne aussi aux cheveux, les représentant mignonnement desliez; mais frizotez sur le front et près les oreilles, auxquelles il donne tant de replis et divers contours, qu'en ce seul petit ouvrage il fait voir qu'il est grand maistre, et tel qu'en l'art de peinture rien ne lui est impossible. Il continue donc, et pour donner un soustien à ce beau chef-d'œuvre, il fait un cylindre moyennement court, qui en blancheur surpásse l'albastre. Il lui donne pour plinthe ou baze une campagne voûtée, où deux petits monts couverts de neige portent la fraize tousjours vermeille. Mais comme il est sur le poinct de parachever l'ouvrage, Nature peut-estre envieuse de ce qu'il représentoit une chose morte, qui déjà donnoit plus d'amour que ne faisoient toutes les belles dames de son temps, commanda à

la Parque de trancher le filet de ses jours; ainsi ce portraict, ce chef-d'œuvre incomparable reste, et demeure imparfait.

L'EXTASE D'AMOUR

OU L'AMANTE DEÇUE

AUSSI tost que Didon fut advertie de l'arrivée d'Enée en Carthage, elle ne manqua point de lui aller au devant pour le recevoir. Comme Enée l'apercevant, hasta le pas pour la saluer, et ce avec tant de gravité, que Didon le jugeant chef de toute la troupe, descendit promptement de son chariot pour le recueillir, et lui présenter ses forces et son sceptre, voire beaucoup plus que l'honneur ne lui permettoit, pour ne consentir à son crime. En cette action, tous deux demeurerent tellement ravis en la contemplation de leurs beautez, qu'ils sembloient estre sans poulx et sans mouvement. Sous ce silence, Cupidon, qui ne desiroit que de soumettre leurs volontez au pouvoir de son empire, ne permettoit qu'à leurs yeux seulement, comme messagers de l'intérieur, d'annoncer leurs pen-

sées ; il enchaisnoit si estroitement leurs cœurs, et les captivoit tellement, qu'ils se sentirent tout à coup blessez d'un mesme traict. De façon que ces deux corps n'avoient qu'un mesme cœur, ce cœur n' avoit qu'une mesme âme, cette âme ne respiroit qu'un mesme désir. Bref, ces deux corps, ce cœur, et cette âme ne brusloient que d'un même feu ; mais comme le temps trop orageux et violent n'est pas de durée , aussi ce charme qui précipitamment avoit rendu ces deux amans comme hors d'eux-mesmes, cessa bientost, laissant dans leur mémoire l'impression de son effort.

Le premier des deux qui en donna tesmoignage fut Enée, qui après avoir humblement salué Didon, lui dit le sujet de son depart de Troye; et comme la violence des vents l'avoit jeté en un lieu où il n'esperoit recevoir tant de faveurs. Didon le supplia de prendre possession d'un palais qui lui estoit acquis, où estant, elle le pria de lui raconter la ruine de Troye ; à quoy il obeit avec tant d'asseurance et de mignardise de langage, que c'estoit merveille. Entre autres devis, Didon lui demanda tesmoignage asseuré de la beauté d'Héleine ; mais Enée qui n'avoit l'esprit ravy qu'en la beauté qui l'avoit charmé, sondoit l'infinité de ses louanges avec tant d'ardeur et d'affection, que cette affection ne lui permettoit de recéler sa passion. Didon, qui n'avoit l'oreille sourde, rougissoit par les roses qu'une chaste honte faisoit éclore sur ses joues; ce qui embellissoit tellement l'albastre

de son visage, qu'Enée fut comme extasié en l'admiration de ce nouveau changement.

Je quitte le pinceau, afin que je ne blasme nostre sexe, en continuant les traits et lineaments de leurs amours, et que je ne convie aussi tous ceux qui verront ce tableau à plaindre au préjudice de l'honneur d'Enée, une belle dame pleine de courtoisie, qui n'a que le regret et le desespoir pour toute récompense.

DEMOPHOON

PRÈS LE TOMBEAU DE SA DAME

MA chère Philis, je sçay bien que mes larmes ne peuvent effacer la faute que j'ay faite en vostre endroit. Je vous avois promis de vous revoir dans un mois; mais le desir de rendre mon père paisible possesseur d'Athènes, a retardé mon retour. Vous vous deviez représenter, belle âme, que tost ou tard je vous tiendrois parole, et que le devoir filial m'arrestoit, non point me condamner d'ingratitude et de perfidie comme vous avez fait, et vous venger sur vous-mesme en vous donnant la mort. Vous de-

viez attendre nouvelles asseurées ou de ma mort, ou de l'inconstance de laquelle cette bouche coraline que j'ay tant cherie, et dont j'honore le souvenir, m'a non-seulement accusé, mais rendu coupable envers tous les fideles amans. Demandez-moy, belle âme, tout ce qu'il vous plaira pour vostre contentement, et pour la réparation de ma faute, qui est autant excusable, que vous avez esté furieuse à vous-mesme. Je me poignarderay sur vostre tombe, si vous jugez que mon sang vous puisse rendre satisfaite. Je n'ay autre souhait que de vous suivre, pour rejoindre à vous; à vous, Philis, que je n'oublieray jamais, comme à celle qui estoit l'unique reine de mes désirs, de mes pensées et de mes affections.

LE PORTRAICT DU CHARLATAN

CE n'est pas d'aujourd'huy que plusieurs se sont embeguinez de l'esperance de trouver des thrésors. Les anciens nous ont laissé par escrit quelques moyens pour parvenir à ce dessein. George Agricole parle dans son vieil traitté

intitulé : *De la Chose métallique*, d'une certaine verge, ou baguette de coudre, qui répond à l'or, et aux autres six métaux, comme le fer répond à l'aimant. Cardan propose une chandelle faite de la graisse de quelque homme mort, qui durant sa vie auroit esté grandement cupide de richesses ; laquelle, comme il asseure, petille et s'esteint approchant l'endroit du thrésor. Voilà de belles bagatelles ; mais celle que j'expose icy de poinct en poinct, est si gentille et pleine de subtilité et de science, que vous agréerez ce tableau comme je crois.

Un mathématicien qui sçavoit la composition du miroir sans fin, apprenant qu'en une des principales villes de ce royaume estoit un thrésor caché dans un ancien amphithéâtre, vint là, et se logea près dudit amphithéâtre, où il cava assez avant dans la terre, et y mist un grand coffre, garni au dedans de plusieurs miroirs, qui, faisant réflexion les uns aux autres de la chose qu'on mettoit au milieu, en multiplioient de tous costez les espèces à l'infiny : de façon qu'il y mit des médailles, des vaisseaux, et quelques chaisnes de cuivre doré ; puis couvrit cela d'une belle pierre plate, et fit entendre à cinq ou six des principaux de la ville, qu'il se faisoit fort de trouver le thrésor que l'on croyoit dans l'amphithéâtre ; et pour leur donner quelque espérance et asseurance de son pouvoir, il leur fit voir plusieurs gentillesses de mathématique, comme les ombres des passans par la rue dans une chambre bien bouchée de toutes ses ou-

vertures et autres semblables curiositez d'optique et catoptrique.

Ces messieurs commencèrent d'ouvrir l'oreille à ses promesses, et pour l'obliger à leur mettre en main le thrésor, lui baillèrent habits, cheval et argent; de façon qu'il faisoit bonne chère à toutes rencontres. Ce maistre docteur pour leur crocheter une bonne somme d'argent, les fit venir la nuict dans l'amphithéâtre, où esclairez de quelques flambeaux qu'il avoit faits à sa fantaisie, afin qu'ils ne rendissent qu'une lumière sombre et brunastre, ils virent d'assez loin le dedans du coffre; le mathématicien ayant auparavant levé la cadette avec force suffumigations, déprécations, et feintes conjurations.

Lors, ces messieurs voyant ce grand nombre de médailles, de vaisseaux, et de chaisnes charlatesques, furent grandement estonnez, et demandoient de s'en approcher; mais il leur fit entendre que les démons qui les gardoient, se mettroient en fureur, et les estrangleroient.

On se retira donc, tout le monde fut content. Il leur dit et asseura, que dans un mois ils posséderoient le thrésor qu'ils avoient vu, comme aussi un veau d'or de prix inestimable, qui estoit sous le thrésor cinquante pieds de profond; mais que pour chasser les esprits qui estoient les gardiens, et empescher qu'ils ne l'emportassent ailleurs, il falloit qu'il eust une pierre que l'on ne trouve qu'au bord de la mer océane, du costé d'Orient, et que par la vertu de cette pierre il rendroit les esprits impuissans, et leur

donneroit la fuite; et que pour faire ce voyage il les prioit de contribuer et fournir aux frais, les asseurant qu'ils s'en recompenseroient au centuple sur le gros du thrésor. Ils lui baillent donc cinq cents escus, il part; mais il fit comme ceux qui vont en l'autre monde; car il ne retourna point. Ces messieurs l'attendoient, et comme ils n'en apprenoient aucunes nouvelles, ils jugèrent bien qu'ils estoient duppez; si bien que quelqu'un d'eux ne se peut tenir d'en parler.

Le fait se descouvre donc, et de là sortit l'une des plaisantes rencontres, qui peut-estre ayent jamais esté faites. C'est qu'au milieu de la place du Change, un bourgeois de la ville, qui avoit le renom de porter les armes d'Acteon, voyant deux ou trois de ces messieurs les attrapez qui gaussoient avec quelques autres, s'approcha d'eux, et dit à ces chercheurs de thrésors:

— Eh bien, messieurs, si vous eussiez trouvé le veau d'or de l'amphithéâtre, qu'en eussiez-vous fait?

L'un d'eux lui répondit sur-le-champ:

— Nous vous en eussions gardé les cornes.

Voilà tout ce que maintenant vous en pouvez sçavoir.

L'ORATEUR GROTESQUE

OU ENTRIBARDÉ

LORS que je considère l'importance glorieuse de nos ancestres, je me trouve tellement biscantrouillé dans l'effort de cette représentation mystérieuse, que je doute du retour de nos Mirmidons et Dolopes carabins; mais ce qui me console parmi ces orages frénétiques, c'est le rebobinage de l'inconstance mondaine. Pauvres hommes aveuglés, pauvres coquards, drillés en chaussepieds de Bretagne, vous vous verrez un jour misérablement coulibaudrés, ebourrés et entribardez, puisque vous prenez Corbeil pour Paris, Verdun pour Tholoze, et Couzon pour Lyon. Je déplore votre bravade ignorance, et regrette les brayettes foudroyées de vos liffreloffres. Je vous voudrois voir autant bien envinochez, que vous estes emmoustardez dans le salmigondy de vos plus arcboutantes déliberations. Ce n'est pas tout que de pirouetter dans la philosophie morale, mistouflés de fantaisies goguenardesques, il faut avoir autant de disposition qu'un léopard en a pour démembrer les élephans, crocodiles et escrevices de ce siècle : siècle où la lune se trouve par le mouve-

ment de son cercle, différent justement au poinct de la teste du dragon, et le soleil au poinct de la queue. O quelle eclipse! o quel defaut de tout ce qu'il nous faut! nous sommes pauvres comme rats tondus; nous sommes au fond de la besace; nous sommes dans les précautions extraordinaires, qui nous donnent l'entrée du palais des bossus, tortus et contrefaits; et cependant nous ne corrigeons point les novices de nos vieux vices.

Nous permettons tousjours aux pasticiers de nostre libre volonté de mesler les mouches chimériques parmy les bons morceaux de nos menues et plus secrettes pensées. Nous nous verrons aussi bientost reduits au desespoir de la concupiscence, où les fourmis plus rebarbatives dévoreront les chamois de nos résolutions, et feront tarir les fontaines de joye, d'allegresse, et de toute hospitalité. Craignés donc, mes amis, et redoutés les plus hautes vallées et les basses montées. Ne vous laissez surmonter et vaincre aux flux et reflux de l'hypocrisie. Pourquoy tant de bigots et bigottes, pourquoy ces flûtes d'Allemagne, pourquoy ces javelots damasquez à la Turque, pourquoy ces bombardes empoisonnées de poudre de Chipre, et pourquoy tant de ravelins, de bastions, et de talus de fromage d'Auvergne et de saucisses de Troye la grande?

Tout cela n'est que pure vanité et vraye cornemuse, pour faire danser tous les cinges reformés. Allés, allés dans le bocage de Themis, ne dormés plus dans le fagottier de Vulcan,

faites décroter vos brodequins guimbardés à la mode, et recevés d'une oreille cochonnesque les remonstrances au vieil loup que je vous fais. Minerve m'a fait roidir les nerfs pour vous en rendre participans, et pour vous soulager dans les plus obscures cavernes de toutes vos affaires politiques. Le devoir que je suis obligé de rendre à tous ceux de ma paroisse, m'incite à jouer de cette sacqueboute, afin que vous puissiés guérir de la morsure de Tharantes, qui vous rendent non moins dégoustés que tous les plus gros maroufles et boubouffles de l'univers. Recevez donc, mes amis, les lanternières éclaircies de ma bonne volonté. Recevez-les, je vous prie, comme saulces à la barbe Robert, mirlificocancieusement faites pour vous bien repopiner les babines. Je n'ay rien qui ne soit à vous, la moindre gringuenaude de mes poils fessiques vous est acquise, disposés librement de mes livrées. J'aime le bleu, parce que vous estes verts. J'aime le jaune parce que vous avez le nez rouge. J'aime l'orange parce que vous avez le front violet; bref, je vous ayme, parce que vous estes de la couleur des plus vaillants et généreux morpions du grand bordeau d'Avignon.

Que vous serez heureux quand le St-Elme se logera sur vos barbes de paille, et que vos enfans au visage refroigné boiront le philtre préparé pour le poëte Lucrèce, vos hypocondres alors porteront mille pointes phantastiques dans le tymbre de vostre cerveau, et vos rustiques imaginations vous feront ressembler aux logo-

griphes des maistres d'eschole, et à la fin vous angelisans l'imagination, feront que vous croirez d'avoir le nez de la longueur d'une picque, et les mains faites en ergots de chapon rosty.

Courage donc, mes mignons, courage : c'est à ce coup qu'il faut mettre en capilotade tous les anthropophages qui vous ont fait la guerre, et qu'il faut reculer en s'advançant pour pettarder les portes de Pluton, bridant le chien Cerbere, qui devora jadis Alexandre le Grand, et qui mordit dans un bal sa maistresse Proserpine, lors que les grenouillars troubloient la fosse à sa mère altérée. Allés, teste baissée et cul ouvert, à cet assaut tant désiré par son antiperistase, et ne soyés extasiés dans le miroir du rêveur Démocrite, afin que vous ne soyés anatomisés dans le cabinet du blasme et du reproche.

Suivés donc maintenant mon conseil eliotropisé, qui ne vise qu'à vous mettre la couronne sur le chef, la couronne que vous obtiendrés facilement, si vous constipés par les effets de vostre valeur tous les Lycanthropes contre vous furieusement mutinés, leurs dards, leurs flesches, leurs bouteilles, et leurs verres seront émoussés, ils tomberont comme vieux pourceaux dans le cloaque de leur trompeuse dissimulation ; vous au contraire changés en puces ridicules, entrerés dans la toison de l'Alcoran de Mahomet, pour jouyr un jour des galloches saffranées que ce philosophe laissa sur le mont Ethna, et par ce moyen le pacquet de l'immortalité vous sera ouvert, vous vivrés en marmots, vous épargne-

rés beaucoup. *Qui dort disne.* Vous dormirés sur le matelas garni et embourré de moustaches de vieux soldats. Vous disnerez avec les cigoignes d'Esope, assis dans les chaires parées de veloux de vert pers.

Ne reculés donc point, et ne vous faites couper le poulce des deux mains, afin que vous ne soyés poltrons et rebuttés de tous nos maistres escornifleurs, qui attendent de vous des repas de lauriers cueillis dans l'arrière boutique de Mars et de Bellone.

Il me semble déjà que je vous vois dans cette lice armés tous de rosty, montés sur des échasses de Biscaye, pour gagner la massue d'Hercule que le favorable ascendant de vostre naissance vous promet maintenant si vous ne quittez la carrière de cette entreprise. L'honneur vous y appelle, les guerrières pettarades des tambours et des trompes vous doivent estre autant d'esperons dans les culottes. Je vous accompagne en voyage terrible et espouvantable de mes furieuses affections, priant le bon père Bacchus de vous rebattre les tailles et taillons de toute appréhension, afin que vos mains soient tellement empourprées du sang de vos ennemis, que l'on croye que vous avez osté le mestier aux matrônes de Paris, revisiteuses de pafondrilles.

L'INCONSTANCE DU TEMPS

JE ne veux point sortir de ce Royaume pour trouver le vray objet de la mesme inconstance. N'est-ce pas estre inconstant que de n'avoir rien d'asseuré ? Nous tenons que la fortune et la lune changent de face tous les jours. L'humeur de celuy que je peins dans ce tableau est cent fois plus inconstant, puisque l'inconstance semble estre son vray et naturel élément. Il est franc de courage, mais encore plus franc de variété. Car s'il pouvoit, comme le ver à soye, il voudroit estre tantost graine, tantost chenille, tantost coucon et tantost papillon. Il change tellement de volonté et d'affection, que dans quelques mois tout ce qui estoit élaboré par un esprit subtil et docte, est rejeté comme chose indigne de mérite. Tant de bons autheurs, philosophes, orateurs et poëtes sont aujourd'huy mesprisez et rebuttés, leurs livres sont rompus et deschirés, on en fait des cornets à espice; et la raison de tout cela est qu'ils n'escrivent à la mode; c'est-à-dire, suivant la legereté ou folie de ce temps. Ce François ne juge point selon le besoin, mais selon son inconstance. Ce qui luy est beau et agréable aujourd'huy, demain

luy est laid et desplaisant. Il trouve que pour mieux faire sçavoir ses intentions, il faut escorcher tantost l'espagnol, tantost le latin et tantost l'italien, et franchiser ces langages étrangers pour avoir le discours plus mignard, plus délicat et plus relevé. Ce n'est pas tout, il changera l'*A* en *E*, en la prononciation des termes, comme au lieu de dire *Madame*, il dira *Medeme*. Il changera l'*I* en *E*, de façon que pour dire *avoine*, il dira *avéne*. Je vous laisse à juger, si pour dire *mémoire*, il seroit beau de dire *memère*. Il changera l'*O* en *V*, si bien que pour dire: *Que me voulez-vous?* Il dira: *Que me veulez-vous?* Il syncopera le mot pour complaire à sa phantaisie; comme aujourd'huy, au lieu de dire: *Madamoiselle*, il dira: *Mamoiselle*. Le voilà donc tellement changeant, que rien ne lui est agréable que le mesme changement. Il ne se souvient que de ce qui lui peut faire naistre quelque sujet pour changer d'opinion et de façon de faire.

Il s'est autrefois imaginé que l'œil noir estoit le plus beau, aujourd'huy il croit que c'est le bleu; que les claires brunes estoient les plus agréables, il croit maintenant que ce sont les plus naturellement charbonnées. Les couleurs ne lui agreent que par phantaisie. La couleur de vert naissant, de fleur de lin, jaune orpin, izabelle, ventre de biche, amaranthe et celadon sont vieilles; il lui en faut d'autres, composées toutesfois des principales, plus belles et plus fermes; mais parce que leur fermeté ne repond à son hu-

meur, elles n'ont plus de vogue. Les bastimens, les formes de bataillons, les postures, ou présences de pallestrine et les habits sont tous autres qu'ils n'estoient. On bastit aujourd'huy à la Tuscane, à la Dorique, à la Ionique, et demain à la Corinthienne, à l'Italienne et à la Gothique; ou bien entremeslant toutes ces façons différentes, on fera quelque avorton de bastiment, qui tant qu'il durera ne tesmoignera que l'incertitude, la legereté et l'inconstance. On combattra tantost à la façon des Romains, tantost des Hebreux et tantost à la façon des Grecs, si bien qu'il n'y a rien de certain en cela que la mesme incertitude. On combattra en duel, tantost à l'italienne et tantost à l'espagnole; maintenant planté sur le pied droict et tout-à-coup sur le pied gauche. L'un fera gloire d'avoir une espée courte et l'autre une espée longue. On s'habillera avec tant de bigarrures, que la façon couste dix fois plus que l'estoffe, et la façon la plus agréable, dans un tournemain est du tout ridicule. On portera tantost un chapeau fait à la forme d'un pain de sucre et tantost fait en nid de pie, ou bien un bonnet à la Boquincane. Le pennache tantost rouge, bleu, violet, et tantost de diverses couleurs: maintenant tout droict, maintenant courbé sur le dos, et dans un rien tout autour de la coupe du chapeau. Le cheval sera caparaçonné aujourd'huy à l'Angloise et demain à la Valonne, puis à la Polonoise. Le pourpoint sera balafré, decoupé de tous costés, et tout-à-coup, mesme au gros

de l'esté, il sera fermé, et partout couvert de galons, ou traisnettes faites en fourmis, trefles, cœurs ou lacqs d'amour. Le haut de chausse est tantost fait en melon et tantost à la Polonoise, ou à la forme d'un fourreau de pistolet. Le manteau tantost long, tantost court; tantost à manches et tantost fait en roquet. Le baudrier tantost large, tantost estroit. L'espée tantost à la Grillonne, tantost à la Gouville et tantost à la Bouteville; tantost à gardes faites à panier et tantost seulement croisées. Il chante tantost par tirades et tantost par tremblemens de gosier, ayant pour vol de ville aujourd'huy un guilindou, demain un filou, puis un pont Breton; après, un mon petit doigt me l'a dit, puis un lanturelu, un Jean de Nivelle et puis un perroquet.

Il danse tantost par haut, tantost à fleur de terre et tantost seulement par glissades. Il salue tantost tenant le chapeau sous le bras gauche, tantost sur le pommeau de son espée et tantost sur les deux poings, faisant une reverence, tantost par glissade en arrière et tantost du pied droict devant le gauche; tantost baisant le bout du petit doigt de la main droite et tantost le bout de l'indice de la mesme main.

Il veut que les viandes soient tantost apprestées et assaisonnées d'une façon et tantost d'une autre, et la meilleure façon c'est celle qui est à la mode phantastisque. Bref, tout son contentement n'est autre que de trouver quelque nouveauté dans ses actions, qui dans un rien est

rejetée comme vicieuse et suivie d'une autre façon de faire, beaucoup plus guenonnée et harlequinée, si bien que s'il pouvoit faire travailler le rabot sans douleur, il voudroit avoir aujourd'huy le nez fort petit et demain aquilin, et tout aussitost rond comme une boule; s'estant fait arracher, il n'y a pas cinquante-cinq ans, quelques dents sur le devant de la mandibule supérieure pour parler en sifflant, croyant d'avoir plus de grace en discourant.

Voilà nostre inconstant que je vous devois représenter tout nud, tenant d'une main une pièce de drap et de l'autre des ciseaux, pour s'habiller à sa phantaisie. Je me suis égayé à le peindre tel qu'il est en son inconstance; mais ce n'est pas qu'il ne repare ce defaut par valeur et générosité, comme les nations estrangères ont éprouvé mille fois à leur confusion, perte et dommage.

L'INDIGENT CONSOLÉ

OU LE BONHEUR DES GUEUX

O Ciel! que l'homme est aveuglé en ses jugemens, et qu'il manque de prudence dans le choix du parfait contentement. Il n'affection-

ne que la possession, les richesses, il croit que c'est le comble de toute félicité, ne se représentant des conditions aspres et fascheuses, qui sont tellement attachées à cette possession, qu'elles en sont du tout inséparables. Ce n'est pas aussi sans sujet que le pauvre savetier, après avoir trouvé une bourse de cinq cens pistoles, ne chantoit plus comme il avoit accoustumé; mais estoit continuellement agité et bourrelé d'appréhension d'estre dérobé, et d'irrésolution à bien employer et asseurer son argent. La vraye richesse consiste en la tranquillité d'esprit, et neantmoins le cupide de l'or et de l'argent ne souhaite que deux vautours, qui jour et nuict lui pincettent et déchirent le cœur. C'est la pauvreté en laquelle tout contentement est compris; voire telle bonace, que le pauvre ou indigent est exempt de toute traverse et orages, puisqu'il vit sans ambition, sans crainte, sans envie et sans reproche. C'est en la pauvreté en laquelle l'homme reçoit toute sorte de commodités. Moy que le Ciel a fait naistre lors que le cœur du lyon par la rapidité du premier mobile, se trouva au poinct de mon Nadir, je me trouve tellement consolé en mon indigence, que je juge et preuve ma richesse estre incomparable.

Je suis un Cresus dans le repos et un Midas dans la bonne constitution de santé. Quand je me leve au matin, je suis dans le goust de bien manger et boire, pour avoir soupé le soir précédent fort légèrement. Je suis promptement habillé, ne me bruslant les yeux et les jambes en

hyver auprès d'un gros feu. Je ne me trouble point le cerveau par la fumée de quelques pastilles, pour me rendre plus agréable aux dames. Je marche gayement; je vay, je viens, je me vire et me tourne comme les moineaux, pour attraper quelque disner, sans que je mette la main en la bourse, pour ne donner sujet aux matois ou filoux de me suivre tout un jour, pour me reduire à la fin par leur manuelle subtilité, à un cruel et estrange désespoir, qu'on appelle: *Perte d'argent;* ou bien si je ne puis avoir cette lippée franche, je m'assis, ou me couche aux rayons du soleil, avec trois ou quatre autres gueux, mes anciens compagnons, pour faire là un signalé repas par la force de l'imagination, nous proposant que nous avons chapons, perdrix, levrauts, et faisans rostis et bien ensaussez à nostre plaisir. Cela se fait sans ouïr la voix plaintive d'un vassal, ou plaideur, qui dit: *Tu fais bonne chère aux dépens de ceux que tu rançonnes et pilles tous les jours.*

Nous nous promenons çà et là où bon nous semble sans aucune crainte des sergens, tant pour les tailles, que pour prest qu'on nous aye fait. Nous sommes si nobles, que le prince souverain ne nous demande rien. Les créanciers n'ont aucune prise sur nous. Nous faisons la nicque aux usuriers, banquiers, marchands et multiplicateurs, aux dépens et dommages d'autruy. Bien que nous ayons passé la moitié d'un jour sans boire et sans manger, nous tenons bonne mine, faisant un traict d'espagnol, nous

nous curons les dents, disant tout haut que la perdrix que nous avons mangée n'estoit de saison, pour avoir esté trop dure. Nous nous rendons utiles et nécessaires à un chacun, et en cela nous faisons paroistre que nous ne sommes pas peu de chose; mais c'est pour convier ces miserables richards à nous bien traiter. Ainsi par paroles flatteuses nous vivons sans avoir le soin de faire planter, eschalasser, tailler et houer les vignes, vendanger, presser les raisins, couler le vin et l'envaisseler, pour estre mis dans la cave; cultiver la terre, semer, moissonner, battre et faire porter les grains dans le grenier; faucher les prez, tondre les brebis, pescher; bref, plaider l'un et l'autre pour estre payé de ce qu'il n'est dû, ou pour ne payer ce que je dois. Je dors quand il me plaist, je vis sans rien faire et vis noblement; mes rentes et revenus sont les inventions industrieuses que la nécessité fait concevoir à mon esprit. Je n'ay point la peine de faire bastir, faire faire des réparations à mes chasteaux, ou maisons; faire les parterres, pavillons et tonnelles de mes jardins. Je cueille mes fruits aux despens d'autruy. Je mange peu, aussi je ne suis point sujet aux apoplexies, sciatiques et gouttes, je suis sain et gaillard. Quand je me remue, tout mon tout branle. Je ne suis obligé au ban, ou arrière ban. Je suis à moy-mesme. Je ne suis jamais importuné de tambours, trompettes et violons pour m'escroquer quelque pièce d'argent; je danse au son de ma voix. Je fais la guerre en escarbouil-

lant entre les ongles de deux poulces, ce que nous appelons gauts.

Mon palais est un castus, où parmy les soudrilles je raconte mes actes mémorables. Mes passetemps sont incomparables, et ne me coustent rien.

Je me promène dans les meilleures villes. J'y reçois de l'argent, bien que l'on ne m'y en doive point. Je me pavane en baladant par les rues. Je me regarde par admiration. Je visite les cabarets, j'ordonne là dedans en maistre d'hostel pour mon argent. Je m'esgaye à raconter des sornettes aux niais, qui croyent que j'aye esté quelque grand guerrier. Je chasse à l'ombre d'un arbre bien touffu, dans les replis de mes haut-de-chausses. Je prens plaisir quelquefois de me faire les ongles avec les dents. Je me gratte quand il me plaist. Je fais tout cela sans en devoir lots, cens et services. Bref, j'ay advantage admirable et très-certain sur les richards, qui n'ont autre Dieu que leur argent; c'est lors qu'il faudra partir de ce monde; car voyant qu'ils seront contraints de quitter tant de places et seigneuries, tant d'or et d'argent, et que ce sera pour un jamais, ils rechigneront comme vieux singes, sans y pouvoir donner aucun remède. Mais moi je seray comme le voyageur d'Horace, qui n'ayant denier ny maille, chantoit dans les forests, et mesme rencontrant les voleurs et brigands, je m'éjouiray voyant que la mort de sa faux inévitable me viendra guérir de tous maux, et que toute la

perte que je feray en ce depart ne sera que d'une escuelle de bois et de deux ou trois brassées de fretille.

L'AMOUREUX INSENSÉ

CE n'est pas sans raison que l'on donne à l'amour le premier lieu sur toutes les passions humaines, puisque Cupidon s'est rendu maistre de tous les autres dieux. Si Jupiter s'est fait tantost taureau, tantost cygne, et tantost satyre, pour donner quelque remède à son mal, je me fais tantost lanternier, tantost ramoneur, et tantost crocheteur pour recevoir quelque consolation; mais je me trouve tousjours insensé, et sans jugement. Je courtise une beauté qui m'est autant cruelle, que je lui suis affectionné; je ne respire que son contentement; je me rends esclave pour lui obéir; je me fais lanternier pour lui lamponner le beurre; je me fais ramoneur pour lui racler sa cheminée; je me fais crocheteur pour lui ouvrir la serrure de son contentement; et je me fais si sot, que je ne songe qu'à lui servir de marotte pour lui donner du passetemps, et pour toute recompense, je ne reçois que mespris et dédain. Je juge bien, quoi-

que l'on dise l'homme estre l'animal raisonnable, que les autres animaux semblent avoir plus de raison ; ils ne font point, comme nous, tant de cérémonies pour s'accoupler ensemble, ils ne regardent point la lignée, le partage, les biens et l'âge, ils s'allient selon le besoin, et s'apparient par un ordre naturel, sans se troubler, ou blesser d'appréhension; l'honneur n'empesche point qu'ils ne se donnent du plaisir, ils ont beaucoup plus de franchise et de liberté que nous, ils ne regardent point si leurs père et mère ont fait vaillamment la guerre à leurs contraires, s'ils ont esté dans les palais des princes, et s'ils ont esté gros, grands, gras, ou maigres; à la première rencontre, ou selon le besoin, ils usent du pouvoir que la nature leur a donné, ils ne regardent ny cousin, ny cousine, ny riche, ny pauvre, ny vieil, ny jeune; au contraire, si nos demoiselles voyent une barbe qui quelque peu grisonne, elles se sousrient, elles tournent la face, elles s'en mocquent, ne jugeant pas que le poil dément bien souvent le naturel. Que faut-il donc faire pour les maistriser? Si je leur fais force présens, je seray le bien venu; mais quant au fait, et à la prise, je trouveray que j'auray mal employé mon argent; ainsi il y a sujet non-seulement de décrépiter, mais de devenir fol entièrement. Je suis tellement reduit à cette extrémité, que comme Iphis, il faudra qu'un soir je me pende devant le logis de ma rigoureuse, ou que ne la pouvant percer d'un poignard de chair et de nerf, je la perce d'un

poignard de fer, pour me venger de sa cruauté. Tantost je gémis, tantost je m'arrache le poil, et tantost tout debout sur la pointe d'un rocher, je suis en résolution de me jeter et précipiter en bas, pour finir ma vie et ma douleur.

Si je vois une abeille sur un bouton de rose, je voudrois estre abeille pour baiser à plaisir celle qui me rend desespéré; ou si je vois le lierre embrassant l'ormeau, je voudrois estre lierre pour embrasser ma déesse, et la fleschir à mes vœux. Bref, je suis si transporté d'amour, que si je vois passer devant moy une chèvre, il me semble que c'est ma maistresse, et que je la dois saluer, comme celle qui me peut gouverner et maistriser à son plaisir; voire me trouer cent fois le croupion de ses belles et triomphantes cornes, puisque je suis le but de ses cruelles et maudites phantaisies.

LE GUERRIER DE CUISINE

VOICY un généreux guerrier, voicy un mareschal de camp incomparable, qui dès le berceau s'est acquis la réputation d'avoir eu tousjours un appetit. Feu son père aussi a gravé son nom dans le temple de Bacchus et de Cé-

rès. Ce fils, un second Mars parmy les bataillons des goulus, mérite que toutes les cuisines et caves de l'univers retentissent au bruit de ses louanges. Sa magnanimité doncques à remplir sa panse et à faire manger son bien aux harpies et cercopes de la cour, et à prester l'oreille aux donneurs de cassades et inventeurs de fausses nouvelles, me fera si hardy que de le peindre, et vous le représenter dans ce tableau, armé de toutes pièces, et sur le poinct de bien faire suivant la grandeur de son courage aux alarmes de la gourmandise. Je vous le figure donc de moyenne taille, portant la teste un peu penchante sur la poitrine, pour avoir le dos vousté, ayant la face assez large et bazanée, et l'œil de bœuf. Pour son espée, je lui mets au costé une broche teinte du sang d'un lapereau, pour son bouclier ou rondache je lui baille un couvercle de pot, pour son harmet le pot mesme, pour son pennache un rameau de vigne, pour son mousquet une longue bouteille de courage, pour sa banderolle la quesse d'un tournebroche garnie de saucisses de Boulogne, de cervelats du collége d'Autun, et d'andouilles de Troyes, pour sa poudre du poivre, pour ses balles des œufs, pour son enseigne une nappe, pour son tambour un mortier à espices, pour son fifre un entonnoir de bouteille, pour eschelle une cremaillière, et pour pétard une marmitte; mais, comme il est vaillant à pied et à cheval, je lui baille pour son cheval un banc, pour cuirasse deux leschefrites, l'une devant et

l'autre derrière, pour brassards deux coquemards defoncez, pour escharpe une panousse ou torchon de cuisine, pour lance une lardoire, pour pistolet un flascon de reistre, et pour guidon une serviette de collation.

Le voilà donc cet invincible sur le poinct de gagner le laurier que l'on met aux pastez, et dans les saulces pour les rendre de meilleur goust. Ce n'est pas tout, je le vous représente sur un mont, ayant sous ses pieds quantité d'yvrognes abattus et endormis, comme aussi cent trousseaux d'os de cerfs, de coqs d'Inde, chappons, levreaux, phaisans et perdrix, avec plusieurs hures de sangliers. Vous le voyez donc en son triomphe, tel que ses actes mémorables m'ont convié à le peindre. Ce portraict vous esveillera plustost l'appetit, qu'il ne vous donnera terreur et appréhension de perdre la vie.

LE NOBLE VILAIN

C'EST presque un autre Minotaure que celui que mon pinceau vous représente dans ce petit tableau. C'est un gentil-homme de nom, mais non d'effet. Il est sorti de noble tige plustost par richesse que par vertu; car ses actions

sont si brutales, qu'il montre d'estre demi homme et demi taureau. Le lustre que ses parens lui ont acquis et laissé est comme le diamant d'Esope trouvé dans le fumier; car il est civil comme un sauvage, doux comme un marinier, discret comme un maquereau, vaillant comme une vache, adroict comme un pitaud, et liberal comme un gavot de Provence. Il sçait faire quelques *Ergo* pour avoir respiré sous la pédanterie; mais voilà tout ce qui est de beau en lui. Tout ainsi que le Minotaure tenoit de la personne, en ce que Pasiphaée s'estoit prostituée au taureau, de mesme, ce noble vilain ne paroist noble qu'en ce que Minerve a contribué quelque chose pour l'ornement de sa jeunesse; mais il arrivera que quelque vaillant Thesée, c'est-à-dire, le mespris qu'en feront ceux qui sont vrais nobles, conduit par le favorable peloton de la considération, l'esgorgera et exterminera, afin que le labyrinthe de ce siècle soit purgé de ce monstre trop horrible et espouvantable.

LE CLOAQUE DE LA FORTUNE

LES anciens croyoient que la Fortune fust aveugle, en ce que les plus idiots et avares ont plus d'heur dans les affaires du monde, que les

plus subtils et liberaux. Ils la représentoient un pied en l'air, et l'autre de séjour sur une boule bien ronde, pour monstrer son inconstance; car n'ayant le pied sur chose ferme et fixe, elle ruine tout à coup ce qu'elle a fait, elle met en bas ce qui estoit en haut, elle tourne-vire ses faveurs, elle oste ce qu'elle a donné, elle trompe dans l'asseurance; bref, comme mobile elle bouleverse tout ; mais cette nymphe volage et indiscrette, donne des faveurs si grandes quand il lui plaist, que ses mignons sont des petits rois dans les richesses de ce siècle. Tout le monde la courtise et caresse, cestuy-cy la reclame, celuy-là la revère, et cet autre la suit. Pauvre que je suis, je l'ay suivie longtemps ; mais il me semble que je n'ay suivi qu'une chevre, puisque je ne trouve en ma puissance et possession que crottes et pure fiente.

Je travaille incessamment, je ne m'espargne à contenter l'un et l'autre, je suis tousjours dans un travail extrême ; pour satisfaire à la volonté de ceux qui ont besoin de moy, je les honore, je leur fais mille services, je me fie à leur vilaine honneste, et cependant je me vois récompensé de boutades et de balivernes. Je n'ay autre chose pour tout salaire que le repentir d'avoir travaillé pour tels ingrats et forfans; je me vois tousjours plongé dans l'indigence. Je me vois dans le cloaque de la pauvreté; ainsi je suis tousjours embrené de nécessité; je suis toujours malingré de coquinerie; je suis tousjours fécalisé de mendicité. Bref, je suis si avant

dans les latrines de cette maudite Fortune, que je m'ébahis de ce que je ne suis déjà suffoqué de gueuserie et de belistrerie.

Si, dans le cloaque de cette perfide et déloyale, je reçois l'odeur de quelque morceau de perdrix non encore bien digeré, à l'instant il m'arrivera une odeur si puante de quelque envie, que je me vois reduit dans l'infection de la mesme misère. Il faut que je quitte toute esperance de la voir au front. Elle me tourne tousjours le dos; elle me prend pour un visiteur de porte ronde; elle me croit sodomite; elle me tient pour un farfouilleur de culotte. Bref, elle me mesprise tellement, qu'à la fin je seray contraint de me jeter dans un hermitage, pour là me purger de la contagion de son derrière, qui me rend honteux dans les cabarets, alarmé chez les marchands, estonné chez les joueurs, et craintif chez les dames de joye et de souplesse.

LE MERCURE CHARITABLE

OU LA GUIDE DES VOYAGEURS

CE Mercure qui a voyagé long-temps et qui sçait les moyens de n'estre trompé des hostes et hostesses, parle à ceux qui voyagent à pied, et desire pour ses bons advis, que de com-

mune voix ils confessent tous qu'il est charitable, puisqu'il advertit de ce qui est utile. Il leur conseille donc, s'ils sont deux ou trois de compagnie, d'entrer brusquement dans le logis où ils veulent disner ou goûter, et dire à l'hostesse: *Madame, nous avons charge de nos compagnons, qui viennent après nous, de gouster le vin, et s'il est bon de planter ici le bourdon.* Infailliblement ils auront du meilleur. Il faut donc qu'ils en prennent suffisamment pour leurs repas. Cela fait allans trois ou quatre fois à la porte, et feignans de se fascher du retardement de leurs compagnons, l'un d'eux comptera et payera, lors ils s'en iront et feront chemin. Que si on est contraint de voyager seul, il se faut dire enfant de quelque bonne ville assez éloignée de là; l'esperance que l'hoste et l'hostesse auront d'avoir de la pratique par son moyen, fera qu'il sera bien traité et à bon compte. De plus, il seroit bon, de quelle qualité, ou condition que l'on soit, de porter de la ceruse préparée, que l'on appelle blanc d'Espagne; car avec cela on peut tellement gagner l'amitié des filles du logis, et des servantes, que non-seulement elles en bailleront de l'argent, mais encore la petite passade, qui rejouit le maistre bidaud de culebutte: car ce sexe a tel desir de paroistre en beautez, qu'il préfère ces emplastreries à tout l'or du monde, bien que l'or et l'argent ayent sur lui beaucoup de pouvoir.

Ce Mercure trouve bon que le voyageur ne sorte au matin de l'hostellerie, qu'il ne soit bien

jour, et qu'il ne se retire trop tard ; mais parce que la retraite est un peu fâcheuse, en ce qu'il faut passer par les mains des hostesses, il conseille pour gagner leur bienveillance, de leur promettre (comme l'on dit) force beurre sucré, les asseurant qu'il y a du train qui doit passer, et pour les charmer d'un autre costé, il faut considérer leur âge; car si l'hostesse est jeune, comme on vient à compter avec elle, il faut faire une haute estime de sa beauté et gentillesse, cela lui enflera tellement le courage, croyant qu'on en fera rapport aux autres hostesses, qu'elle se contentera de peu. Si elle est aucunement dans l'âge, et qu'elle aye enfans, principalement des fils, il lui faut représenter qu'un jour peut-estre ils voyageront pour trouver quelque bonne fortune, et qu'il y a de la pitié en ceux qui s'éloignent de leurs parens et amis. Que si elle est fort âgée, il lui faut remonstrer, sans qu'elle s'aperçoive de l'intention, que la vie de ce monde est de peu de durée, qu'il faudra rendre compte de toutes nos actions; que l'enfer bée et attend l'âme de ceux et de celles qui prennent un denier plus qu'il ne faut; que les peines de l'autre monde sont eternelles, et que c'est avoir l'âme obstinée, voire damnée volontairement, que de se priver pour peu de chose de la joye et contentement des bienheureux. Bref, ce Mercure recommande à tous voyageurs de ne donner à leurs hostes ou hostesses de ce qu'on aura apporté ou fait apprester dans leurs logis, et d'en faire le marché avant

que d'en manger ; car comme il sçait par expérience, au lieu de vous faire quelque courtoisie en recompense, ils s'en rendront en comptant plus ingrats, rogues et rudes. Et si le voyageur désire sejourner dans quelque ville, il faut qu'il aye avec soy les lettres patentes données par le roy Chifflemus, nommées lettres d'escorniflerie, afin d'avoir libre entrée dans toutes sortes de bonnes compagnies. En voicy la teneur :

Privilége et franchise pour les enfans de Bacchus.

« A tous passez, présens, et à venir : De la part du roy de Chiflemus, prince souverain des escornifleurs, comte de haut appetit, marquis d'altération, chancelier garde des bouteilles, gouverneur général, controoleur des viandes, et protecteur des officiers du corps chancelant de l'Université vineuse, establie pour l'érudition de la santé des avaleurs de vin sans corde, dans tout le détroit de ce monde, sous la pédagogie joyeuse de Tout boira, lieutenant général de tous les siéges bachiques; â nos amez et feaux bons amis, les gens tenans nos cabarets, tavernes, lieux de bonne chère, et toutes autres semblables places et seigneuries à nous appartenantes, salut en celui qui *bacchantem fecit ire rectum.*

« Nous vous mandons et commandons expressement par ces presentes, qu'aussitost, in-

continent, et sans aucun delay, vous receviez et introduisiez à table ouverte et bien garnie, nostre très-cher et bien-aymé
duquel avons fait preuve, suivant l'authentique: *Si quæ lagena § bibentibus ff. de magna potatione*. Et interrogé sur les principaux poincts qui concernent le faict de bien boire, *sicut terra sine aqua;* et après avoir reconnu qu'il est propre à tous ces doux exercices.

« Voulons et entendons qu'il jouisse des graces, franchises, libertez et immunitez dont les autres jouissent, et lui soit fait bonne chère, sans qu'il debourse argent ny gage, ny qu'il soit inquiété, ny molesté en aucune façon que ce soit; ains au contraire, que payez pour lui, ainsi que de raison.

« Faisons inhibitions et defenses d'autrement le traiter, sur les peines reservées à nostre générale Table d'escorniflerie, et d'amende arbitraire.

« Voulons en outre, et faisons sçavoir à tous ceux de nostre cabale, que pour recompense, tant de leurs bienfaits et mérites, que parce qu'ils se sont portez vaillamment à nostre service, il leur soit permis de vivre jusques à la mort, en despit de tous ceux qui y voudront mettre empeschement. Et sera adjousté foy comme à l'original aux copies deuement collationnées par l'un de nos secrétaires : car tel est nostre bon vouloir, le souhaitant ainsi.

« En foy de quoi avons signé ces présentes et à icelles fait apposer le scel de nos armes. Don-

né en nostre Conseil, entre deux treteaux, siége de raison, lieu de concorde, l'an dernier, après midi, le premier du mois du temps passé.

« Signé : l'ALTÉRÉ ; et plus bas : JAMAIS SAOUL; et sur le repli : SAFFREDENT et BRINGUENAZILLE.

« *Collationné à l'original par moy secrétaire ordinaire du Roy de Chifflemus.*

« RUD' EN SOUPE, *le valeureux.*»

LE FIN MATOIS

UN filou, qui ayant appris qu'en l'une des meilleures villes de ce Royaume estoit un apothicaire grand berlandier, et qui jouoit gros, s'habilla en allemand, s'en va en cette ville, loge en la meilleure hostellerie, parlant un françois corrompu et plein de galimatias, à la façon des liffreloffres, se fait bien traiter et servir, et au bout de trois ou quatre jours, fait semblant d'estre malade. On appelle le medecin, qui luy ayant tasté le poux et vu son urine, jugea que la purgation lui estoit nécessaire. Ce malade lui demanda quelque douce medecine, d'autant qu'il estoit fort débile et délicat. Le médecin lui pro-

mit de l'ordonner selon son désir, s'informant quel apothicaire il vouloit avoir. Le malade lui dit qu'il désiroit quelque galant homme, et surtout qu'il fust jovial, parce qu'estant naturellement mélancholique, il seroit fort réjouy de s'entretenir avec lui, et qu'il satisferoit à tout. Le médecin lui en nomma plusieurs, et comme il lui nomma le joueur, nostre Allemand l'agréa, disant que l'hostesse lui avoit dit que cet homme estoit bien plaisant.

Ce débauché d'apothicaire est donc employé à faire la médecine, il la compose, et l'envoye par l'un de ses apprentifs, auquel nostre filou dit qu'il désiroit de voir son maistre. Ce garçon lui dit qu'il ne pouvoit venir à présent, mais qu'il ne manqueroit à le visiter.

Le maistre qui croyoit de faire quelque bonne prise, s'imaginant que le malade fust quelque dupe, ne faillit point de l'aller voir aussitost qu'il eust disné; où après avoir discouru de la douce humeur des allemands et de leur grand courage à vuider les bouteilles, il lui demanda s'il prenoit plaisir au jeu. Nostre Allemand, qui ne souhaitoit pas un plus beau gasteau, lui dit qu'il joueroit bien par divertissement quelque demi pistole.

Ils commencerent donc de jouer à la chance; mon filou lui trousse cinquante pistoles, faisant tousjours du niais. L'apothicaire picqué au jeu, le prie de lui tenir pied, et de lui donner sa revanche lorsqu'il seroit de retour de sa maison avec de l'argent. L'Allemand lui en donne

toute asseurance, protestant, comme il disoit, que le jeu ne lui avoit esté jamais si favorable.

L'apothicaire retourne, ayant emprunté sept ou huit cens escus, il se remet au jeu, et par conséquent dans la perte, de façon que nostre matois lui gagna quelque mille escus; il en tira quarante sols pour le payement de la médecine; mais l'apothicaire le refusa, remonstrant que le lendemain il lui devoit donner revanche, ce que le filou lui promettoit librement; mais dès la pointe du jour il prit la poste, et s'en retourna au lieu d'où il estoit venu, racontant le tout aux autres filoux, et leur faisant faire bonne chère aux despens de l'apothicaire, qui fut comme cela bravement escamoté.

LA CONFRAIRIE DES MARTYRS

Advertissement aux Confrères et Sœurs de la haute et basse, pauvre et riche, vieille et nouvelle, noble et returière Confrairie des Martyrs, martyrisez par leurs honnestes, indiscrettes et maladvisées femmes, nouvellement installées au Chasteau de Bissestre, à présent appelé Malencontre.

(*Agere et pati. Chap.* : Si j'eusse bien pensé).

MES très-chers confrères, vous n'estes pas ignorans que dès longtemps il y a une Confrairie des Martyrs, érigée je ne sçay où

instituée par je ne sçay qui, et de laquelle on parle je ne sçay comment; mais l'ayant meurement considérée en toutes ses dépendances, après avoir esté prié de plusieurs, et spécialement de ceux de la rue des Mauvaises paroles, et de la rue Tournecul, j'ai délibéré sur leur instante prière, et pour la commodité de nous tous, de désigner un lieu asseuré, où l'assemblée se trouvera, s'il leur plaist, pour y faire eslection des maistres et gouverneurs de la Confrairie, et pour déliberer des choses qui y sont requises et nécessaires; et pour ce, il est enjoint de par Thibault le pérsécuté, général des Affligez, à tous qu'il appartiendra, de ne se présenter pour se faire enrooler, qui ne soient chargez de persécutions et d'opprobres, principalement de fièvres quartaines, malebosses, voleurs et ivrognes, et toutes autres injures et supplices, pratiquez par les executeurs à l'endroit desdits Martyrs, et prendre garde que Martin baston n'y ait passé; car il seroit du tout indigne de converser avec lesdits Martyrs. Comme aussi ceux qui se présenteront devant monsieur le Doyen, et messieurs les Gouverneurs pour estre examinez, leur est enjoint d'apporter le certificat de leur martyre ou mariage, dont la teneur s'ensuit:

« *Nous sous-signez N. certifions que N. a esté accordé à saint Pris, fiancé à saint Innocent, marié à saint Merry, les nopces faites à la Grimace, le souper à la Valée de misère, et de là couché à la rue de la Tannerie, et le lende-*

main s'en alla (comme son devoir estoit) aux Martyrs, et sa femme aux Filles repenties, et à leur retour en leur maison, seize en la rue d'Amour sans souci, à présent appelée rue des Afflictions, et paroisse de Songez-y auparavant, se sont presentez chacun un bouquet, l'un fait de soucy, et l'autre de diverses pensées ; et pour les conserver, les ont mis rafraischir dans une phiole d'amertume, remplie des larmes tombées du fin fond de leur entendement. »

Et vous tous à qui le semblable arrive, plus souvent que tous les jours, posez pour base de votre esperance ce petit proverbe tant usité, *patientia vincit omnia*, la patience surmonte toutes choses en nostre endroit ; c'est la reine des vertus, aussi sera elle à la face de nostre labaron ou enseigne, avec la souffrance qui sera au revers, et nous fera sa harangue (malheur à nous) qui ne vous est que par trop connue, *usque ad finem patieris*, tu endureras jusques à la fin.

Sus donc, mes chers frères, prenons courage, qu'un chacun garnisse sa bourse au desceu de son persécuteur, afin qu'après que nous nous serons deuement acquittez de nos charges et devoirs à l'endroit de la Confrairie, nous nous transportions au lieu nommé la Consolation, sis en la rue d'Allegresse, à la Joye nompareille, pour là nous consoler les uns les autres, et nous conter nos fortunes, chacun sçait les siennes; et aussi, si quelqu'un avoit usé de quelques paroles deshonnestes à l'endroit de son

persécuteur, il en lave sa bouche auparavant que de se mettre à table, où sera préparé le festin somptueux et magnifique, garni de (je ne vous dis rien) toutes sortes de mets, apportez du Royaume sans nom.

STATUTS DE LA CONFRAIRIE

Item, sera fait eslection de deux maistres les plus souffreteux et persécutés qui se puissent trouver entre les Confrères, et seront tenus establir des commis en divers endroits pour la commodité de ceux qui se voudront faire enrooler.

Premièrement, en la rue qu'on appelle: *Va te coucher sans souper.*

Secondement, en la rue: *Je suis maistre quand je suis seul.*

Troisiesmement, en la rue: *Souvent faut que je me taise.*

Quatriesmement, en la rue: *Doublée de revesche.*

Cinquiesmement, pour les sœurs, en la rue: *Pavée d'Andouilles sans cuire.*

Sixiesmement, en la rue: *Donnez leur du bon dans la mitaine.*

Septiesmement, et nous ne recevrons aucuns confrères si leur chapeau ne tourne.

Huictiesmement, et ne recevrons aucune sœur si elle ne sçait dire: Merci dieu, les mains sur les roignons.

Neuviesmement, est fait defenses à tous ceux et celles qui sont tels, comme cy dessus a esté dit, de s'y présenter, à peine d'encourir un affront signalé en présence de toute l'assemblée. Fait ce jour de ma grande affliction, au mois de mon martyre, l'année prens y garde si tu veux.

Très-chers Frères et Sœurs, vous serez advertis de vous trouver audit lieu des Martyrs, au matin, pour y recevoir vostre distribution, et vos bouquets à l'accoustumée, le lendemain des festes de Pasques.

LE SECRÉTAIRE

HYPOCONDRIAQUE

PREMIÈRE LETTRE

DES PROVERBES

Madame,

ENCORE, comme dit l'autre, que trop parler nuit, et trop gratter cuit; qu'il n'appartient pas à un vilain de renier Dieu, et qu'à folle demande il ne faut point de response, et qu'aussi

je ne doute point que vous veuillez en façon du monde estendre les drapeaux de vos bienveillances sur des sayes si basses que celles de mon mérite; néanmoins vous aymant excessivement, comme je fais, et estant reduit par vostre absence à ne sçavoir de quel costé me tourner, sur quel pied danser, de quel bois faire flesche, ny à quel saint me vouer; et sçachant d'ailleurs que qui langue a, à Rome va; qui ne s'avanture, n'a ny cheval, ny mule; que le beau parler n'escorche point la langue, je me suis resolu de vous faire ce petit discours de fil en esguille, pour vous asseurer que je ressemble comme deux gouttes d'eau à l'homme du monde qui vous honore le plus, et que je serai tousjours pour vous de ceux qui bien aiment et tard oublient; mesme pour vous le tesmoigner, je ferai tout ce que Robin fist à sa dame, et ce que le bon cheval fait à l'éperon. Croyez-le, s'il vous plaist, et me conservez en vos bonnes grâces autant que le laurier est verd, et vous prie me commander absolument, puisque vous pouvez disposer de mon cœur et de mes volontez comme des choux de vostre jardin. Ce que je vous dis n'est pas fable, c'est de la fine framboise du cœur; mais parce que les plus courtes folies sont les meilleures, et que les longs discours font les courtes journées, qu'au bout de l'aune faut le drap, et que la fin couronne l'œuvre, je finirai en vous souhaitant toute sorte de contentement, et à moy de vous pouvoir trouver quelque jour entre chien et loup, et vous attraper entre la

haye et le bled, pour vous tesmoigner moitié figue, moitié raisin, moitié guerre, moitié marchandise; que de bond, que de volée; ribon, ribenne; veille Dieu, veille diable; je sçais faire le tour du singe, il ne le fait pas qui veut, et que je sçais mieux tirer d'un sac deux moutures qu'un meusnier, et d'une pierre faire deux coups.

Sur cette vérité je vous baise les mains, et vous prie de ne me point tenir comme l'eau beniste dans l'église, près de la porte et loin du chœur; mais plustost tout au travers du vostre, de crainte que je n'en sorte, et croyez que vous serez tousjours dans le mien, comme chez vous, et que je suis, depuis la teste jusques aux pieds, vaille que vaille, à tort, ou à droit:

Madame,

Vostre grand, court, estroit et moyen serviteur,

L'ESVEILLÉ.

SECONDE LETTRE

DES PROVERBES

Monsieur,

JE vous remercie bien fort de vos bonnes estampes, et de vos proverbes, je me servirai des unes et des autres, puisque toutes choses

ont leur temps et leur saison; qu'il y a plus d'un jour à la semaine, et que tout vient à poinct à qui peut attendre. Je ne doute pas que je n'en tire beaucoup de fruict, parce que je ne crains point que ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour, d'autant qu'il n'y a point de plus bel acquest que de don. Je vous prierois volontiers d'appliquer tousjours ainsi vostre liberalité à mon profit; mais il ne faut pas tant baiser son ami à la bouche, que le cœur lui en fasse mal, et puis, tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise.

J'ay appris par vostre lettre qu'il a plu sur vostre mercerie, et que vous avez esté près de trois mois sur la selle du dos, ce qui ne m'a point estonné, d'autant qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde, et que les maladies viennent à cheval et s'en retournent à pied; outre qu'il n'y a rien qui serre si fort les gens, que les fièvres quartaines; de vous avoir plaint autant que toutou, puisqu'un malade est bienheureux, et qu'il attend santé.

Je me suis réjoui plustost dans la croyance que j'ay, que vous vous estes bien porté depuis, pource qu'après la pluye vient le beau temps.

Les estranges nouvelles que vous m'avez envoyées m'ont fort surpris, je voudrois vous en pouvoir apprendre d'aussi rares pour m'acquitter, parce que les bons rendeurs font les bons presteurs, et que je ne suis pas de ceux pour lesquels on dit que Dieu est au prester, et le diable au rendre; mais où il n'y a rien, le roi

perd ses droicts, et on ne peut tondre sur un œuf, c'est-à-dire, qu'on tireroit plustost de l'huile d'un mur, que quelque cas extraordinaire de ces quartiers, c'est un païs de permission, les bestes y croissent sans semer.

Je pourrois bien vous en conter des plus bossues, car qui vient de loin a beau mentir; mais ce n'est pas à un tel pelerin que vous qu'il me faut vendre mes coquilles, pour lui faire accroire que le blanc est noir, que vessies sont lanternes, que les chiens mangent les pierres, et qu'on prend les lièvres au son du tambour.

Je n'ay garde aussi de me jouer à plus fin que moy, vous estes un faux loup, vous vous y cognoissez, vostre père en vendoit; c'est pourquoi mes finesses seront cousues de fil blanc, et vous m'entendriez de loin, comme si j'avois des sabots chaussez.

Je vous en veux pourtant donner d'une, dont vous ne ferez peut-estre non plus d'estime que d'une fable d'Esope, ou d'un conte de la cigogne; mais il ne m'importe, c'est à faire à cela, vous ne me manquerez pas; car on n'avale point de si gros morceaux à une bouchée; si vous me dites heu, je vous dirai beu, et ne me dites pas pis que mon nom, de peur que je ne vous dise pis que pendre.

Or escoutez, de par le roi, l'hyver ayant esté gelé par les grandes rigueurs des froids passez, on s'estoit resolu de l'envoyer en France cette année pour la satisfaction des curieux. Il y avoit certes du plaisir à le voir, pourvu que ce fust

un peu de loin, d'autant qu'il ne lui paroissoit dent en gueule, ce qui lui rendoit le visage aucunement desagreable de près, principalement quand il estoit bien en son jour; il est croyable qu'il les avoit usées à force de les faire craqueter l'une contre l'autre; sa mine estoit d'une personne grave, et dont la présence temperoit l'ardeur des plus eschauffez, homme rond au reste, et qui sembloit aller franchement en besogne. On l'enveloppa dans une grande caisse pleine de coton, que l'on mit au fond d'une glacière toute pleine de paille, pour empescher que la chaleur ne le dissoudist. On a ressemblé pourtant cogne-festu, qui se tue et ne fait rien; car lorsque l'on y a esté regarder, on a trouvé qu'il n'y avoit plus d'hyver, quand le printemps estoit venu, qui avoit lors un pied de nez, n'estoit pas camus, chacun jouoit à l'ébahi; pour moi je devins plus froid que marbre, plus blanc que mon collet, et plus estonné qu'un fondeur de cloches; si bien que qui m'eust veu en cet estat, m'eust pris sans verd, ou pour un autre.

Certaines gens de delà l'eau vinrent bien faisans semblant de rien, pour me tirer les vers du nez, et descouvrir le pot aux roses, m'enquestans s'il n'y avoit point quelque autre moyen pour le conserver, en cas qu'il se retrouvast chez le pelletier; mais fin contre fin n'est pas bon à faire doubleure; j'eus bon bec, parlez à cet asne (dis-je) il vous fera des pets, je les renvoyai ainsi chez leur père grand, après avoir parlé à eux des grosses dents; il est vrai

qu'ils me firent la moue, mais je leur fis les cornes, tellement que comme dit l'autre, ils s'en allerent la queue entre les jambes, plus estourdis qu'un hanneton, ou que le premier coup de matines.

Certain maroufle qui estoit venu là comme diable à miracle, qui se tenoit sur son quant à moy, et croyoit que le trou d'un cul fust l'entrée d'une bonne ville, ne se put tenir de me dire pourtant que beau parler n'escorche point la langue, que je voyois bien à qui j'avois affaire, et que pour lui, sans la main qui lui retenoit le bras, il m'eust donné cinq et quatre, la moitié de dix-huit. Ardé, dis-je, gros rat qui a mangé le chat des carmes; va, va, mon ami, j'en ay bien veu d'autres, qui ne m'ont pas fait peur; ce n'est pas pour ton nez mon cul, penses-tu que je t'aille dire ce qui est, et ce qui n'est pas? il n'y a que deux personnes à qui on ne doit rien celer: à son médecin et à son confesseur.

Il vouloit encore jaser, mais je me mis sur mes grands chevaux, et pensay tuer un mercier pour un peigne; aussi me fis-je tenir à quatre, autrement j'eusse fait quelque coup de ma main et lui eusse jeté le chat aux jambes; ce fut à lui d'enfiler la venelle, et de courir quand il fut cheu, il court encore. Il n'est rien tel aussi que de faire le meschant, comme si on avoit battu son petit frère, on est craint comme le feu, et chacun dit en vous voyant: signez-vous, voilà le mauvais. Ne jetez pas pourtant le man-

che après la cognée, je ne serai pas si méchant que j'ai promis à mon capitaine, et ne frapperay pas comme je dégaine; j'espère de trouver la pie au nid, je vous en envoyeray deux dans trois bateaux l'année qui vient, fiez-vous-en à ma parole; qui n'a la foy, n'a rien, car il faut estre marchand, ou larron, et tout un, ou tout autre. Mais c'est trop parler d'une mesme chose, on s'ennuye tousjours d'un pain manger, changement de propos rejouit l'homme, et changement de corbillon fait appetit de pain benist; il faut que je vous entretienne un peu de ma personne. Je ne vous en diray gueres, car les plus longs discours ne sont pas les meilleurs, je suis plus sain que sage, je vais tout à la bonne foy, à la franche marguerite, comme on me meine et selon le cours du marché, si ce n'est quand j'ay un peu de haste, parce qu'alors je vais comme la foudre, ou pour mieux dire, comme un traict de arbalestre, et tomberois dru comme gresle, si je ne regardois pas plus loin que mon nez. Quand j'ay de quoy, je bois comme un trou, et mange comme un chancre, ou comme un cheval de commissaire, des deux costez de la bouche, plus de pain que de beurre j'entends, et ne m'enqueste non plus que si je m'appelois la Roche, car il n'est sauce que d'appetit, je me tiens tousjours mieux à table qu'à cheval, j'y ay les yeux plus grands que la pance, et s'il y a quelque bon morceau au plat, je le couche en joue, et y mets les quatre doigts et le poulce, et le prends daguet, pource que charité bien or-

donnée commence tousjours par soy-mesme, tellement que l'on n'a que faire de me dire: Eh là, mangez, la bouche ne vous desemplit point. Bien que partout ailleurs on m'appelle caquet, bon bec la poule à ma tante; las j'ay la gueule morte, on a beau m'y parler, je responds mieux qu'un four, et si je n'ay pas la bouche si grande; ventre affamé n'a point d'oreilles, qui répond paye, il regarde de travers comme un chien qui ronge un os. Au reste, on me fait icy plus d'honneur qu'à moy n'appartient; en quelque lieu que je me rencontre, on me fait tousjours asseoir des premiers, entre deux selles, le cul à terre, et s'il faut que j'y passe la nuict, j'entends que le maistre de la maison dit aussitost fort honnestement: baillez-lui blancs draps, il chiera dedans, puis on me met un linge mouillé au cul, et l'on m'envoye coucher bien chaudement, après toutesfois qu'on m'a frotté le nez de beurre frais, et les oreilles de miel, aussi fais-je maintenant du gros monsieur, comme si j'étois quelque mille soudier, ou quelque chose, tellement qu'il m'est bien avis que c'est moy, et ne saluerois pas un vilain s'ils n'estoient deux. Je ne pense pas pourtant estre glorieux comme d'autres, car je fais comme les autres, je vis avec les vivans, ne fausse jamais compagnie, et mords quand on m'esgratigne. Ne vous imaginez pas que l'on tue icy le temps comme en France, les homicides y sont trop rigoureusement defendus, au lieu de cela, il est permis de le passer librement, et qui peut, pource que l'on y vit sans

cérémonie, et que l'on n'y use point des compliments de la place Maubert; quelques-uns qui nous viennent comme des champignons, tout en une nuict, et qui s'en font tous blancs de leur espée, montez à l'abord sur leur traquenart de bien dire; mais on les plante là pour reverdir, et on n'en fait non plus de compte que des neiges d'antan, si bien qu'il leur est force de changer de poil, et de hurler avec les loups. Comme il y a des meschants partout, il se trouve des égrillards en ces quartiers qui sont plus corrompus que les fesses d'un postillon, doux et traistres comme des sergens, et fins comme dagues de plomb, toutesfois je m'en garde comme du feu, et mieux que de choir, et leur baille d'une vessie par le nez, aussi ne m'ont-ils point encore eu le poil, ny tondu la laine sur le dos, ou passé la plume par le bec, c'est pourquoy en despit des envieux, il faut qu'ils m'ayment comme leurs petits boyaux, je feray tout mon possible pour les entretenir en si bonne amitance; afin d'en apprendre davantage, pour vous escrire par l'autre ordinaire.

De Quebec, ce 1 aoust.

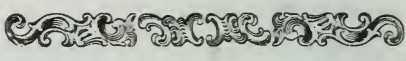
LETTRE PREMIÈRE

L'Autheur descouvre ses affections et ses souffrances à sa Maistresse, la priant d'avoir compassion de luy, autrement qu'il se departira de cette recherche, comme sage et bien advisé.

Madamoiselle,

LES pionniers de vos puissans attraits ont tellement sapé la muraille de ma liberté, que tombant en ruine, les pauvres affligés de mes desirs se viennent rendre au général de camp de vostre discretion.

Faites donc, je vous prie, que les comédiens de vostre pitié par la farce de quelque douce faveur, rejouissent les spectateurs de mes fidelles affections, autrement le demoniacle de mes peines aura recours à l'exorcisme d'un reciproque mépris, qui chassera le diable de mon amour, et l'envoyera cent mille coudées dans l'enfer d'une perpetuelle repentance. Ainsi les nautoniers de vos rigueurs faisans naufrage dans la mer de vostre obstination, seront mangez et devorez par les poissons de la connoissance de mon devoir.



LETTRE II.

Il escrit à une autre, tant pour son particulier que pour celuy de plusieurs siens amis, qui tous ensemble regrettent son absence, et la prie de leur permettre de l'aller voir où elle s'est retirée.

Madamoiselle,

SI les pâtissiers de vostre présence ont fourny des tartes et poupelins de liesse aux bons compagnons de nos visites, croyez que les sergens de vostre absence ont cruellement ravagé les pauvres débiteurs de nos pensées, en leur saisissant et emportant tous les meubles de nostre contentement; mais si le porte-falot de vostre retour nous faisoit revoir les momens de vos beautez, le pauvre languissant de nos regrets trouveroit guarison dans la piscine de ce bonheur; ou bien, si vous aviez pour agréable que le vassal de nostre devoir osast se présenter au seigneur de vostre sejour pour offrir et immoler le gras mouton de nostre service, le petit enfant de nos affections ne perdroit le moineau de nos esperances.

Asseurez-nous donc par le portier de vostre douceur, que le maistre d'hostel de vostre com-

passion agréera que les passans de souhaits voyent et contemplent derechef le palais de vos divines beautez.

Vostre obéissant et affectionné serviteur.

LETTRE III.

A certaine mariée, laquelle il quitteroit tout presentement, si ce n'estoit l'esperance qu'il a d'en recevoir à la fin quelque courtoisie.

Madamoiselle,

JE me couvrirois librement du caban d'oubly contre la pluye de vos rigueurs, si je croyois que mon cheval d'espérance ne se deust saouler un jour du foin de vostre miséricorde: car que serviroit au lacquais de mes prieres de frapper si longtemps à la porte du mespris, si la chambrière de vostre compassion ne lui donnoit à la fin l'entrée de vos bonnes graces? Le flambeau de sa perséverance s'amortiroit et ce seroit aussi se crotter par trop dans la boue de la patience. Par ainsi, si vous désirez que le maçon de mon amour blanchisse le bastiment de vos plaisirs, laschez-lui la bourse de vos an-

ciens refus, afin qu'il y prenne le loyer de ses peines; ce faisant, la boëte de vostre ne touchez pas là, pourra tenir tous les onguents de mes amoureux desirs. Que si, au contraire, la chauve-souris de mes prétentions voulant ronger le lard de vos promesses, est abattue par le balay de vos piperies, pour la faire manger au chat de soupçon, vous ne trouverez plus le serrurier de bonne volonté qui veuille crocheter la serrure de vostre contentement, ains plustost le nocher de la perséverance bouchera l'oreille de son atteinte aux syrènes de vos beaux semblans. Ainsi le chien de vostre feinte caresse s'efforçant de happer et devorer le lièvre de mon jeune âge, se verra bientôt blessé par le furieux sanglier de ma repentance.

LETTRE IV.

Sur la cruelle rigueur d'une autre Damoiselle, laquelle il asseure de son amour et de sa constance au milieu de tous ses dédains.

FAUT-IL, Madamoiselle, que la bergère de vostre cruauté tonde toutes les brebis de mon espérance et que le bouvier de vostre desdain aiguillonne tousjours les bœufs de mon affec-

tion? Il me semble que l'escuyer de vostre rigueur a prou tourmenté le pauvre cheval de mes services. Le pénitent de vostre obstination se devroit discipliner du fouet de repentance, puisque le chasseur de mes promesses ne tire qu'au gibier de la fermeté, bien que le grand père Jupin de vostre refus auroit foudroyé le témeraire Phaëton de mes supplications. Si est-ce que le dieu Phœbus de mon amour ne laissera pas d'embrasser le laurier de vostre idée. Ainsi l'écolier de ma persévérance, chastié par le maistre de vostre courroux, cherira toujours la ferule de sa douleur.

LETTRE V.

Sur un refus.

Madamoiselle,

LES archers de vostre beauté ont pris au collet le coupeur de bourse de mon amour et l'ont mené dans le cachot de vostre discretion, pour recevoir la sentence de ses démerites. A l'instant, le procureur de sa défense a présenté requeste au juge criminel de vostre compassion, afin qu'il eust esgard à la jeunesse de sa témérité; mais il a obtenu le jugement de son mal-

heur; car le bourreau de vostre refus lui faisant poser le pourpoint de son espérance et le garottant avec la corde de vos rigueurs, l'a fustigé du fouet de vos rudesses par tous les carrefours de vostre cruauté, et l'a fait sortir hors la ville de vos bonnes graces, pour en estre banny à perpetuité.

LETTRE VI.

Amphibologique, à elle-mesme.

JE confesse vous avoir escrit une lettre, Madamoiselle, par trop rigoureuse, d'autant que vous avez rendu mon espérance, Madamoiselle camuse; je n'attendois de vous une récompense, Madamoiselle si maigre, ma loyauté ne devoit estre rebutée par une action, Mademoiselle si rude, ny mes services reprouvez par un refus, Madamoiselle superbe; je croyois que vous n'aviez l'âme, Madamoiselle si fière, mais à ce que je connois, vous ne respirez qu'un desdain, Madamoiselle contemptible; vous ne vous appastez que d'une legereté, Madamoiselle reprochable; c'est vostre humeur, Madamoiselle volage, qui a reduit mon âme à une extrémité, Madamoiselle si estrange, qu'elle sera contrainte

d'aller boire en la rive, Madamoiselle stygieuse. Ainsi vous n'aurez plus en moy un serviteur, Madamoiselle misérable.

LETTRE VII.

Il escrit à un Prieur, duquel il loue la belle humeur et grandeur de courage aux attaques de l'amour.

JE suis contraint de louer vostre belle humeur, quand je voy cette grandeur de courage qui paroist en toutes vos actions, comme le soleil en plein midy. Quoyque le Ciel s'oppose à vos contentemens, on voit tousjours en vous de la résolution et principalement aux attaques d'amour, où les vainqueurs sont vaincus, où les plus courageux bronchent abattus et les plus fortunés n'ont que de l'infortune. Si quelquefois cette passion vous rend son sujet, une discretion est vostre conduite. Vous ne violentez point vos affections. Vous aimez, si on vous aime; vous cherissez, si on vous cherit. Il semble que vous ayez de l'authorité en amour. Si on vous use de rigueur, vous la surmontez aussitost. Si on vous rend du deplaisir, vous vous vengez à plaisir; mais l'effet en est si se-

cret, que celle seulement l'aperçoit qui vous y a poussé. Vous la contraignez à desirer vostre première recherche, et là où un autre seroit atteint d'une fièvre enragée, vous ne faites que rire.

C'est comme cela, mon brave, qu'il faut brider cette passion.

C'est comme cela qu'il faut triompher des desdains de ces dédaigneuses, et après leur dire, je suis :

Celuy qui vous servira à jamais.

LETTRE VIII.

A Monsieur de C., lequel il asseure de sa perpetuelle constance en leur amitié.

Monsieur,

Si l'absence pouvoit quelque chose sur les âmes magnanimes et triomphantes de ses efforts, vous pourriez dire à bon droict, que les diverses agitations de la mienne auroient fait tort à ma mémoire, vous en ayant si tost eclipsé, ce qui par la mort mesme ne peut estre; car je présume bien tant de ma fidelité, que je crois

la respirer encore dans le tombeau. Et pour marque de cette alliance, plus souvent mon esprit s'égaye dans Avignon, que dans Valence. Mon âme le suit de toutes ses forces et avec tant de desir, qu'il me semble que je sois auprès de vous. Mais le corps estant si solide et matériel, qu'il n'y aye que l'esprit qui voyage à toutes heures, je vous envoye ces mots, tesmoins de l'un et de l'autre, afin que si vous avez soupçonné de mon affection, que ce soupçon vous serve de preuve pour croire que je serai à perpetuité

Vostre tres-affectionné serviteur

BONTEMPS

LETTRE IX.

A Monsieur R., il s'excuse de ne lui avoir fait response et luy confesse qu'il est amoureux, sans le dire.

Monsieur,

NE m'imputez point à mespris, si je n'ay fait response à la vostre; premièrement, la malice du temps, qui ne permettoit les chemins, en est la cause. Vous sçavez bien qu'en mes ac-

tions j'ay pris la constance pour guide et que l'amitié que je vous ay jurée sera perpetuelle; si bien que vous n'en aurez aucun soupçon, si je vous escris, invité par deux fois, et si par celle-ci je le vous fais paroistre si bien au vif les graces que je rends à vostre courtoisie, comme je désirerois effectuer vos commandemens, pour tesmoignage de quoy j'ay salué de vostre part celle qui surpasse les autres en beauté et bonne grace, de laquelle j'ay receu un accueil autant aimable, qu'à vous favorable. Et pour vous respondre sur le blâme que vous me donnez, de ne m'estre enrolé sous la conduite de l'amour, depuis le temps que je suis en cette ville de Valence, je vous asseure que le brasier d'affection, qui s'est couvé dans mon âme, a esté si bien couvert de la cendre de patience, que la fumée de plainte n'est point parue. Par ainsi, je vous prierai de croire que ma passion me rend patient, et qu'outre tous les orages de vostre separation, je ferai tant que je demeurerai entre les vivans.

LETTRE X.

A une Damoiselle, sur le blasme d'avoir escrit contre elle plusieurs invectives.

M'ESTIMEZ-VOUS tel, Madamoiselle, que je veuille blasphemer contre la vertu? Et pensez-vous qu'elle puisse estre blasmée? Non, non; on ne parleroit point de l'honneur, on ne feroit point estat des belles âmes, et ce seroit vivre en un âge de vice. J'aymerois beaucoup mieux qu'on m'eust noué la langue dès le berceau, ou que la nature en cela me fust marastre, que si je m'estois de tant oublié. Combien que l'envie m'en eust pris, je n'eusse point sceu d'où commencer. Car comme on ne peut louer le vice, aussi l'on ne sçauroit blasmer la vertu. Seroit-il possible qu'il y eust esprit qui osast imaginer contre vous? et main qui ne tremblast, caracterant ses conceptions à la confusion de sa honte? Non, si ce n'est l'esprit de la malice mesme, esprit qui ne peut rien sur vous. Ne le croyez point, Madamoiselle, je vous en adjure et conjure par vos belles vertus. Je n'ay qu'une vie, c'est là où j'en voudrois faire la

perte. Je le souhaite avec autant de fidélité, que je desire paroistre par effet le chantre de vos mérites, et où vous me voudrez éprouver

Vostre très-affectionné
serviteur.

LETTRE XI.

A sa première maistresse, laquelle il quitteroit, s'il n'en recevoit pas plus de courtoisie à l'advenir qu'il a fait au passé.

Madamoiselle,

JE prendrois volontiers le caban d'oubly, contre la pluye de vos rigueurs, si je pensois que mon cheval d'esperance ne se saoulast du foin de vostre misericorde; car de quoy serviroit au lacquais de mes prières de frapper ainsi si longtemps à la porte de mespris, si la chambrière de vostre compassion ne lui donnoit à la fin l'entrée de vos bonnes grâces? Le flambeau de son courage s'amortiroit, et puis ce seroit trop se crotter en la boue de patience. Par ainsi, si vous désirez que le maçon de mon amour blanchisse le bastiment de vos plaisirs, laschez-lui

la bourse de vos anciens refus, afin qu'il y choisisse le loyer de ses peines; ce faisant, la boëte de vostre ne touchez pas là, pourra tenir tous les onguents de mes amoureux desirs. Que si au contraire la chauve-souris de mes prétentions, pensant ronger le lard de vos promesses, est abattue avec le balay de vos piperies, pour la faire manger au chat de soupçon, vous ne trouverez plus le serrurier de bonne volonté, qui veuille crocheter la serrure de vostre contentement; mais plustost le nocher de perseverance bouchera l'oreille de son atteinte aux syrènes de vos beaux semblans. Ainsi le chien courant de vostre beauté qui penseroit happer et devorer le lièvre de mon jeune âge, se verroit luimesme deschirer par le furieux sanglier de ma repentance.

LETTRE XII.

Il respond à celle de son amy, et l'advertit comme sa maistresse desire son retour.

VOUS m'avez devancé, bouleverseur d'ennuis, atterrasseur de tristesse, meurtrier de souci, fracasseur de fâcheries et balafreur de chagrin, homicide de dueil, invincible à l'an-

goisse et foudroyeur de dépit; vous m'avez devancé, je le confesse, c'est par lettre et non de volonté. J'esperois vous voir au lieu de la vostre, mais je suis joyeux de tout, ce tout m'est agréable, puisque je vous verray bientost gaillard, dispos et tousjours amoureux, et que nous pourrons plus aisément qu'auparavant nous donner des preuves de nostre amitié; mais laissons là ces cérémonies, parlons de nos affaires.

Je connois par vos discours que le changement de païs n'a rien diminué de vostre belle et galante humeur. Vous avez tousjours le mot pour rire, et qui plus est je remarque en vous une fureur poétique, qui agite vostre bel esprit, pour me prouver vostre dire, avec l'asseurance et subtilité à inventer des mots françois, qui embellissent autant nostre langue, que ils l'eslevent à son plus haut période, et dont je ne m'estonne point, veu que l'esperance que j'avois de vous n'estoit autre. Mais pour tomber sur le faict le plus désiré, que comme l'anis, je vous garde à la fin du repas, pour vous faire bonne bouche: vostre cousine d'alliance est autant marrie de vostre absence, que je serois joyeux de vostre retour; c'est pourquoy je vous conjure de la recevoir en bref, comme aussi

Vostre très-affectionné serviteur

CROQUANT.

LETTRE XIII.

A un sien amy, lequel il advertit de son arrivée dans Paris, et des nouvelles qu'il a appris depuis son sejour.

MON grand amy, je vous advertis que je tiens Paris avec les dents, et que Paris me tient par la bourse ; mais quand je verrai qu'elle sera vuide, je la lascherai volontiers, tournant le visage du costé du païs; car il ne fait pas bon icy qu'avec de la quinquaille. On y voit de fort belles damoiselles, on en peut voir de bien près; mais il se faut donner garde de prendre le chaud, parce qu'on sue, et l'on fait bien payer les frotoirs. Si vous y estiés, vous seriés comme dans Paris. Quant à ce que vous m'escrivés de ma goguenelle, je lui envoye des coquecigrues en composte.

Je donne tous les matins le bonjour au roi, dix mille personnes font de mesme. On fait grand estat de la crotte de cette ville, et de la crouste de Rouen, parce que l'une et l'autre emportent la pièce. Je desirerois que vous fussiés icy, pour vous voir avaler des huitres en escailles, elles eschauffent fort le maistre bidaud de culebute. L'experience vous l'apprendra.

Je suis fort amoureux de quelques petits chaperons ; je voudrois qu'ils me l'eussent déchaperonné, mais que ce fut à condition qu'il ne me fallust aller en Bavière, Surie et Claquedent. Les plus fins y sont attrapés; les chats sont fort incommodez en cette ville, et surtout au mois de février, parce que les toicts des maisons sont faits en dos d'asne, monsieur mon amy. On y paye de grosses espices. Il faut naqueter tout un jour pour dire un mot à son advocat. Les procès n'y mourront jamais; je vous parle en praticien.

Voilà toutes mes pièces. Je n'ay autre chose au fond du sac, sinon que je suis

Vostre très-affectionné
serviteur.

LETTRE XIV.

Il porte envie à son amy, pour l'heur qu'il a de voir sa maistresse à toute heure du jour.

QUE ne suis-je aussi heureux que vous, bras de Mars, que de voir à toute heure du jour celle qui selle mon amour, et bride mes désirs, je la prierois de sangler le bidet de

mes souhaits, et le laisser courir à bride abattue dans la campagne de ses secrettes pensées; peut-estre que ma grande importunité m'apporteroit du relasche. Ah! qu'il me feroit bon voir après sauteler et gambader; il est certain que je ferois cinq cens courbettes pour ma belle, et demy douzaine de courses pour son contentement; mais elle me fait tellement sentir la houssine de rigueur, que peut-estre je broncheray au milieu de ma course, en danger de faire rompre le col à ma perséverance; ce qui me tient en telle perplexité de me resoudre, que je ne suis plus mien, mais vostre.

LETTRE XV.

A un sien amy, sur le peu d'estat que l'on fait aujourd'huy des hommes lettrez.

Monsieur,

C'EST un grand malheur que la coustume des anciens se soit évanouie pour le jourd'huy, touchant l'honneur que l'on déferoit aux hommes lettrez. Ce n'est pas aussi sans raison que le poëte estimoit bienheureux celui qui estoit monstré avec le doigt par le peuple, disant qu'il estoit sçavant. Mais en ce siècle, on ne fait estat que de ceux qui ont de grandes richesses. Aujourd'huy, pourvu qu'on aye du

tintin, quoyqu'incapable, on aspire aux grands honneurs, et on se charge des plus beaux estats. Alciat aussi fait un embleme à semblables personnes, leur representant un asne qui porte l'effigie de la deesse Isis, auquel l'asnier dit, voyant qu'un chacun saluoit l'idole, par lesquelles reverences cet animal devenoit orgueilleux: *Ce n'est pas à toi, mon asne, c'est à la Deesse que tu portes.* Les Egyptiens voulant représenter un homme appelé à quelque degré d'honneur, soit par force, soit par faveur, ou par astuce, depeignent un lyon, un asne, ou un renard sur un tapis de velours.

Maintenant on escrit en cette sorte, et encore que telles gens soient doctes en ignorance, toutesfois ils sont si remplis de démérites qu'il leur semble que l'on doive honorer le personnage. Mais ils auroient besoin d'un asnier qui leur dist: *Ce n'est pas à vous, c'est à vostre robe.* Je ne parle point si ambiguement, que quelques-uns ne m'entendent, et surtout celui que sçavez, lequel voyant la présente, se prendra par le nez comme coupable. Je vous jure qu'à la seule considération, je voudrois vous dissuader de l'estude, mais la consolation que cette pénible acquisition rapporte, me degouste de cette entreprise et me fait esperer quelque changement aux affaires du monde, vous asseurant qu'il n'y aura jamais de mutation en l'asseurance que je vous ay faite de vivre et mourir

Vostre plus affectionné serviteur.

LETTRE XVI.

A une certaine Damoiselle, qui me dit un jour qu'il feroit bon coucher avec elle.

Madamoiselle,

JE ne le crois point ce que vous me dites estre belle et qu'un chacun recherche vostre amitié, j'en suis d'accord; que vous estes vertueuse et que tout le monde vous honore, je le confesse; que vous discourez et dansez des mieux, j'en suis tesmoin: mais qu'il feroit bon coucher avec vous, pardonnez-moy, je vous prie, si en vostre présomption et persuasion je suis incredule et tellement douteux, qu'il faut que je le vous dise, que si je ne mets le doigt dans la playe, il est impossible de me le persuader.

Je n'ay rien dans l'intérieur, que l'exterieur ne découvre. Je ne suis point fardé, je juge des coups selon mon opinion.

Vous m'estimerez peu, ou vous le devriez faire, si ma foy ne s'endurcissoit quelquefois; c'est à faire à quelque idiot de se prester à tous vents. Cette asseurance a besoin de caution, on ne doit donc croire telle chose qu'avec l'espérience, comme vous croirez que je suis pour dégourdir nature:

Vostre très-affectionné serviteur.

LETTRE XVII.

Il se plaint à son amy de la maladie commune et universelle, et d'un sien redevable.

Monsieur,

IL faut que je vous dise quelle est ma maladie, peut-estre que vous me donnerez quelque recepte qui me pourra remettre. Je suis desargenté comme un vieux calice de village, maladie qui court fort pour le jourd'huy et de laquelle les almanachs nous menacent tous les ans.

Je m'adresse à vous comme à l'orfevre que je tiens pour un de mes meilleurs amis. Je m'asseure tant de vostre courtoisie, que vous me presterez du mercure de vostre bourse et je le vous rendray au plus tost quand je devrois engager ma carabasse, ou autrement je seray contraint d'y crier le *Roy boy*.

Les grandeurs d'haute fustaye et ses hauteurs aquatiques sont devenues petites en mon endroit.

J'ay songé cette nuict que la barque d'honnesteté estoit perie et que les poissons d'ava-

rice avoient mangé les nautoniers de mes espérances.

Vous sçavez bien que je suis

Vostre très-affectionné serviteur

D'ARGENT COURT.

LETTRE XVIII.

Il luy escrit encore sur le mesme sujet.

Monsieur,

JE pensois m'avancer par ce voyage, mais il a fallu jouer à la reculade. J'ay tiré jusques à la dernière pièce de ma bourse, comme fit le Roy au siége de Pavie. Tous les présens qu'on a faits à l'occasion du mien, n'ont esté que des levées de chapeau. Voilà que c'est que de la boursouflade de telles gens. Je me payerois volontiers de cette eau beniste de cour, si un de mes meilleurs amis ne m'avoit donné parole de sa part, où je me suis nourri d'esperance l'espace de quinze jours; mais j'ay connu qu'il fait bon éprouver toutes sortes de personnes, pour estre mieux avisé une autre fois.

Une chose me console en cette affaire, c'est

que je seray tout seul qui en porteray le fardeau, et lui qui en aura la honte.

Croyez qu'il est bien nouveau pour reconnoistre les honnestes hommes ; et, pleust à Dieu, qu'il fust aussi liberal que son cheval est morveux. On ne sçauroit faire voir son nom à meilleur compte.

Je ne me repens que d'avoir aussi bien suivy en cela l'opinion de mes amis, que vous me reconnoissez par effet.

LETTRE XIX.

Il escrit à sa maistresse, se plaignant de la response qu'elle fit à une des siennes, et luy envoye une chanson, qui est entre ses autres poésies.

NON, non, toute rebelle, c'est un diamant que vous portez dans le sein, au lieu d'un cœur, puisqu'il m'est impossible avec le burin de compassion, d'y graver mon affection.

Et qui plus est, je vois qu'avec la dureté d'iceluy, vos paroles y contribuent par la force d'un refus.

De quoy me servit ce mot de lettre que vous avez receu, sinon d'accroissement à mes peines? Estes-vous sans âme? N'avez-vous point regret

de me voir à vostre occasion rendre les abbois à la mort? Il avoit assez de force pour forcer l'âme la plus cruelle, et en ce vous surpassez la mesme cruauté: car l'ayant leu, et connoissant par icelui que vos yeux estoient la seule cause de mon mal, toute la response que vous fistes, ce fut qu'ils ne jetoient des flesches. Ah! pièce de revesche! n'appelez-vous point flesches leurs rayons, qui sont si penetrans et si vifs, que si le cœur le plus dur et le plus froid, voire si le vostre leur pouvoit estre opposé, ils l'enflammeroient; mais puisque l'arrest de ma destinée veut que vous ouvriez le tombeau à celui qui vous cherit, je vous envoye une chanson, afin que comme le cygne d'un chant doucement doux chante sa mort, ainsi vous chantiez celle de celui qui est.

LETTRE XX.

Voyant que ses lettres n'ont point de lieu, et qu'elles la rendent plus rebelle, tout son recours est à l'impatience.

BELLE emperiere de mon ame, ces caractères, vrais tesmoins de mon fidèle amour, ne vous sont envoyez d'une main tremblante que pour vous rebeller davantage en mon en-

droit, et le continuel regret de mes souspirs, porté sur les aisles de mes prières, que pour m'estre le prodigue de mes malheurs, tant vous avez les yeux délicats, l'oreille dure, et l'âme diamantine, pour lire, ouïr, et souffrir l'impression, le discours, et le butin de mes plaintes; mais puisqu'ainsi est, je châtieray desormais ma témérité, fléchissant sous le fardeau de mon angoisse, et renonceray à tous les plaisirs que me représentoit l'esperance, de laquelle ma grande loyauté s'est repuë jusqu'icy en la famine de ses contentemens; et au lieu de peindre sur ce papier ma passion, je la graveray avec tant d'impatience sur le cuivre de desespoir, que les autres atteints de mesme traict, y reconnoissant les lineaments de vos rigueurs, auront plustost recours à la mort, qu'à leurs maistresses, comme je me resous, n'estant également recueilly de celle à qui je demeureray tant que j'auray de vie:

Vostre immuable serviteur
la Constance mesme.

LETTRE XXI.

Il prie de luy demander si à son occasion il endure tant de mal, disant sa beauté et bonne grace ne le pouvoir rendre amoureux; surquoy luy rescrivant la cause qui est d'avoir contemplé sa face, il s'asseure à la mort.

BELLE dissimulée, si à vostre seule occasion je suis tant passionné, que l'angoisse ne donne tresve à mes douleurs, ce sont vos yeux, soleils de mon âme, vos poils, chaînons de mon cœur, vos sourcils, arcs de l'amour, vos doux propos qui charment ma vie. Bref, c'est vostre beauté qui cause mon martyre. Desirez-vous encore sçavoir quelles sont mes douleurs, et quels seront enfin mes malheurs? C'est que mon cœur est du tout embrasé, et mon âme languissante. Je n'ay plus de force; je suis sans pouls et sans haleine; mes pores sont clos, mes sentimens perdus, et mes sens égarés. Vous le sçavez bien, puisque la seule esperance de ma guerison dépend de vous. Vous le pouvez facilement reconnoistre par mes continuels souspirs, et toutesfois vous feignez ne le sçavoir. Combien que ma témérité méritast quelque petite peine, faut-il pour avoir contemplé l'aurore de vos beautés, que j'en porte les nouvelles sous la tombe?

Ouy, ouy, j'en suis content; je veux mourir en un si bel estat, pour rompre mes chaînes, m'asseurant que vous regretterez

Vostre immuable serviteur
la Constance mesme.

LETTRE XXII.

Pensant de revoir les beautez de son visage, et la voyant masquée, il la supplie de ne le priver d'une si belle contemplation, accusant sa témérité, s'il s'est plaint du mal qu'il endure pour avoir veu tant de merveilles.

CHERE beauté, c'est maintenant que je dois accuser ma témérité, rejetant ma coulpe sur l'angoisse de mon âme, et qu'au lieu d'appeler en jugement vostre face, pour estre la cause de mon martyre, je sois contraint de confesser que ma trop grande curiosité doive payer l'amende pour le chastiment de mon offense, qui me suis plaint d'avoir contemplé l'albastre et les roses de vostre visage, duquel n'ayant la veue, je redouble mes plaintes, en les redoublant je m'accuse, et en m'accusant, je vous supplie que ce masque larron de mes délices, ne me detienne plus si longtemps ce que j'ho-

nore tout autant qu'une divinité; car tout ce que les cieux ont peu assembler de beau et de rare, comme à une autre Cypris, ils vous l'ont departy; et vous voulez violer ce qui est recommandable. Vous voulez détourner tant d'ames amoureuses d'une belle contemplation. Cela vous est impossible, vous ne le sçauriez faire. Il faut donc que vous tiriez ce rideau qui empesche de voir le vray portraict de la beauté, et le riche ouvrage des cieux, afin qu'effaçant tout soupçon, vous fassiez revoir un si bel objet duquel je me dirai perpetuellement idolâtre.

LETTRE XXIII.

A Monsieur M. advocat, lequel il prie de luy faire part de ses secrets amoureux, pour faire un discours sur le pouvoir de l'amour, à la persuasion d'une galante damoiselle.

Monsieur,

SI jamais j'ai eu de souci dans l'âme, c'est à ce coup, je le vous jure; une belle et galante damoiselle l'y a planté, laquelle désire sçavoir quelles sont les forces de l'amour. N'eust esté la bonne opinion que je sçais qu'elle a de

moi, je m'en fusse honnestement excusé; mais de faire le Rodomont de bouche et de plume, et manquer en un sujet si ample, je ferois tort à mon courage, qui seroit par trop ravalé, je ne puis moins faire, puisque je m'en suis obligé, que de lui en faire quelque discours. C'est pourquoi je m'adresse à vous comme bien experimenté en cette affaire. Je sçais bien que vous sçavez quel est son pouvoir. Il y a si longtemps que vous lui rendez le tribut. Faites-moi donc ce bien de m'en dicter quelque chose. Je ne me sçaurois adresser à personne plus capable. Ne me deniez cette courtoisie, me persuadant que j'aye esté amoureux; je ne l'ai esté qu'en vieux singe débridé. Hé morbleu! appelez-vous estre amoureux que de l'estre d'une harpie de cuisine? Je ne l'aimois que du talon. C'estoit là où son amour m'avoit blessé de ses traicts. Je lui suis invulnérable et vulnérable comme un Achille.

Les eaux stigiennes qui m'ont charmé le reste du corps, sont ses prodigalitez dernières. Ah! malheur sur vous, limiers, espanieux, chiens couchans, chiens courans, barbets et levriers. Vous avez chassé l'amour. Falloit-il, vous imitant, commettre une telle trahison? J'en laisse maintenant la carte blanche aux casuistes. On y gagne tousjours bien deux doigts davantage, c'est bien mesnager. Mais je m'amuse sur la vinaigrette; il faut reprendre nos chevres par la barbe.

Je vous adjure et conjure donc par l'amour

mesme qui vous possède, de me faire part de vos secrets amoureux, et qu'avec vostre permission je les communique à cette damoiselle. Je lui enseignerois bien qu'elle en est la consommation, si cela se pouvoit faire sans enfleure, mais elle craint la grande commère; seulement elle désire sçavoir combien il y a de puissance sur ceux qui roulent sous ses estandarts; de combien d'événements tous divers ils sont combattus. Il n'y a que l'essay qui le lui puisse apprendre, je le crois comme cela; toutefois, pour la contenter, je vous prie de me rendre content, et je vous rendray tous les services qu'il me sera possible, puisque je suis

Vostre très-affectionné serviteur.

LETTRE XXIV.

A une certaine damoiselle mariée, qui tire bien des armes.

C'EST à propos de bottes, madamoiselle, que je vous advertis comme mon cheval est boiteux. Je pensois de n'entrer jamais dans Pampelune. Les Suisses en sont partis, mais les Espagnols s'approchent pour nous faire refendre les pieds avec du beurre en composte. Si le diable est mort, je ne sçay qu'y faire, sa mère

est malade, les Allemands ont rompu leurs flûtes. Il y en a qui brideront la mule à leurs despens : il est vray que tous gens sont gens, et tous ceux qui sont mariez le sont, et ceux qui ne le sont pas le voudroient estre. Si le foin ne se fust trouvé mouillé, le feu s'y fust aussi bien mis qu'à la bourre. Mon compagnon est pour se rendre hermite, comme desespéré d'amour; s'il le fait, hazard; il ne faut que faire jouer une saucisse pour estonner toute une populace. Si vous aviez si grand soif que vous eustes ce soir là, vous ne boiriez d'un an. On tient qu'à un besoin vous fourniriez des cornes pour tous les lanterniers de France. Voilà tout ce que l'on dit par deçà, vous n'en croirez que ce qu'il vous plaira, mais vous sçavez que je veux estre

Vostre ramonneur de cheminée
pour faire la douzaine.

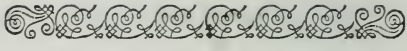
LETTRE XXV.

A madamoiselle Krurr
sur le dédain qu'elle avoit fait de P. D.

EH bien, ma trippelippe, serez-vous tousjours camuse? les rats ne vous ont-ils point mangé le nez? Eh bien, ma plafagourde, jouerez-

vous tousjours au foufoulet? N'en aurez-vous jamais les fesses cautérisées? Eh bien, ma liffre-liffre, les soupes au fromage vous font-elles peur? Il ne faut que du bon vin clairet pour vous subtiliser la voix. Vous l'avez si belle, si douce, si plaisante, et si harmonieuse, que vous m'endormez sur la paille. On m'a rapporté que vous rottez à la mode de la cour; j'en suis bien aise. Voilà des belles tirades d'estomach, et des beaux tremblements de gosier, pour enrichir tous ces airs nouveaux. Allez-vous faire bringuenarder, vieille escarcelle de ladre, vieille pantoufle de mulard, vieille croupière de cheval, vieille brayette de Suisse. Ah! morbleu, ne connoissez-vous pas que je me mocque? Je veux que l'on me berne, si les chiens de ce pays ne levent la cuisse contre vous, et si vous ne dansez la martingale haut et bas. Que fait maître Jean le cul pelé, à propos de singe? est-il revenu de Milan Marcliocotté comme une belle arquebuse? Ne l'envoyez-vous pas tous les jours à l'estable des veaux? Estes-vous sa lanterne sourde? Estes-vous ma Suisse? Si vous l'estes, croyez que je suis

Vostre brode.



LETTRE XXVI.

A elle-mesme, sur ce qu'elle se plaignoit de la précédente.

QUOY, donzelle, vous vous plaignez des alliances que j' ay faites avec vous. Vous dites que vous ne sçavez que c'est qu'une goguenelle, et une trippelippe, plafagourde, et liffreliffre. Et desireuse de tromper la veue et le jugement de ceux qui vous voyent, vous ne voulez point que je vous appelle laideron; mais pour vous contenter, j'en ferai d'autres avec vous, qui vous sont merveilleusement convenables, et qui vous seront beaucoup plus intelligibles. Je vous nommeray donc doresnavant, ma camuse, blafarde, boucquine, transie, inconstante, volage, insensible, abestie, mensongère, morne, sale, infecte, puante, moutonnée, sotte, gloutonne, nigaude, tavernière, lascive, variable, sadinette, dissolue, ingrate, effrontée, audacieuse, mocqueuse, rogantine, carabassée, babillarde, barbue, bringuenaudée, crouste de pain, eshontée, saffre, debordée, rifflarde, vile, vicieuse, depravée, rageuse, effrenée, tromperesse, voluptueuse, levretée, bravarde à la main endouillée, hautaine, guenonnée, libidineuse, fade, compagne de joye, fesse savonnée, femme

sans talons, gaudinette, stérile, pelue, maudite, parjure, embirlicoquée, maligne, dangereuse, tronignique, folle, lasche, insensée, brutale, escervelée, impatiente, amoureuse, enfantine, transportée, débridée, desloyale, perfide, ridicule, punaise, damnable, aveugle, reveleuse, maquerelle, veufve d'honneur, prodigue du devant, miserable, marmitonne, indiscrète, deshonneste, odieuse, mal advisée, convoiteuse coquine de réputation, peu caute, ignare, rustaude, énorme, impudente, brocardée, confuse, sentinelle d'amour, moustachée, caravirée, arrogante, impudique, carnavalée, vanteresse, divulguée, masque de Caresme-prenant, pavanée, mouche de lippée, harpye de cuisine, loude, amastinée, basanée, abandonnée, ribaudine, frauduleuse, rage de mari, muable, malicieuse, double, fragile, immodeste, incorrigible. Bref, vous estes une femme infâme, et je seray sans fin.

LETTRE XXVII.

A Monsieur de M.

Monsieur,

LA peur que j'ai eue pendant vostre demeure à la maison, que vous m'avez fait faire le voyage d'Espagne, à l'amitié que vous m'avez

promise, me fait vous prier de la contremander, si elle est déjà par les chemins ; et si vous ne l'avez encore point bannie de vostre compagnie, de ne permettre jamais qu'elle s'en sépare, non plus que je désire vous tesmoigner par quelque indifférente preuve que ce soit, que les ressouvenirs du service que je vous dois, se peuvent esloigner de ma pensée, vous suppliant de croire que la chaleur n'est pas si indivisiblement conjointe au feu, que mon obéissance l'est à vos commandemens, que je recevrai tousjours de la mesme affection que je prie les divinitez de Cypre et d'Amathonte de vous eschauffer plus agréablement le cœur tout au ong de cet agréable hiver, que Vulcan ne fera vos doigts avec vostre bois de Lussac.

Monsieur, comme

Vostre humble et obéissant serviteur.

LETTRE XXVIII.

A Mes Damoiselles.

MES Damoiselles, ce n'estoit pas assez que les traits de vostre réputation m'eussent appris les perfections dont le ciel vous a si liberalement embellies, il falloit aussi que les

lineamens de vos visages me fissent connoistre les beautez dont la nature vous a rendues si prodigalement parfaites, que ma bouche peut bien à cette heure inviolablement jurer pour mes oreilles et pour mes yeux, de n'avoir jamais ouï, ni veu des véritez si louables, ni des louanges si véritables, que celles que vostre renommée leur a fait entendre, et que vostre présence leur a fait voir ; car je peux dire maintenant que si le bruit qui court de vostre gloire me fut une semonce à vous aller voir, vostre veue me fut comme un festin où mes esprits furent tout-à-coup si friandement repeus de la douceur de vos bonnes graces, qu'ils en sont désormais demeurés altérés d'une estrange soif, qui ne peut et ne veut reconnoistre de secours, ny de rafraischissement à son excès, que les seules eaux de vostre fréquentation. Ce que n'ayant pas moyen de lui bailler, il faudra qu'à l'imitation des malades, qui au lieu d'eaux naturelles, donnent à la leur de sa tisanne, ou du jus de citrons, je sois contraint de recourir pour la mienne à ce languissant remède (esperance) tenant incessamment ouverts dessus vous les yeux de la pensée, au defaut de ceux du corps; au moins ce reconfort m'en demeurera, que je vous verray tousjours de ceux-là de loin comme de près, quand mesmement vous partiriez dès demain pour aller chercher vostre santé dans les bains de Nevers. Voilà des manifestes de mon jugement que je vous envoye avec mille et mille baise-mains de ces mesmes lèvres, qui

vous supplient de croire qu'il n'y aura jamais affection qui se prosterne avec plus d'humilité aux pieds de vos beautez,

Mes Damoiselles, que celle de

Vostre très-fidèle serviteur.

LETTRE XXIX.

Il luy demande pardon, si par ses serenes il l'a eveillée, et l'asseure de l'asseurance qu'il a au milieu de tous ses desdains.

PARDONNEZ-MOY, ma desdaigneuse, si par mes serenes j'ay interrompu le doux sommeil qui vous affriandoit d'un million de délices. Mon mal en est la cause, vostre rigueur le guide à ce faire, vous seule en estes coupable. Je n'eusse point jugé que ces instrumens vous eussent rapporté si peu de contentement, et que ma perséverance fust frustrée de son attente, n'estant receue qu'en desdain. Je pensois à la verité que ce vous seroit quelque preuve de mon amour, et que leur son desagréable (puisque vous le voulez ainsi) époinçonneroit vostre amitié. Mais je m'aperçois du contraire; car quand je ferois l'impossible, je n'aurois rien fait; mon travail seroit vain, ma peine trop pe-

tite et ma recompense nulle. Assouvirez-vous pour le moins vostre cruauté, me voyant atterrassé par les estocades de vos rigueurs. Le voulez-vous? vrayement je l'ay souhaité et le souhaite, afin que je ne sente les douleurs que jour et nuict vous me faites souffrir. Mais vous n'y gagnez rien; car comme le roc incessamment frappé des ondes demeure ferme, ainsi j'endureray patiemment toutes ces sortes de gehennes, m'endurcissant en ma fidélité, de quoy vous aurez pour tesmoin le son de ces instrumens ce soir icy, et pour tesmoigner maintenant l'asseurance que je fais d'estre tant qu'il vous plaira

Le but de vos rigueurs.

LETTRE XXX.

A un certain.

A quel propos? Il me semble qu'il ne falloit point tant considérer de si près cette devise, *donec optata veniant*, puisque vous sçavez bien que les eaux estoient basses, et que les forests n'avoient point de feuilles; mais il faut dire maintenant *donec promissa veniant*. Ne sçavez-vous pas que les boëtes sont à bon marché, et que les fustes ne se vendent guères sur le bord

de Loire, à trente lieues de Paris. Hé! morbleu, n'avez-vous point veu les petits enfans, qui au bout d'un chalumeau font des ampoules de savon dissous en eau, dans lesquelles on voit le ciel et la terre, et comme elles sont crevées, on n'a que de la bave? Ventre bleu, sang bleu, teste bleu, vous estes tous comme cela; vous estes venus sur nos terres en robbe de veloux, et vous vous en estes retournez en robbe de paille, *ergo*, incacadés.

Je demeure toutefois

Vostre serviteur en payant.

LETTRE XXXI.

A un sien amy des plus intimes.

Monsieur,

JE vois bien que tous ceux qui voudront célebrer l'hymenée et pouvoir passer librement dans les deserts du mariage, doivent porter le frontal, comme qui voudroit bracquer un canon; car aujourd'huy les sangles et croupières laschent, il n'y a presque pas un clou qui tienne, on y voit des perles, des émeraudes et des richesses d'un petit aveugle, armé de flesches et de flammes.

Il ne faut point dire que Vulcan y soit en un lieu, puisque c'est une Troye prise par les Grecs.

Et tout ainsi que Diane paroissoit en majesté sur toute sa troupe, aussi la plus experte et la plus brave de toutes celles qui sont de la profession cyprienne, vous sçavez bien qui elle est et vous sçavez bien aussi qui sera sans fin

Vostre très-affectionné serviteur.

LETTRE XXXII.

A une de parmy le monde.

Madame,

JE vois bien maintenant que les bons arbres quelquefois portent des fruicts qui sont pourris et gastés, et que les fruicts les plus beaux sont souvent les plus mauvais. On vous a laissé tant d'honneurs, et vous les avez mesprisez; on vous a monstré la droite voye, et vous n'en avez fait compte. Mais puisqu'il semble que vous y estes destinée, vous y devriez mettre le commun remède, ou changer de pays, comme il vous faudra faire.

Quelques quincailles, dont l'on fait taire les petits enfans, vous font oublier vostre devoir, et l'espoir que vous avez de briller, vous fera driller. Toutefois et quantes qu'on parle d'un ne vaut-rien, on vous met sur les rangs. Vous devez attendre du ciel une juste punition, et je vous dois escrire, comme estant

Vostre pour neant.

LETTRE XXXIII.

A un sien amy, luy remonstrant les affronts qu'on reçoit à la necessité.

Monsieur,

JE prends plaisir quelquefois de considerer les actions d'autruy ; puis je viens à examiner les miennes; mais de toutes mes folies, la plus grande et la plus remarquable, c'est d'avoir demeuré deux heures durant le chapeau à la main dans un logis de cette ville et devant un homme, de qui l'argent avoit autant de son et de couleur que l'habit de Monsieur de Vendosme, dont parle le sieur des Accords, et autant de poids que ses belles promesses. Nous nous en devons confesser tous deux par égale portion.

Les trois Roys vous baisent les mains, Gaspard et Melchior vous envoyent de la myrrhe et de l'encens, mais Balthazar a besoin de son or, pour faire vuider ses procès. Puisqu'à vostre imitation (ce qu'on ne peut croire, à cause de la réputation de vostre bel esprit), j'ay tenu si longtemps la main au bonnet, là où le froid me disoit souvent: couvrez-vous, Panurge, je vous supplie que pour recompense vous me teniez tousjours pour

Vostre très-affectionné serviteur.

LETTRE XXXIV.

A une certaine dame, qui refusa une de ses lettres, disant qu'elle n'avoit encore lavé ses mains pour la recevoir.

JE me doutois bien que ton esprit enfanté d'ignorance, rejetteroit la contemplation de ce mien discours et que tes propos seroient tels ou semblables, lorsque l'on te presenteroit ma lettre; ce que je veux ainsi et qui est, j'entends que tu te fardes avant que d'approcher chose si belle. Non, non, je me retracte, veu qu'il ne seroit pas seant que tes mains et tes yeux eussent l'heur de toucher et lire ces miennes feintes

affections, et afin que toy-mesme tu ne sois deceue, tu n'a pas tant de beautés que tu ayes pu lier mon cœur sous tes iniques loix; ce que j'en ay fait, ç'a esté pour esprouver les vrais et plus que véritables recits qu'on m'avoit faits de toy.

Ne pense point que je me brise la teste contre la muraille, pour avoir si sottement refusé ma lettre, qu'au contraire j'en fais trophée, t'ayant vaincue de courtoisie. Mais quoy, ce m'est plustost une honte, veu qu'on ne rapporte aucune gloire d'un lâche cœur. Par ainsi il te faut une âme de peu, qui te fasse paroistre ses amoureuses conceptions. Si je t'ay prisée, ç'a esté autant que je t'ay aimée, et t'aime autant que je t'ay prisée.

Dès l'heure que je te vis, je leus dans ton âme, *âme qui de son orgueil pourroit empester tout le monde;* mais quelque beauté me servira d'antidote à ces poisons, et la louant, je bastiray un discours sur le fondement de tes imperfections, que j'exposeray à la vue d'un chacun', ce qui te fera contempler tes mains et tes pieds, et tout aussitost abattre le plumage de ton outrecuidance.

Je ne t'escrirai davantage, parce qu'il m'ennuye de parler si longtemps à cette coquine de qui l'honesteté, ne merite que le fouet.

Adieu de par le diable.

LETTRE XXXV.

A une laide que je ne voulus baiser en un jeu qui m'y forçoit.

J'EUSSE plustost baisé quelque bosse hideuse, que le plein de cette bouche de louve, qui fait peur aux plus asseurez courages. Il est vray que si cette laideur se perdoit, les autres beautez perdroient leur beau lustre. Il est bon de la conserver pour en tirer du passetemps, et rechercher mieux la perfection. Comment reconnoistroit-on la rareté des diamans, s'il n'y avoit point d'autres cailloux, et la beauté de l'or, si le cuivre n'estoit en usage?

Le jour paroist beau par la contrarieté de la nuict, et le calme agréable, par la malice des tourmens. Il faut qu'il y ait des hiboux et des cygnes, des crapauds et des sereines; car d'autant que l'un fasche par son enrouement, l'autre contente par sa melodie. Or le vray contraire qui s'oppose directement à la perfection, c'est ce visage de chaudron, qui ne sçauroit avoir plus de marques de laideur, qu'elle a semé dans moy de vives pointes de colère, approchant sa gueule d'enfer de ma bouche. Offrir cela à de bons chrestiens! Ah! cette chose n'est pas tolerable; c'estoit fait de ma vie, si j'eusse approché cette grande ouverture, où elle se fust précipitée.

Approcher ma vie de la mort, mon âme de cette retraite de diable, ou plustost de la faim de ce diable? Las, belle sagesse, qui m'avez tousjours guidé, vous vous en fussiez trop plainte.

Brave desdain, que je veux de bien à ton courage; sans toy je trouvois le lac de la paix; sans toy, je trouvois les cavernes du charbon. J'allois brusler, je te jure, non point du feu de l'amour, mais du feu de la fureur.

On sçait bien que l'on passe legerement les solfes noires de la musique, et j'en fis le mesme de cette bouche noire, mais je la passay si adroitement, que je ne la touchay point du tout. C'eust esté chose brutale d'assembler une more avec un françois. C'eust esté chose monstrueuse d'accoupler le dueil de sa bouche avec la couleur de la mienne. Qu'on ne me blâme point si je me loue quelque peu, quand elle est si digne de blasme.

Je ne sçaurois la faire paroistre indigne d'un baiser de ma lèvre que par la dignité d'icelle. Après que je seray trouvé raisonnablement desdaigneux pour celle-cy, je permettray bien aux autres de me baiser; mais je suis si desnué de tous attraits, que je n'ose espérer aucune grace. O toy malheureuse furie, va-t'en saouler cependant les souillons du centre de la terre, de ton vil excrement. Car toy qui fais cacher le soleil à ta venue, qui noircis le ciel de ta veue, qui nuages les estoiles de ton absence, il n'y a point de nuict que celle que produit ton visage, il n'est point de peste que celle de tes narines,

il n'est point de plus horrible monstre que toy. Tu fais changer les boyaux de place. Tu fais avorter les femmes enceintes. Tu fais peur aux petits et horreur aux grands. De ton noir on souille le papier, on torche les souliers, et tu as encore ceste propriété, qu'estant la mort de tes regardans, on porte de ta couleur aux mortuaires. O galant poivre pour eschauffer les asnes du pays? Véritablement je me perds parmi les louanges de cet ebene, et ne voyant autre porte pour sortir que celle du despit, je veux escarter ce groin espouvantable qui estouffe les paroles en ma bouche, qui redoute encore l'abord de la puanteur intolérable de ses lèvres.

Par celuy qui desire que tu retires
ton nez puant de là.

LETTRE XXXVI.

Sur l'abus de ceux qui me nomment passionné, et les louanges du changement.

VEUT-on pouvoir sur moy plus que moy, et me ranger à des extremitez dignes de l'extremité de la lie? Je chery la liberté plus que la servitude, et ce que j'aime de la servitude quelquefois, n'est qu'une plus belle monstre de ma liberté. Si j'aime, c'est pour me donner car-

rière, pour reconnoistre du mérite et pour mériter d'estre aimé. Mais les œillades ne me percent pas, ni les refus ne me troublent, ni les perfections d'amoureux parfait. J'ay banni de moy tous ces baisemens de serrures, tous ces riblemens de pavé, tout ces œillademens de fenestres, tous ces desirs de rencontre, tous ces embrassemens de service.

L'amour tient de l'homme et la passion de la beste; l'amour et la passion sont des choses qui ne valent toutes deux guères; mais enfin, le premier est maistre, le second est serviteur. Or adieu, petits museaux troussez, qui courez les rues, je vous veux laisser maintenant, puisque vous allumez souvent un feu sans vouloir l'esteindre, et ne veux estre de ceux qui logent leur heur à se faire voir misérables; car je veux que les faveurs m'arrivent plustost que les desirs, et les effets que les pensées. Toutefois j'oserois bien trop morguer les dames, appelant tout le feu de leurs yeux, qui pourroit reduire en cendre ce papier, pour lequel je me promets quelque vie.

Non, mes dames, je veux honorer vos vertus et me rendre esclave des esclaves d'amour. Car de suivre les filles, qui n'aiment point estant aimées, ce seroit faire l'amour au desamour. Non, il faut vivre ordinairement parmi les galantes et n'aimer rien en aimant tout. Je veux dire qu'il faut estre constant en l'humeur de l'inconstance, que pour bien aimer il faut tout aimer; c'est avoir trop peu d'amitié que de s'ar-

rester en un seul sujet; c'est se faire haïr aux autres, que de n'en aimer qu'une seule. Et se peut-il dire plus belle chose, que de se faire aimer de chacun? Pourquoy fait-on des aisles à l'Amour, sinon parce qu'on veut qu'il vole partout, et qu'il picore quelque douceur de chasque fleur à la manière des abeilles? Ce seroit faire tort à la nature, qui se rend admirable par ses diversitez, de ne l'imiter en ses actions.

Il faut qu'un amant soit comme le soleil qui passe par mille lieux establis pour sa course, mais n'y laisse pas une seule estincelle de sa lumière.

Les chevaux borgnes et les langoureux amans, qui n'ayant qu'une maistresse, sont estimez n'avoir qu'un œil, sont dangereux de perdre le bien qu'ils possedent par le moindre accident qui survienne. Or on voit bien peu souvent une seule perdrix en l'air, non plus qu'à un amant de bel air, bien advenant, une seule dame.

Ne sçait-on pas aussi que celuy qui n'a qu'un habillement, l'a tost usé, ou sali? que celuy qui n'a qu'un livre s'en dégouste tost? Seroit-ce pas un beau royaume qu'une ville? une belle ruse à un connil de n'avoir qu'un trou? a une belle maison, qu'une chambre? une belle descouverte en un château, qu'une guérite? Pour moy je me résous de rendre mon amour pareil aux nues qui courent le Ciel, et puis se perdent.

Me rapportant donc au commun proverbe, qui trouvant toute prison hydeuse, nous conseille

de l'escarter, je bastiray ma fermeté sur le ferme projet de ma franchise, et feray voir qu'en changeant d'amour, je ne change jamais en amour, et que l'humeur est tousjours semblable à la suite des choses dissemblables.

Apprenez à estre sage.

LETTRE XXXVII.

A un certain quidam, voulant épouser une fille qui ne l'aymoit pas, et que ses parens luy vouloient donner.

IL semble que toy d'un bienheureux en veux estre deux bien empeschez. Juge ce qu'enfin tu seras estant davantage. Tu n'espouseras pas tant une femme qu'une charge, et recevras pour peu de douceur, beaucoup d'amertume. Considère qu'on n'a que deux bons jours en mariage, et de ces deux, tu n'es asseuré que de l'un. Tu cours à son profit, qu'elle ne reconnoist pas, et à ton dommage, que tu connois. Tu penses la prendre, et elle te prend. Crois-moi, je te prie, puisqu'elle te fuit quand tu la suis, elle t'aimera peu et feindra fort si tu l'espouses. Elle te fera voir un feu, dont tu te sentiras aussitost bruslé, et jamais tu ne seras plus

mal que lorsqu'il te semblera d'estre mieux. Tu ne veux plus l'aimer, puisque tu la veux espouser. Tu quittes la prétention de son cœur, pour la jouissance de son corps. Tu seras aussitost dégousté que content. Tu te ravis à toy-mesme, en la ravissant à soy. Elle t'aimera par le commandement des siens, une heure te durera par opinion une eternité. Elle espousera tes moyens et non ta personne, et toy sa beauté et non son affection. Si tu emportes une fille, tu emporteras un repentir. Les premiers fruicts que tu en auras, ce seront des ennuis et des plaintes. Elle produira des effets de sa crainte et de sa soudaineté.

Sitost que vous serez conjoints par le prêtre, vous serez separez par vos volontez. Si tu es content de sa jouissance, tu seras fasché de sa langueur. La continuation des caresses sera la fin des plaisirs. Quoy que ce soit, si tu la prends, en estant haï, tu te hais toi-mesme. Si tu la prends de son bon gré, tu la possederas quelque jour contre le tien. Où que tu puisses aller, tu n'affectionnes rien que ta perte. Car enfin, le mariage est un mal désiré avant que d'estre connu, et detesté après la connoissance, par celui qui désire estre tousjours

Ton conseiller et bon amy.

LETTRE XXXVIII.

A un, pour le consoler sur ce que sa maistresse l'a quitté.

QUITTEZ cette fille qui vous quitte, et n'ayez plus mémoire de son oubli. Elle a changé pour changer vostre malheur ; elle a changé pour ne changer pas l'inconstance de sa nature. Son peu de connoissance vous doit faire connoistre vostre faute. Vostre bon jugement vous doit faire voir le peu qu'elle en a. Vous ne sçauriez plus gagner que de la perdre. Si vous perdez une amie, vous gagnez une liberté. Il vous faut garder de l'amour pour vous-mesme, et ne le pas jeter hors de vous. Si vous aymez quelque chose, ne vous hastez pour cela. Si la fortune vous donne quelque recompense, pensez qu'elle se recompensera bien. Si elle vous prive d'un bien, pensez qu'il n'estoit pas à vous. De quelque costé que vous alliez, rendez-vous à vostre contentement, et n'aymez point ce qui vous est contraire, si vous ne voulez contrarier à celui qui vous est amy.

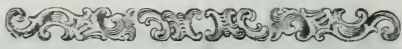
LETTRE XXXIX.

A un Rodomont.

PUISSANT bouleverseur des plus furieux, à combien de recherches de revanche pousses-tu mon âme destinée à ton service par tes belles qualités et renflammée en mille façons, par mille nouvelles faveurs? Vertu de ma chatte, que ne vas-tu foudroyer ceux qui s'opposeront à ce Morgant, de qui je veux porter les merites jusques aux nations plus estranges? Puissance de mon âme et de ma vie, que ne meditez-vous quelque effet digne de sa valeur et de mon vouloir? Commande seulement, brave, puisque je ne cognois pas ce que tu veux, et ne crains point mon impuissance. Car puisque tu donnes vie à mes actions, quel des humains leur portera la mort de la foiblesse? Personne ne l'entreprendra jamais qu'à son desavantage et à ta gloire.

Ainsi se consumera l'envie et nostre affection se bornera de l'eternité,

Où je seray tien.



LETTRE XL.

Boutade sur les discours d'un mariage.

QUE dites-vous de ce leuron qui voit ma maistresse? Je l'envoyerai courtiser les ombres. Vous m'escrivez qu'il est bien receu; mort d'amour, il ira voir les noires chaudières d'enfer, pour n'importuner plus la blancheur de nos dames. Il est mort, il est enterré; n'en parlons plus.

Et de celle qui veut tromper nos yeux, ne pouvant abuser nostre jugement, qu'en dirons-nous, sinon que les personnages de la farce sont fort desguisez?

On ne voit jamais cette vieille qu'en peinture, elle est tousjours poivrée comme un poupelin. C'est un fard sans fard, puisqu'on le descouvre si fort; son visage est le masque mesme de son visage; toutefois le mignon n'est pas sot de faire la cour à ses escus s'il l'espouse. Oh! qu'il fera beau voir un couteau neuf à une vieille gaine! Pour le regard de celui que m'escrivez avoir soupçonné cela de moy, je vous dirai seulement qu'il ne sera pas mon palefrenier maintenant, puisqu'il pense si mal la bête.

Vous sçavez si je m'amuse à ce qu'il m'impose, mes actions sont autant esloignées de

cette action, comme lui de bon jugement, qu'il fera adjourner après ce defaut.

Or c'est trop dit et trop parlé; jasons: ça ça, mon courage. Page, ça, ça, que je m'en aille à la guerre, avec un pot de terre ou de fer; tout est bon, pourveu que j'y pisse.

Morbleu, ce n'est pas mocquerie; je m'y en cours, si n'y voulez rien mander, je ferai le message.

Portez-vous bien cependant, et mon cheval me portera bien ou mal à l'armée, où je vous verrai, si je vous regarde. Ha! combien nous en ruinerons d'honneur! Ha! combien nous en priverons de vie! J'ay horreur de ce que je projette. Adieu, paix vous soit donnée, de par la guerre.

LETTRE XLI.

Sur un silence.

MON silence est plustost une paresse qu'un oubli; mon discours présent, plustost une contrainte, qu'un désir. Enfin, une chose qu'on ne voit guère, m'a fait entreprendre ce que je ne fais guère souvent, qui est d'escrire, trouvant le travail en la plume, au lieu que les autres y trouvent le repos. Or pour ne vous ennuyer, en me confessant, vous devez sçavoir

que N. lequel vous avez connu si libre, est maintenant esclave de sa convoitise. Il espargne le bien, pour s'espargner au bien. Il ne pense que d'amasser des richesses, et de perdre les vertus. Il ayme tant son coffre, qu'il oste à sa bouche mesme pour lui donner. Je plains cela, parce que nous y perdons tous deux un bon amy: car il s'aime tant, qu'il n'aime plus rien. Vistes-vous jamais un si soudain changement, ou un désespoir peu espéré? Il n'est pas maistre de son argent, et ne se soucie de vivre pauvrement, pour mourir richement: que ferons-nous pour éviter tant de mal, sinon de ne rechercher pas tant de bien.

LETTRE XLII.

A une Damoiselle rigoureuse.

LE clystère de vostre dédain m'a vuidé de la mauvaise humeur de vostre amour. Le balai de ma connoissance à nettoyé l'ordure de vostre figure; le ramoneur de mon jugement a jeté au feu la suye de vostre beauté. Le barbier du temps m'a arraché la dent de la passion qui me faisoit crier. Le brassal de vos rigueurs a repoussé le ballon de mes désirs. Voulez-vous que je vous dise en un mot: Adieu, je ne vous suis plus rien.

LETTRE LXIII.

A une Damoiselle qui aymoit extrêmement.

Madamoiselle,

JE vais disputant avec moi de vostre souvenance, et m'esgare tellement que je songe d'estre en vostre cœur. Vous me direz que songes sont mensonges. Il suffit si je me repais de cette viande; car pourveu que je me contente de foin ou de paille, je m'en sentirai. Quand je me seray satisfait, que l'on fasse des choux du reste. Thibaud, Guillot, Martin, ne sont pas tant que Pierre, que j'aime, j'estime, je chéry, caresse, flatte, mignarde, dorelotte, et tout parce qu'il est sorti de ma mère. Quant à vous, j'en fais beaucoup d'estat, et vous le feray voir à mon retour, lequel vous n'attendrez pas si longtemps que j'ay fait vos lettres, à l'invisibilité desquelles j'offre bien honneur et service, pour ce peu d'obligation que je leur ay. Puisqu'elles ne sont pas au monde, faites-le-leur sçavoir, s'il vous plaist, et vous me rendrez vostre redevable: car je les honore comme les choses du tout resserrées et précieuses, tandis, je désire d'estre couché en l'estat d'éternel baiseur de vos belles mains, mais encore plus de vostre bouche.

LETTRE XLIV.

Protestation à son amy, de luy escrire plus souvent qu'à l'accoustumée.

CE sont vos occupations, et non les miennes qui me destournent de vous escrire. Je quitterois tout pour ne vous quitter jamais; mais la crainte que j'ay d'estre ennuyeux me donne le péché d'oublieux. Non, vous ne m'avez que d'avance en effet, et non pas en intention. J'avois escrit longtemps avant que d'avoir escrit, mais c'estoit en idée, et ce que mon imagination n'a pas esté suivie de la vérité, c'est pour avoir douté de vous distraire. Or puisque je connois que vous vous plaisez à mes lettres, je ne les vous espargneray point, et faudra que ne les comptiez plus qu'à dizaines; car j'en ay tant dans l'esprit, que j'en vay faire une si belle ventrée, qu'il vous ennuyera peut-estre; mais pourquoy m'avez-vous tant tabuté? Or pour vous dire de nos nouvelles, nous nous portons bien et y a force mariages. Attendez, je les vay compter par mes doigts.

Non, non, vous estes farcy de ces nouvelles, comme un haut costé de mouton de bonnes herbes. Nous avons fort escrimé des jambes, et avons forces fleurets, qui seront bons à mettre dans la salle du maistre de l'escrime. On a fait

force ballets bien dansés qui seroient bons pour un jeu de paulme. Il y a eu des sonnets et des cartels propres à défier Ronsard de sortir du tombeau, et pour les venir estriller. Que diraije plus? je ne sçais, je me vais taire; aussi bien ay-je beu tant de poussière tous ces jours passés, que j'en suis tout mal accommodé; pour cela je vais boire un coup à vos bonnes graces, vous n'en ferez pas de mesme, car je n'en ay point; mais au moins, si vous saluez mes mauvaises graces, ne laissez pas de prendre du bon; car c'est une recepte certaine contre l'incertitude du mauvais air.

Dieu vous garde de mal.

PLAISANT DIALOGUE

Le Maistre. Mon amy, il y a longtemps que je ne vous ay veu; avez-vous fricassé toute la balle de vostre curiosité? Estes-vous maintenant si docte, que vous n'ayez aucunes difficultés à me proposer?

Le Disciple. Mon maistre, je ne fus jamais si curieux que je suis; mais je crains de vous importuner.

Le Maistre. Mon amy, vous ne me sçauriez estre importun; j'ai trop d'affection pour vous; proposez librement vos doutes, vous me ferez plaisir.

Le Disciple. Mon maistre, je vis l'autre jour un tableau, dans lequel un homme estoit peint, tenant un poisson entre les dents, et cet homme coupoit la bourse à un autre : que peut signifier cela ?

Le Maistre. Mon amy, c'est la représentation de l'hypocrite, qui faisant semblant de jeusner, aveugle de ce faux semblant son prochain, et le trompe à la sourdine.

Le Disciple. Mon maistre, dites-moi, je vous prie, ce qui cause le tremblement de la terre ?

Le Maistre. Mon amy, vous m'agréez fort de faire des questions philosophiques ; car la philosophie est une science si excellente, que par elle l'homme est angélisé parmy les autres hommes. Je vous responds que ces tremblemens n'adviennent que lorsque Proserpine pette ; car le vent de ses fesses sort des lieux infernaux avec tant de force et de violence, que la terre en est ébranlée, et se fend à l'endroit où cette reine infernale a miré et braqué son fessier.

Le Disciple. Mon maistre, qu'est-ce que la neige ?

Le Maistre. Mon ami, ce que nous appelons neige, n'est autre chose que les plumes des oyes, que ceux qui sont là haut plument lorsqu'ils veulent faire quelque festin.

Le Disciple. Mon maistre, qu'est-ce que la gresle ?

Le Maistre. Mon ami, ce que nous appelons gresle, n'est autre chose que les noyaux des abricots et prunes qu'ils mangent après le repas.

Le Disciple. Mon maistre, pourquoy est-ce que ces noyaux sont glacés, et ressemblent au cristal ?

Le Maistre. Mon ami, c'est parce que comme célestes, ils les ont purifiés en leur ventre, et leur ont donné cette qualité.

Le Disciple. Mon maistre, dites-moi, je vous prie, ce qui cause le tonnerre?

Le Maistre. Mon ami, ce que nous appelons tonnerre, c'est le bruit que font les tonneaux, que ceux de là-haut roulent lorsqu'ils changent d'habitation; car ces vaisseaux s'entrechoquant, causent ce tintamarre.

Le Disciple. Mon maistre, d'où viennent les esclairs?

Le Maistre. Mon ami, ils viennent de la bouche de Jupiter, qui à cause de ce bruit, se met tellement en colère, qu'il en fait le feu par la gorge.

Le Disciple. Mon maistre, d'où vient le carreau de foudre qui rompt, brise, et met tout en poudre ?

Le Maistre. Mon ami, il vient du fessier de Jupiter, qui quelquefois est si constipé, pour s'estre trop mis en colère contre sa jalouse Junon, que ne pouvant rendre qu'une crotte, cette crotte tombe de si haut, et passant par la moyenne region de l'air, se congèle et conglutine si fort, qu'approchant le centre de la terre, et par consequent redoublant sa vitesse et impétuosité, elle entame nos tours et nos clochers plus éminens, comme s'ils n'estoient que fromage d'Auvergne, ou de Milan.

Le Disciple. Mon maistre, qu'est-ce que la pluye ?

Le Maistre. C'est l'urine des Hyades, qui quelquefois allant et venant, s'entreheurtent et cassent leurs pots à pisser, et ainsi nous arrosent bien souvent les oreilles.

Le Disciple. Mon maistre, jamais homme ne m'a pu dire pourquoi l'on monstre le doigt indice, et le mitoyen à un homme que l'on veut appeler cornard, sans dire mot.

Le Maistre. Mon ami, ces deux doigts ne signifient pas deux cornes, mais bien deux chevilles qui entrent dans un mesme trou, comme deux connils entrent et sortent d'un mesme clapier.

Le Disciple. Mon maistre, je m'étonne fort de ce qu'on appelle ces hommes-là cocus.

Le Maistre. Mon ami, il faut remarquer qu'il y en a de deux sortes: l'un est agent cocu cocuant, et l'autre patient cocu cocué; mais je croy qu'on les appelle cocus, pour avoir esté faits comme cela à coups de culs.

Le Disciple. Mon maistre, y a-t-il différence entre cocu et jaloux?

Le Maistre. Ouy, mon ami, car le cocu est celui auquel appartient la femme; mais le jaloux est celui qui est en alarme, et qui s'imagine qu'on jouit de sa femme. Les Grecs appellent cette maladie d'esprit *zelotypie.*

Le Disciple. Mais, mon maistre, pourquoy leur a-t-on donné ce nom, jaloux ?

Le Maistre. Mon ami, c'est parce qu'ils sont

furieux, et tellement aliénés de leur bon sens, qu'ils sont comme si jà ils estoient faits loups.

Le Disciple. Mon maistre, d'où vient le nom de paillard?

Le Maistre. Mon ami, il vient du mot *paille*, parce qu'au commencement du monde que les coittes et matelats n'estoient encore inventés, on le faisoit sur la paille, comme font aujourd'hui les pauvres coquins.

Le Disciple. Mon maistre, le diable que fera-t'il des paillards en l'autre monde?

Le Maistre. Mon ami, il les pendra par les testicules en quelque lieu haut et éminent, pour s'en servir de girouettes.

Le Disciple. Mon maistre, que fera-t-il des paillardes?

Le Maistre. Mon ami, il les fera ferrer, seller et brider; car il y a quantité de mareschaux et selliers, et s'en servira comme de cavales pour venir prendre les autres en ce monde.

Le Disciple. Mon maistre, pourquoy appelle-t-on bourdeau le lieu dédié à Vénus?

Le Maistre. Mon ami, c'est parce que anciennement ces lieux estoient sur le bord de l'eau, près les grosses rivières, là où les voyageurs entroient pour boire, et pour droller, ou parce qu'en ces lieux-là l'eau aborde de tous costez; car les drolles et drollesses ayant fait leur besogne, pissent et repissent dans les coins et recoins.

Le Disciple. Mon maistre, pourquoy est-ce que l'homme a deux testes, et la femme n'en a qu'une?

Le Maistre. Mon ami, c'est que la nature considérant qu'elle avoit donné deux langues à la femme, par équilibre elle a voulu donner deux testes à l'homme.

Le Disciple. Mon maistre, pourquoy est-ce que sa petite teste est aveugle?

Le Maistre. Mon ami, c'est parce que le Tiv ayant veu les merveilles qui sont dans le cabinet du Noc, Priape jugeant qu'il ne devoit plus rien voir, comme ayant veu la perfection de la mesme excellence, ainsi que le turc fait à ceux qui ont veu le sepulchre de Mahomet, il lui creva les yeux.

Le Disciple. Mon maistre, comment pourrois-je demander la courtoisie à ma maistresse, sans crainte de honte, en tant qu'elle usast de refus?

Le Maistre. Mon ami, il lui faut dire en secret que vous avez fait un songe qui ne vous a donné du mécontentement que lorsque vous vous estes éveillé: la curiosité la portera à le sçavoir; vous lui direz que vous n'osez lui en faire le recit, de peur de l'offenser; cela la rendra encore plus curieuse; vous lui direz que vous avez songé d'avoir demeuré quelque temps avec elle toute seule dans un bocage semé de diverses fleurs, où vous avez fait entrer vostre perroquet dans sa cage. Si elle ne s'en fait que rire, poussez hardiment, vous serez maistre de la cage et de la caze.

Le Disciple. Mon maistre, me conseillez-vous de me marier?

Le Maistre. Ouy, mon ami, mais donnez-vous garde de six choses, que l'on appelle les six cas de déclinaison, qui se font connoistre par les articles.

Le Disciple. Mon Maistre, nommez-les moi, je vous prie.

Le Maistre. Mon ami, c'est lorsqu'on dira de vous:

Au nominatif: Voilà le cocu.
Au génitif: Voilà les enfans du cocu.
Au datif : Donnez du pain à ce cocu.
En l'accusatif: Chassez ce cocu.
Au vocatif: O misérable cocu.
En l'ablatif: Cela a esté fait par ce cocu.

Le Disciple. Mon Maistre, voilà bien du cocuage.

Le Maistre. Mon ami, vous serez bien fin, si vous ne tombez en cette déclinaison.

Le Disciple. Mon Maistre, vous me faites peur; il me semble déjà, que je suis un autre Acteon, et que d'un coup de teste, je fais deux trous.

Le Maistre. Mon ami, toute la consolation que vous y pouvez avoir, ce sera de lescher le pot après que les autres auront fait leur soupe.

Le Disciple. Mon Maistre, par quel remède voudriez vous faire faire des enfans à une femme qui ne peut concevoir ?

Le Maistre. Mon ami, il faut considérer que s'il tient à la femme, c'est parce qu'elle est trop froide, ou trop chaude, ce qui cause du desordre en la copulation; car si elle est trop

chaude, elle fait son devoir trop promptement ; et au contraire, si elle est trop froide, elle le fait trop tardivement. Je voudrois à celle qui est trop chaude, lui faire mettre lors de l'acte les fesses dans un bassin plein d'eau froide. Et à celle qui est trop froide, je serois d'avis qu'on fricassast une néfle au beurre noir, et que toute chaude on la lui mist dans le cul.

Le Disciple. Mon Maistre, pourquoy est-ce que les astrologues tiennent que le signe de la balance domine les fesses aux parties extérieures de la personne ?

Le Maistre. Mon ami, c'est parce que estans faites en coupes de balance, on en doit peser les meilleurs coups qui se font en bilibaudrant.

Le Disciple. Mon Maistre, pourquoy est-ce que ces mesmes philosophes tiennent que le scorpion domine le tiv en l'homme ?

Le Maistre. Mon ami, c'est parce qu'il picque du bout de la queue, et par son venin fait enfler le ventre aux femmes et aux filles, qui puis après rendans l'apostume, crient les petits pastez, et se tourmentent comme si elles estoient enragées.

Le Disciple. Mon Maistre, qu'appelez-vous pierre philosophale ?

Le Maistre. Mon ami, nous appelons pierre philosophale le moyen de devenir gueux, et il y en a de deux sortes : la première se fait par alliage, et la seconde par transmutation.

Le Disciple. Mon Maistre, comment se fait-elle par alliage ?

Le Maistre. Mon ami, elle se fait par alliage lorsqu'un homme qui a peu de biens espouse une femme, ou fille pauvre, superbe et gourmande, ou qu'il s'allie par mariage à des parens necessiteux, car dans un rien, il est reduit à l'aumosne.

Le Disciple. Mon Maistre, comment se fait-elle par transmutation?

Le Maistre. Mon ami, elle se fait par transmutation lorsqu'on change son bien, à sçavoir son argent, maisons, prez, bois, vignes et terres, en plaisirs, bonne chère, et gourmandise; on se trouve bientost sur le chemin de l'ospital.

Le Disciple. Mon Maistre, quelles armoiries voudriez-vous donner à un escolier?

Le Maistre. Mon ami, je lui voudrois donner trois *P*: le premier feroit poud; le second, puce; et le troisième, punaise.

Le Disciple. Mon Maistre, donnez-en le blason, je vous prie.

Le Maistre. Mon ami, le premier *P* doit estre d'argent en champ de sable, c'est un poud qui est gris blanc, qu'on appelle pulce de musnier sur un pourpoint de sarge noire. Le second *P* doit estre de sable en champ d'or, c'est une puce sur une chemisette de Cadis jaune; et ces deux *P* doivent faire le quartier droit et gauche dans le chef d'armes. Et le troisième *P* sera de gueule en champ d'argent, c'est une punaise sur une chemise de fin lin blanc, et cela fera la face de l'escu.

Le Disciple. Mon Maistre, ne vous suis-je pas importun?

Le Maistre. Non, mon ami, mais allons boire, nous avons assez parlé, il faut arroser la gargamelle.

LE PARTERRE DE PLAISANCE

façonné de plusieurs rencontres facécieuses.

EUNIGAG désireux de voir les belles et agréables villes de ce Royaume, s'achemina en Languedoc, païs noble et grandement fertil, où estant reconnu, il fut chery et caressé, tant parce qu'il estoit assez discret, que parce qu'aussi il estoit du tout ennemy de la melancolie; ce que je prétends faire voir et toucher au doigt en estallant les plus vives et subtiles rencontres qu'il a faites en ce païs là; comme aussi en Poitou, Bretagne, Anjou, Quercy, et autres païs; où, suivant les sujets qui se sont présentés, il a fait paroistre les pointes de son gaillard esprit.

Estant un jour en un festin, où se trouverent deux damoiselles bossues assises à table l'une proche de l'autre, qui souvent se chuchetoient à l'oreille, il fut interrogé par un gentilhomme qui estoit des conviez, de ce qu'il pensoit et di-

soit de ces deux Damoiselles ; il lui respondit tout haut : *Si l'on entreprenoit de faire la guerre aux Dieux, il les faudroit mettre l'une sur l'autre, puis monter dessus.*

Soupant un jour dans une hostellerie, où pendoit pour enseigne la corne de Licorne, et voyant que l'hoste avoit une belle et jeune femme qui en estoit mal traitée, il dist à ceux qui estoient à table avec lui, parlant de la phantaisie de cet homme : *Il mériteroit bien qu'on lui donnast de son enseigne par la teste.*

Un homme âgé de soixante cinq ans, surnommé Sauvage, estoit en résolution d'épouser une jeune fille. Eunigag sçachant cela, dit : *Si Sauvage fait ce coup là, il sera bientost satyre.*

Se promenant sur un lieu fort haut, d'où l'on descouvre en Roannois un beau chasteau nommé Boisy, il dist à un certain advocat qui estoit avec lui, que toutes et quantes fois qu'il voyoit ce chasteau, il songeoit à son cul. L'advocat estonné, ne pensant aucunement à l'embuscade qui lui estoit faite, lui demanda pourquoy; il lui respondit : *parce qu'il s'appelle Bois-y.*

Comme avec quelques siens amis il voyoit prendre deux jeunes hommes pour avoir pris et enlevé la nuict des manteaux, un certain gentilhomme qui passoit par là, lui demanda le sujet de cette exécution, il lui dit : *Je croy que pour avoir tiré la laine, on leur fait tirer le chanvre.*

Un jeune barbier dans Poitiers, qui avoit le poil rouge, faisant du goguenard, lui demanda

et l'interrogea de ce qu'il jugeoit à sa physionomie, il lui dit: *Je juge à ton poil de vache, que tu es un veau.*

Entendant un jour discourir un certain Manceau, qui faisoit du grand poëte, et n'estoit qu'un sot qui avoit demi pied de graisse tout à l'entour de la coupe de son chapeau, il ne se put tenir de lui dire: *Les Muses donnent des couronnes de laurier aux poëtes; mais elles vous ont donné une couronne de marmiton.*

Un certain nigaud se plaignoit de ce qu'entendant la prédication, on lui avoit subtilement dérobé sa bourse, il lui dit: *Si vous ne gardez mieux la parole de Dieu que vostre bourse, vous n'irez jamais en Paradis.*

Comme un jour il conferoit et disputoit sur quelques poincts philosophiques avec trois advocats, il dist à l'un des trois, qui en disputant faisoit force argumens cornus, et qui le lendemain devoit épouser une damoiselle: *Si vous ressemblez à vos argumens, lorsque vous serez marié, vous ferez peur aux petits enfans.*

Un jeune drolle attrapeur de lipées franchies, sçachant qu'Eunigag, et quelques autres compatriots estoient logés ensemble dans Paris, ne manqua point de les visiter, et de leur représenter sa pauvreté, disant qu'il avoit esté volé sur le chemin; ils s'informoient de cet accident, croyans qu'il dist vrai; mais Eunigag qui se doutoit de la fourbe, lui demanda quelles gens l'avoient volé, il lui respondit que c'estoient trois gueux, lors Eunigag lui dit: *Mais*

plustost trente gueuses que vous avez dans la gorge.

Un sien ami le convia un jour à disner ; mais voyant que la servante qui assaisonnoit et appareilloit les viandes estoit mal propre, il dit à ce sien ami : *Vostre servante n'est ny chambre, ny galerie, mais elle est bien sale.*

Oyant parler d'un certain escrivain qui sçavoit contrefaire tous seings et paraphes, il dit : *Voilà un secret pour luy faire marquer un* I *latin, sous le triangle d'un* Y *grec.*

Un excellent peintre ayant fait le portraict d'un messer italien, qui se pavanoit glorieusement dans Lyon, le pria de l'accompagner chez cet italien ; ce qu'il fit, où voyant que le seigneur méprisoit son portraict pour l'avoir à vil prix, disant qu'il ne lui ressembloit aucunement, il s'approcha du peintre, et lui dit : *Il a raison, car ce portraict semble représenter quelque honneste homme, et ce n'est qu'un vilain.*

Estant logé dans Poitiers avec trois escoliers légistes, comme un jour l'un des trois n'alla aux estudes, mais employa toute la matinée à folastrer avec la fille du logis qui avoit le poil roux; les autres estans de retour de leur leçon, lui demanderent ce que ledit escolier leur compagnon avoit fait durant leur absence, il leur dit : *Il a chassé à la beste rousse.*

Il monstroit un de ses sonnets à un certain petit bossu, que l'on estimoit poëte ; mais comme ce marmouset l'eut veu, il le mesprisa, di-

sant qu'il estoit mal fait. Eunigag ne manqua point à la repartie, qui fut elle: *Il vous ressemble donc?*

Un certain esvanté lui decouvrit quelque mauvais dessein; comme ils passoient assez près du lieu patibulaire de Beziers, composé de quatre grands pilliers, les lui monstrant avec le doigt, il lui dit: *Si vous faites cela, on vous demandera la monnoye de cette quatruple.*

Eunigag ne pettoit jamais, qu'il ne dit à ses compagnons: *Regardez par ce trou, si le tombeau de Mahomet est encore en l'air.*

Lors qu'il rencontroit quelque jeune petit fils, dont la mère estoit belle, il le flattoit délicatement, et lui mettant la main sous le menton, lui disoit: *Mon mignon, à la mienne volonté que je commençasse d'entrer d'où tu es sorty.*

Lorsqu'il entendoit braire quelque asne en campagne, il disoit: *La cavalerie est en cet endroit, car j'y entends la trompette.*

La fille de son hostesse belle en perfection, et tout autant gaillarde d'humeur, portant du vin, et de la biere à quelques allemands, avec lesquels il faisoit caroux, et estant conviée de boire avec eux, pour se mocquer des allemands qui parlans françois, changeoient le *v* en *f*, elle les remercioit en cette sorte: *Je fous rends graces.* Eunigag lui dit: *Madame, suivant vostre declinaison, nous sommes bien logez.*

Se mirant un jour en la presence de cette fille, et parlant de quelques drolleries; elle, comme offensée de ses propos, lui dit qu'il estoit le

plus indiscret que jamais elle eust veu. Eunigag tournant le miroir, et le lui approchant assez près du nez, lui repartit: *Et vous voyez maintenant la plus indiscrète du monde.*

Un jour il visita certain maistre d'escole, qui le mena dans la classe; où estant, il le pria d'interroger un grand nigaud d'escolier que le maistre louangeoit grandement. Tant pour se mocquer du pédant que de l'escolier, il lui demanda: *Quo nomine vocaris;* l'escolier respondit: *Vocor Petrus.* Il lui demanda encore: *Petrus in accusativo?* Il lui respondit: *Petrum.* Lors Eunigag lui dit: *Ostez le P, gardez le reste pour vostre disner.*

Un jeune railleur ayant son mousquet sur l'espaule, et l'épée au costé, vint prendre congé de lui, résolu d'aller à la guerre, et le pria de lui prédire par chiromance, ou metoposcopie, quelle fortune il y feroit. Il lui demanda si son mousquet estoit chargé; le railleur l'asseura qu'ouy; lors il lui dit: Allumez vostre mesche, et le deschargez en l'air; mais remarquez bien ce qu'il dira. Il le deschargea, et lui dit qu'il avoit fait *pou;* lors Eunigag lui prédit ce qui lui arriva, lui disant: *Cela signifie que vous n'y gagnerez que pouds.*

Voyant qu'il estoit fort desargenté, il se logea dans un petit cabaret, sous esperance d'y vivre à bon marché; mais le lendemain l'hoste lui demanda quinze sols pour son souper, lui voulant faire payer toute la dépense qu'ils avoient faite ensemble; car l'hoste et l'hostesse, et tout

son petit train souperent avec lui, ayant engagé quelques plats et assiettes pour avoir de la provision; considerant que l'hoste estoit autant nécessiteux que lui, il prit un charbon et escrivit sur la porte au dehors du cabaret ces quatre mots, tant pour se mocquer de soy-mesme, que de son hoste : *Talis hospes, qualis hospes ; tel hoste, quel hoste.*

Escrivant un jour sur une fenestre, sous laquelle trois ou quatre jeunes advocats devisoient avec quelques damoiselles, les unes qui filoient, et les autres qui travailloient sur le rasoir ; l'un d'eux lui demanda ce qu'il faisoit là, et que si c'estoit quelque poésie, qu'il leur en fist part, il lui dist : *Vous aurez bientost de mes nouvelles.* Il figura un gros Priape au milieu d'une feuille de papier, où il escrivit: *Pulchriori detur.* Puis il plia et empaqueta ladite feuille en forme de peloton, et la jeta en bas. L'advocat la reçoit, regarde ce qui estoit dedans, et se mit si fort à rire, que la plus curieuse des damoiselles, qui estoit là, lui arracha la pelotte des mains, et voyant le furieux et affreux caractère d'amour, s'en offensa tellement, qu'elle dit quelque injure à l'advocat qui lui rendit si vivement la pareille, que de là sortit un grand procès en réparation d'injure. Ainsi cette pomme de papier fut cause d'une grande discorde.

La fille de son hoste lui dit un jour comme il la gaussoit, qu'il estoit malade de folie; il lui repartit: *Je le croy, car on me donne à boire après vostre père, sans rincer le verre.*

Un certain solliciteur de procès punais et puant comme vieil privé, se vantoit d'avoir mangé sa part d'un pasté de sanglier; il lui dit: *Je le croy, car vous sentez fort la venaison.*

Estant dans une église avec quelques autres, et passant près d'un certain borgne avare comme un diable, qui marmottoit à genoux devant une image, ses compagnons lui demandèrent ce qu'il en jugeoit. Pour leur faire entendre qu'il faisoit barbe de paille à Dieu, et que tout son fait n'estoit qu'hypocrisie, il leur dit: *Il a son meschant œil éveillé à la dévotion, et le bon à l'avarice.*

Son hostesse sçachant qu'il avoit receu quelque peu d'argent, le lui demandoit à prester; mais parce qu'il en avoit affaire, il lui dit: *Je ne suis prêteur, ny presteur.*

On lui disoit qu'il eust pu faire du petit baron, s'il se fust trouvé sans frères et sœurs; mais que la grande quantité d'enfans que ses père et mère avoient, lui devoit faire oublier le rang qu'ils tenoient, et le reduire au travail, songeant à l'advenir; il s'accusa de cela, ce qui estonna ceux qui lui faisoient ce discours, et tellement qu'ils lui demanderent le sujet de son excuse, il leur dit: *Quand je nasquis, je devois fermer la porte après moy; les masles et les femelles eussent passé par la porte de derrière: les masles seroient pets et les femelles vesses. Ainsi je serois seul et bien à mon aise.*

Il logea longtemps, et fut camarade à certain famasque, qui parlant de lui, comme il en fut

fort esloigné, disoit que son humeur n'estoit aucunement semblable à la sienne. Aussitost que Eunigag le sçeut, il acheta une belle petite boëte, et l'ayant remplie de sa matière fécale, il l'empaqueta dans plusieurs feuilles de papier bien cachetées de cire d'Espagne, et la lui envoya avec un mot de lettre, dont voici la teneur: *Monsieur mon camarade, sçachant que vous vous plaignez de ce que mon humeur n'est semblable à la vostre, je vous en envoye une pleine boëte, afin que vous jugiez par le benefice de l'odorat et du goust, si maintenant elles ne sont pas semblables.*

On lui demanda quelles armoiries il voudroit donner à un certain coquin qui desiroit en avoir, il dit : *Il lui faut une escuelle de bois en champ de fumier, l'escu cresté, ou timbré d'un pot de terre cassé, et pennaché de trois feuilles de chou.*

Estant un jour en la compagnie de quelques hommes de sçavoir, l'un d'eux qui estoit bon humaniste, lui demanda quelle figure poétique lui estoit la plus agréable ; il lui respondit: *C'est la prosopopée de bouteille, lorsqu'elle dit glouglou.*

Certaine hostesse hideusement laide lui dit ces mesmes mots, comme il comptoit avec elle: *Vous n'avez pas la mine de me remonter.* Il lui repartit : *Je rendrois tripes et boyaux, si je t'avois montée une fois seulement.*

Devisant un jour avec la fille d'une hostesse, qui estoit merveilleusement friponne, et qui se

mesloit de donner le mot, il lui dit par manière de passe-temps que s'il n'avoit que vingt-cinq ans il lui feroit l'amour. Elle lui repartit qu'il aimeroit mieux faire l'amour à une bouteille. Il la paya tout à l'instant de la mesme monnoye, et en cette sorte : *Ce seroit cela, puisqu'il n'y a fille d'hostellerie ou de cabaret qui ne soit bouteille.*

Il s'en alla un jour de feste au logis d'un sien ami, sur les neuf heures du matin, croyant de le trouver là, pour conferer de quelque affaire ; mais l'ami estoit à la messe ; toutesfois on l'attendoit pour disner, où sur la table il vit une tête de veau qui fumoit encore; il sort de là, et rencontre son ami à cent pas loin du logis auquel il dit : *On vous attend chez vous, le disner est prest, vous ne serez pas plustost à table qu'il y aura deux testes de veaux.*

Quelques-uns parlans d'un grand joueur que l'on avoit tousjours veu superbement couvert, et dans les festins jusques aux oreilles, lui disoient qu'il étoit tombé en necessité, usans de ces termes icy: *Il est bien abaissé;* il leur dit : *Il est donc retourné sur le commencement de son alphabet.*

Un certain nigaud amoureux d'une fille nommée Diane, lui dit un jour qu'il payeroit le disner de lui et de la compagnie, s'il devinoit le nom de sa maistresse. Eunigag, qui sçavoit le lieu où ledit niais brûloit ses bottes, la lui nomma en cette façon : *Le nom de vostre maistresse vous commande de parler.*

Un escolier legiste appeloit par alliance un sien compatriot, *mon âme ;* cet escolier qui vouloit emprunter quelque argent de l'autre, le visitoit souvent; mais comme il eut receu de lui ce qu'il desiroit, il ne le venoit plus voir; ce qui donna sujet à Eunigag de dire à ce compatriot, tant pour se mocquer de l'alliance que de la ruse: *Tu devrois bien estre pourry, car il y a longtemps que ton âme t'a quitté.*

Un certain jeune homme se plaignoit de ce que son hostesse lui faisoit incessamment la guerre, ne jugeant pas que comme il estoit beau fils, elle avoit envie d'en estre bilibaudrée; Eunigag lui dit: *Le vent s'apaise par pluye.*

On lui disoit qu'un certain glorieux avoit dispute et querelle contre un gentilhomme, et que lors qu'on lui remonstroit que celui auquel il avoit affaire estoit de noble extraction, le glorieux disoit qu'il estoit du bois duquel on fait les gentilshommes. Eunigag ne se put tenir de dire: *Il est vray, mais quand on le fit, le bois se trouva pourry.*

On lui dit un jour que certaine drôlesse estoit si malade, qu'on ne lui esperoit pas vie; il dit par mocquerie: *Ce sera grand dommage, puisqu'elle servoit au public.*

Un jeune advocat s'offrit à lui pour lui dresser quelques escritures; ce qu'ayant fait, et les ayant leues audit Eunigag, qui reconnut tout aussitost l'incapacité de l'advocat, car il avoit tellement escharbouté son discours, que c'estoit le tableau, ou le portraict de la mesme igno-

rance, il lui dit : *Si vous estiez autant mauvais garçon que chetif advocat, on parleroit plus de vous que de César.*

Un certain donneur de cassades se vantoit d'avoir une baronie en sa possession ; et comme on lui demandoit où elle estoit située, il disoit qu'elle estoit trois lieues dans la mer ; Eunigag dit alors, se doutant bien de la babole : *Il faudroit de beaux filets pour la pescher.*

Parlant de certaine fille camuse, il disoit : *Elle est de belle taille, mais elle pette du nez.*

Comme il descouvroit à un médecin la difficulté qu'il avoit de gagner quelque chose pour subvenir à sa nécessité, le médecin qui estoit riche et fort employé, en ce que le flux de ventre et dyssenteries estoient en regne, lui dit, faisant semblant d'en avoir quelque compassion : *Monsieur mon ami, nous sommes en un siècle de fer.* Eunigag qui en attendoit quelque courtoisie, lui repliqua tout fâché : *Mais bien en un siècle de fiente, puisqu'il n'y a que vous autres médecins qui mangez quand il vous plaist.*

Quelques jours après il visita ce mesme médecin accompagné d'un sien ami ; le médecin les mena dans un pré, où il leur monstroit force simples, discourant de leurs vertus. Eunigag petoit comme un vieil roussin. Le médecin qui en estoit aucunement offensé, lui disoit : *Cela n'est pas beau ;* mais il lui respondit pour toute reparation : *Quand le malade pette devant le médecin, c'est signe de santé.*

Il demanda en suite de cela, comment mon-

sieur le médecin voudroit escrire par trois lettres seulement, *j'ay fait un pet;* le médecin confessa ne le sçavoir; lors Eunigag lui dit: *Il ne faut que ces trois lettres: G. P. T.*

Oyant un jour que l'on appeloit sot le serviteur d'un certain gentilhomme grandement indiscret, il dit: *Il a bon maistre, il le sera bien plus avec le temps.*

Un jour, comme quelques ventosités lui bruyoient dans le ventre, certains siens amis qui estoient avec lui demanderent s'il avoit la colique; il leur respondit: *Non, non, c'est le canon qui roule dans mon ventre, je croy qu'on me veut assieger une ville dans le cul.*

Un certain, qui de trois ou quatre ans n'avoit changé d'habit, lui demanda, parlant de sa nécessité, comment d'un vieil habit on en pourroit faire un tout neuf; il lui dit: *Il vous faut manger le vieil, et de la matière fécale qui en proviendra, vous en oindre le corps.*

Ainsi que l'on parloit d'un certain chercheur de pierre philosophale qui estoit devenu pauvre, comme il arrive à ces gens-là, qui employent le franc et liquide pour un beau rien qu'il leur reste à la fin, il dit: *Il a donc si mal travaillé à la grand'œuvre, qu'il en est devenu petit ouvrier.*

Certains siens amis, voyans qu'il ne faisoit grand compte de quelque procès qu'il avoit, lui disoient souvent: *Songez à vos affaires;* il leur respondit: *Si je voulois songer à toutes mes affaires, il m'y faudroit songer jour et nuict.*

Un certain melancolique lui demanda, s'il ne sçavoit point quelque secret pour la rate; il lui donna cestuy-cy: *Avalez un chat tout vif, qui vous mangera la ratte, puis vous sortant par le trou du cul, la ratte ne vous fera plus mal.*

Toutes et quantes fois qu'il tenoit le verre plein à la main, pour dire qu'il prenoit un grandissime plaisir à le vuider, il disoit à ses compagnons: *Mon plus grand contentement, c'est de voir souvent mes amis par la vitre.*

Son hostesse, dont la fille couroit secrettement la pretantaine, dit un jour, comme l'on parloit de quelques drôlesses, qu'elle les voudroit voir toutes dans le feu. Eunigag s'approchant de sa fille qui estoit là présente, lui dit à l'oreille: *Vostre mère croit que vous soyez salamandre.*

Une belle fille lui demandoit ses estrennes le premier jour de l'an; comme par hazard il avoit la main dans sa brayette, elle eut cette plaisante response: *Je vous les cherche.*

Comme il enseignoit l'art de memoire dans Poitiers à dix ou douze escoliers, un jeune homme qui en vouloit estre, entra dans la chambre où il faisoit leçon. Ce jeune homme s'approchant de lui et le saluant, demeura quelque temps le chapeau à la main sans lui dire mot. Eunigag lui dit pour le corriger de son peu d'asseurance: *Vous avez bien besoin de mon art, car vous avez oublié par les chemins ce que vous aviez à me dire.*

Allant aux champs avec un sien ami qui es-

toit tousjours enrhumé, il arriva que ce sien ami, estoit sur un cheval qui alloit fort sec; de quoi se plaignant à tous pas, il le consoloit ainsi: *Il va bien pour vous qui estes rheumatique.*

Estant un jour accompagné de cinq ou six autres bons compagnons, ils resolurent unanimement d'aller boire en un logis, où bien souvent ils faisoient bonne chère. Il arriva que l'hoste y estant tout seul goutteux et rechigneux comme une vieille guenon, et qui les apprehendoit, parce qu'il en estoit souvent gaussé et mocqué, leur cria tout haut, les oyant à la porte, qu'il n'y avoit personne. Pour s'accorder à son dire et pour lui monstrer qu'il estoit une beste, il lui dit: *Je le crois, puisqu'il n'y a que vous.*

Un certain pauvre comme un rat, mais tout autant, voire plus glorieux, se vantoit d'avoir force credit, disant que s'il vouloit, ses amis lui presteroient jusques à cinq cens écus. Eunigag, qui sçavoit bien qu'on ne lui eust pas voulu prester seulement cinq sols qu'en chiffre, lui dit: *Vos amis sont donc arithmeticiens.*

Il vit un jour un certain maistre d'escrime, qui avoit eu le fouet dans le Mans, tout debout arresté, sous l'enseigne d'un logis qu'on appeloit la *Fleur de Lys;* il lui dit en passant: *Donnez-vous garde que cette enseigne ne vous tombe sur l'espaule.*

Comme un sien amy lui racontoit la pauvreté à laquelle il avoit esté reduit en voyageant, auquel ami il avoit veu auparavant une belle et grosse perle qui lui pendoit à l'oreille, et la-

quelle il y avoit encore, il lui dit : *Ne fustes-vous point tenté pour lors de vous porter la main à l'oreille ?*

Il disoit un jour à un certain maroufle, qu'il se trouvoit fort indisposé, et qu'il estoit en resolution de s'aller coucher; le maroufle lui dit: *Je vous le conseille, car vous n'avez rien levé qui vaille,* il lui repartit : *Vous avez donc levé plus que moy, puisque vous avez levé un veau.*

Un certain poëte de douzaine qui avoit la veue fort courte, lui racontoit son voyage d'Italie, disant qu'il avoit dépensé force argent, qu'il n'y estoit allé que pour voir; Eunigag considerant qu'il estoit aveugle, lui dit: *Vous n'avez donc guère bien employé vostre argent.*

Un sien ami ouvrant un triquetrac, le convie de jouer, lui disant: *Vous plaist-il de jouer aux dames ?* il lui dit: *Ouy dea, pourveu qu'elles soient de chair et d'os.*

Un autre sien amy le voyant tout pensif, et hors de ses gayes humeurs, l'interrogea de cela par le commun dire qui est: *A quoy songez-vous, quand vous ne songez à rien ?* il lui respondit: *Je songe à vous qui valez ce que vous dites.*

Comme quelques-uns lui reprochoient, et en quelque façon le blâmoient de ce qu'il n'estoit jamais bien en couche, ainsi qu'un certain charlatan sujet à la pince, il leur disoit : *J'ayme mieux que les pouds me mangent, que les corbeaux.*

Un sien amy avoit dispute contre un certain

superbe, qui disoit qu'il mettroit le pied en lieu où il n'oseroit mettre le nez; Eunigag dit à ce sien amy qu'il lui repartit: *Vous mettriez le pied dans la fiente, où pour n'estre un porc comme vous, je n'oserois mettre le nez.*

Voyant qu'un certain chasseur portoit les hauts de chausses d'un sien frère qui les luy avoit donnez, sous condition d'avoir de sa chasse, il dit à quelques-uns qui estoient avec luy: *Mon cadet a planté un tramaillé au cul de ce chasseur pour prendre des alouettes.*

Lorsqu'on luy versoit du vin dans le verre, et que par hazard c'estoit le fond du pot, il le refusoit, disant au valet: *Gardez ce* De profundis *pour les trépassez.*

Se trouvant dans un bal, certaine damoiselle mariée l'appela pour danser, et comme il la quitta au branle qui court, il la voulut baiser, comme c'est la coustume; mais elle s'en excusa, disant que son mary luy avoit deffendu de baiser autre que luy. Pour luy monstrer qu'il se ressentoit de l'affront, qu'elle commençoit d'en faire rire à la sourdine, il dit tout haut: *S'il vous a deffendu de baiser devant le monde, vous ne vous deffendez pas le reste en cachette.*

Estant un jour convié de faire partie à la paulme par un mauvais et dangereux jeune homme, auquel plusieurs avoient prédit qu'il prendroit le paradis par escalade, il luy dit: *Je le veux, mais c'est à la charge que nous mettrons argent sous ce qui te doit faire perdre la vie.*

Comme entre escoliers et amis, Eunigag et

quelques autres s'entregaussoient, il dit à certain pauvre glorieux, qui de deux ans n'avoit changé d'habit: *Au calendrier de tes habits on ne voit point de festes.*

Un certain galeux, et naturellement mal propre, jouant à la paulme, commanda au naquet de luy apporter de l'eau pour se laver les mains, disant qu'il les avoit sales. Eunigag dit tout haut au naquet: *Il luy en faut apporter pour tout le corps.*

Quand on demandoit audit Eunigag comment il se portoit, il respondoit: *Je me porterois bien, mais le vendredy et le samedy m'emportent tout le profit des autres cinq jours de la semaine.*

Discourant et gaussant un jour avec quelques autres dans une galerie, sur la muraille de laquelle plusieurs grotesques estoient artistement peintes, il dit à l'un d'eux, lequel éstoit assis dans une chaise, et qui touchoit de la teste un moulin à vent qui estoit representé sur ladite muraille: *Je ne m'estonne pas si tu es si éventé, tu as la teste sur un moulin à vent.*

Un certain jeune fripon qui le vouloit gausser, lui voyant quelques harêtes de caresme en la barbe, ne jugeant pas que les pourreaux ont la teste blanche et la queue verte, lui disoit qu'il falloit renoncer à l'amour; il lui repartit, sçachant que le gausseur estoit marié: *Morbleu, si j'avois seulement gardé et traité ta femme huit jours, elle ne te voudroit jamais plus voir.*

Estant logé dans Paris chez une bonne veuve, où pour le louage de la chambre, et pour le service, elle n'avoit veu ny touché de son argent durant le temps de six mois; le soir du lendemain de son depart avec certain autre qui n'estoit meilleur payeur que luy, l'hostesse le pria de luy prédire dans sa main ce qui lui pouvoit advenir; comme il en donnoit aux uns et aux autres de bric et de broc, il luy dit: *Madame, vous vous fiez à des personnes qui vous tromperont, et plus tost que vous ne pensez.* L'hostesse luy repartit: *Je croy que vous dites vray, car je me fie à tout le monde.* Cela lui advint, car le lendemain au matin il s'en alla avec son compagnon, sans dire gare, et laissa là son hostesse asseurée de sa chiromance.

Lorsqu'il oyoit dire que le carême s'approchoit, et qu'il falloit jeûner, il disoit: *J'en suis bien aise, cela me vaudra un habit neuf à Pâques.*

Lorsqu'il se trouvoit en quelque maison, où il voyoit que les rats avoient troué le pain, il disoit à ceux du logis: *Vous avez quelque rat ceans qui se veut rendre hermite.*

Comme on lui demandoit quel jugement il faisoit d'un certain pillard qui avoit les doigts crochus en argots de chapon rosty, il dit: *Je croy qu'il mourra comme l'oiseau de paradis, sans que pour cela il tombe sur l'eau, ou sur la terre.*

Lorsqu'au soir il avoit bu du vin au bas, qui le faisoit vessir et peter toute la nuict, il

disoit le lendemain : *Si m'allant coucher*, *on m'eust planté un moulin à vent au trou du cul, on auroit maintenant force farine.*

Quand quelqu'un lui demandoit de quel pays il estoit, ou de quelle vacation, il lui disoit: *Je suis tondeur de nappes*, *dérouilleur de gobelets, et écorcheur de veaux: Dieu vous garde de mes pattes.*

Si quelqu'un rotoit, il ne manquoit à la riposte, faisant des pets de basse contre, et disoit sans rire: *Il faut que ces deux grandeurs s'entrebaisent pour estre bons amis.*

On le pria d'équivoquer sur le nom de l'herbe qu'on appelle laictue ; ce qu'il fit en cette façon: *Quant aux amoureux*, *la laictue les tue.*

Comme on lui demandoit si l'on faisoit un ami lorsque l'on prestoit de l'argent, il fit response que non; car, dit-il:

Preste	ra
ra	tost
qui tost non	tout
tout	tel
tel	bre.

Et c'est ce qui fait dire ce proverbe,

A prester, Cousin germain
Et au rendre, fils de putain.

BOUQUET RECRÉATIF

PAR

GÉRARD BONTEMPS

prince souverain de la raillerie
et grand ennemy de la mélancolie.

—

LE SAGE MARI

UN certain grand seigneur voulut chastier les habitans d'une ville, pour cause de quelque déplaisir receu ; il délibera donc avec tous ses gentilshommes de faire semblant de les estrenner d'un ballet, mais ce fut d'une infinité de cornes ; car comme les plus belles femmes, et plus relevées en dignité furent dans le bal, on esteignit toutes les chandelles et flambeaux, de façon qu'alors un chacun prit sa chacune et de telle ardeur et affection, que si l'on eust pu voir cela, on eust jugé qu'ils avoient peur que le genre humain ne fust sur le poinct de périr. Or l'un des gentilshommes de ce seigneur estoit grand ami à certain riche marchand de la ville, duquel la femme estoit jeune et fort belle ; l'affection qu'il portoit au marchand lui fit fausser la promesse envers son maistre. Toutesfois il y procéda si discrettement, que le dessein du seigneur ne fut au-

cunement descouvert ; c'est qu'il conjura son amy de n'en dire rien à personne, mais seulement de ne permettre à sa femme d'aller au bal ce soir là, afin qu'il ne fust du nombre des encornez. Ce marchand lui rendit graces de la faveur, et lui promit de tenir la chose secrette, ce qu'il fit; mais lorsqu'on appela sa femme pour aller au lieu dit, il l'adjura et conjura par toutes les puissances qu'un mary peut avoir sur sa femme, de faire semblant d'estre malade. Elle despitée de cette prière, et méprisant son conseil, s'appimponoit le plus mignonnement qu'il lui estoit possible, pour paroistre en cette compagnie. Ce sage mari voyant sa desobeissance, ne lui dit plus mot. Elle doncques part de la maison pour se rendre au bal; lui à l'instant se déguise, prend un habit de satin incarnat, et un manteau d'escarlatte, portant au chapeau un grand pennache, et l'espée au costé ; et ainsi accommodé, s'achemine au lieu où estoit sa femme, se tient auprès d'elle, affeublé de son manteau, ne monstrant que les yeux, de peur d'estre reconnu; mais avant que d'y aller il emprunta une bague d'un sien ami. Lorsque les lumières furent esteintes, ce qui fut fait tout à coup, il trousse sa femme, fait comme les autres, et tout bas à l'oreille, la prie de recevoir un diamant de prix, et de le porter pour l'amour de lui, l'asseurant que le lendemain il lui diroit son nom. Elle ne reconnut jamais que ce fust son mary, car il estoit bien esloigné de son cœur. Il se retire promptement, s'en retourne

chez soi, se deshabille, prend ses autres vêtemens, et accompagné de quelques siens domestiques, retourne audit lieu, où l'on ne voyoit que femmes et filles esplorées; les unes faisoient semblant d'estre grandement affligées, et les autres s'excusoient, disant qu'elles s'estoient vaillammant defendues, et qu'elles avoient conservé leur honneur. Sa femme estoit l'une des vaillantes; toutesfois elle se repentoit fort, comme elle disoit, de n'avoir obey à son mari, car elle auroit évité le soupçon qu'on en pourroit avoir. Le mari la reçoit benignement, la reprend doucement de sa desobeissance, et la ramène en leur maison, où le lendemain il convia quelques siens amis à disner, au nombre desquels estoit celui qui lui avoit presté le diamant que sa femme avoit encore dans sa bourse. Estans tous à table, il leur remonstra qu'il avoit prié et plus que prié sa femme de n'aller au bal, qu'elle l'avoit grandement mesprisé, mais qu'il s'estoit habillé en courtisan, leur fit voir les habits qu'il avoit pour lors, et leur dit, qu'ainsi déguisé, aussitost que les lumières furent esteintes, il en jouit, et lui donna la bague qu'il avoit empruntée de son ami présent, que sa femme avoit fort bien prise et receue; il prend sa bourse, il l'ouvre, et la trouve dedans. A l'instant elle se mit au lict, et trois ou quatre jours après, elle mourut de regret.

LE MARY DISSIMULÉ

LE gentilhomme que je vous représente icy avoit pour femme une jeune et belle damoiselle, qui estoit si lubrique, qu'elle en prenoit de tous costez; mais comme ce péché se descouvre à la fin, il en apprit quelque chose d'un sien frère, et plus qu'il n'en désiroit sçavoir. Ce frère lui remonstra qu'il s'en falloit defaire, puisqu'elle les deshonoroit. Ils consultent donc ensemble, et advisent le moyen de ce faire sans repréhension; ils ne trouvent autre invention que de la mener en quelque lieu loin de là, sous prétexte de visiter leurs parens, et que passans par une rivière qui estoit au milieu de leur chemin, on la laisseroit là pour boire son saoul, et pour esteindre ses flammes impudiques. Aussitost dit, aussitost fait; ils lui font donc entendre qu'il estoit nécessaire d'aller voir leurs parens; elle s'y accorde. Le frère la mène en trousse, et comme il est au milieu de la rivière, il ne manque point de donner sept ou huit bons coups d'esperon à son cheval, et au mesme instant de lascher sa ceinture, à laquelle sa belle-sœur s'asseuroit de la main; le cheval saute, et s'eslançant, jette madamoiselle dans l'eau, où le beau-frère la laissa attendant le jour du jugement. Monsieur le mary qui avoit passé tout le premier, et qui estoit sur le bord de la rivière,

faisoit semblant de s'arracher les cheveux et la barbe, criant à haute voix : *Je suis perdu, je perds ma femme, je ne suis plus à moy, il faut que je me perde avec elle.* On le retint sur ce qu'il feignoit de se jeter dans l'eau ; le beau-frère crioit de son costé: *Au secours, au secours!* Ceux qui passoient près de là y accoururent ; mais apprenans ce que c'estoit, ils n'en firent pas grand estat; je croy que de là est venu le proverbe : *Ce n'est rien, ce n'est qu'une femme qui se noye.*

LE MARY DECEU

UN jeune homme provençal, désireux de voir l'Italie, arriva à Naples, où estoit une courtisane, qui avoit esté en France sous la condition de comédienne, et qui ayant joué de ses pièces en plusieurs endroits, s'estoit retirée en son pays, pour là finir ses jours sous l'enseigne de Vénus. Comme un jour elle alloit par la ville accompagnée de son maquereau pennaché en César, elle ouit ce jeune homme qui parloit françois le mieux qui lui estoit possible ; lors elle dit à son estafier : *Accostez-le et lui donnez le mot ;* ce que fit ce maistre corratier de verole, qui lui parla en cette sorte : *Monsieur, je croy que vous estes françois ; les dames en*

cette ville les affectionnent grandement, tant pour la gentillesse de leur esprit, que de leur valeur, et adresse au jeu d'amour; mais si vous aviez volonté de vous marier, et de retirer de peine une belle et galante damoiselle françoise, qui désire se retirer en France, je la vous ferois voir, vous apprendriez d'elle tout le sujet de son infortune, et le moyen de lui faire recouvrer dix mille escus, qui lui sont echeus par droict d'héritage. Ce maistre niais adjoustant foy aux paroles du charlatan, ouvrit les deux oreilles, croyant d'estre dans le concert d'une musique douce, et lui respondit: *Que s'il l'obligeoit de la sorte, il ne seroit point ingrat en son endroit, mais qu'il luy feroit telle recompense, qu'il diroit que le françois est franc et liberal.* Ce maquereau le mena au lieu où la courtisane estoit; ils discoururent ensemble; elle se disoit de l'une des principales villes du pays de cet idiot, et sortie de l'une des meilleures maisons de ce lieu-là, se plaignant grandement de ce qu'un gentilhomme napolitain l'avoit épousée en France, et l'avoit menée en Italie à l'insceu de ses parens, où pour le jourd'huy elle estoit veuve; mais qu'estant en son pays, elle auroit ses droicts de légitime, qui valoient pour le moins dix mille escus, lesquels estoient possédés par un sien frère. Ce niais, qui a de l'argent pour acheter quelques pierreries, lui offre tout ce qui est en son pouvoir; le voilà passionné d'amour, il lui fait compagnie, il entre avec elle dans son logis, où il voit quantité de

robes et cotillons de soye, avec quelques autres parures assez riches; le voilà chaperonné, et si bien qu'il l'épouse, la mène en son pays, la loge dans sa maison, où avec son maquereau elle est honorée et cherie de toutes les dames et damoiselles de la ville, qui à l'envy lui font des présens. Ce beau mari à la fin prit résolution d'aller voir son beau-frère prétendu; mais quand il fut au lieu que sa femme lui avoit désigné, il se trouva bien camus, car tout ce qu'elle lui avoit dit n'estoit qu'une bride à veau. Dans le temps qu'il faisoit ce voyage, elle troussa et emporta tout ce qu'il avoit de beau et de bon, et se sauva avec son fidèle maquereau. Ce pauvre sot estant de retour, trouva bien le nid, car elle n'avoit pu emporter la maison, mais les oiseaux s'estoient mis sur les aisles.

LE MARY CHARBONNÉ

C'EST peu de chose que de porter le titre de noble, si l'on ne porte gravé dans l'âme le vray caractère de la vertu. C'est peu de chose que de posséder force héritages, si l'on ne possède un seul brin de sagesse. C'est peu de chose que d'avoir un beau corps, et bien sain, si l'on a l'esprit mal fait et malade. Bref, c'est

peu de chose que d'estre blanc quant à l'extérieur, si l'on est charbonné comme un diable quant à l'intérieur. Un gentilhomme de nom seulement recherchoit en mariage une vertueuse, belle et riche damoiselle qui l'affectionnoit tout autant qu'il lui estoit et fut infidelle. Voicy la pierre de touche de son infidélité; comme il estoit de bonne mine, une autre damoiselle qui estoit à marier, le voyant par rencontre, en devint amoureuse. Elle dit à son père qu'elle avoit veu un gentilhomme brave et galant, et que s'estant informée de son extraction et de ses biens, elle jugeoit qu'elle ne pouvoit mieux rencontrer, que de l'avoir pour mary. Le père qui n'avoit que cette seule fille, à laquelle il desiroit complaire, y consent. Tous deux donnent charge à un gentilhomme, leur voisin, d'en parler audit affectionné; ce qu'il fait avec tous les complimens et toutes les asseurances requises en telle occasion. Cet affectionné visite brusquement la damoiselle amoureuse et le mariage dès la première conversation est arresté entr'eux; mais un certain croquemichon, domestique du père, croyant de pescher et faire quelque bonne prise en cette affaire, fit entendre au gentilhomme prétendu marié, que pour y parvenir heureusement, son aide y estoit grandement requise. L'amoureux lui promet cent pistoles; mais comme il n'avoit l'âme si bien faite que le corps, se voyant fort avant dans les bonnes graces du père et de la fille, donne à ce croquemichon du galimatias, c'est-à-dire,

cent vesardes, au lieu de cent pistoles promises. Croquemichon se voyant trompé, fit si bien par ses ruses et inventions, que la fille estant mariée avec le gentilhomme, et ayans demeuré quelques mois ensemble, elle repentante de sa folle affection, se retire chez son père, accuse son mary d'impuissance, proposant que ce n'estoit qu'un diamant d'Alençon, enchassé en or de ducat. Le père adjouste foy aux paroles de sa fille; les voilà sur le poinct de rompre ce lien; le gentilhomme y consent, se proposant d'estre encore aux bonnes graces de sa première maistresse; mais sur ces entrefaites, sa femme qui estoit grosse, et que les médecins croyoient hydropique, accoucha d'une fille, et l'envoya au père putatif, qui la voyant camuse, dit qu'elle n'estoit de ses œuvres, mais de celles de Croquemichon, qui en cela s'estoit vengé de lui. Tant y a qu'il fut contraint de la retirer et faire nourrir, avalant cette pillule par la faveur de l'une des plus importantes vertus, qui est la patience.

MONSIEUR DE BEAU-SOLEIL

UN escrivain amoureux de la fille d'un riche bourgeois, fut si témeraire que de la faire demander au père par plusieurs fois; mais le

père voyant que l'escrivain n'avoit rien en évidence que des habits plus convenables à quelque fils de président, qu'à un calcographe, dit à celuy qui luy en parloit, que pour ne degouster l'escrivain, qui avoit pour escolier le frère de la fille, il lui remonstrast que s'il avoit du bien au soleil, on y adviseroit, et que toutefois il le remercioit fort de l'honneur qu'il lui faisoit de rechercher sa fille en mariage. L'escrivain, qui avoit l'esprit encore plus leger que sa plume, persistoit tousjours en sa demande; mais le père en eschange avoit tousjours mesme response, sçavoir est, qu'il vouloit voir du bien au soleil. Que fit ce maistre scribe? Il convia un jour à disner le père de sa maistresse et trois ou quatre autres pères de ses escoliers, auxquels il ne dit rien de ce qu'il vouloit faire. Son valet eut ordre, durant qu'on disneroit, d'estaller sur le pavé d'une basse cour tous ses vieux habits, escritoires, exemples, livres d'arithmétique et six ou sept escus en doubles rouges, ce qui couvroit toute la place. Et comme ils eurent bien disné, il dit au père de la fille, voyant que le soleil rayonnoit dans la cour, qu'il lui avoit fait demander sa fille par plusieurs fois, mais qu'on lui avoit rapporté de sa part qu'il ne la pouvoit avoir, s'il ne faisoit voir du bien au soleil. C'est pourquoi il le prioit de mettre la teste à la fenestre, l'asseurant qu'il verroit ce qu'il désiroit pour l'hypothèque du douaire de sa fille. Comme ils furent tous aux fenestres, il leur fit exacte demonstration de

ses biens, disant qu'il avoit au soleil des habits de prix, de l'argent monnoyé, et des obligations pour plus de 89,046,724,306 escus, que l'on pouvoit voir dans les livres ouverts et exposés au soleil. De plus que les trois premiers doigts de sa main droite valoient tout autant et qu'il ne devoit faire aucune difficulté, ny differer davantage à luy donner sa fille.

Ces messieurs ne sçavoient quelle contenance ils devoient tenir; l'un se mouchoit, l'autre crachoit, l'autre esternuoit et l'autre toussoit; ainsi chacun tenant sa partie, c'estoit une plaisante musique.

L'escrivain sur ces entrefaites leur parloit de boire; puis, comme Robin, il retournoit sur le discours de ses flûtes; mais il n'eut pour lors autre response que force louanges qu'on luy donnoit et tout autant d'espérance d'estre marié plus richement qu'il ne pretendoit, et dèslors il fut appelé: *Monsieur de Beau-Soleil.*

LE PRATICIEN DESNIAISÉ

OU LE TROMPEUR TROMPÉ

UN procureur, autant capable de faire sa charge, que de gouverner les mouvemens des planètes, devint amoureux d'une fort belle veuve; mais ne sçachant le moyen de l'accoster

s'advisa de s'adresser à son cordonnier, qui luy dit que pour luy pouvoir parler librement, il falloit qu'il allast souvent disner et souper chez un pâtissier qui demeuroit tout vis-à-vis le logis de la veuve, et que peu à peu on entreroit en connoissance; mais qu'il falloit aussi qu'il fust accompagné de quelques gens d'esprit, tant pour bien discourir, que pour jouer des instrumens, ce qu'il fit; et pour subvenir à cette despense, il emprunta tout ce qu'il put de ses amis, et fut reduit à tel poinct, que d'engager un bon manteau pour continuer la visite du pâtissier.

Mais avant que d'y aller, il mangeoit dans quelque petit cabaret un bon gros potage d'une miche de deux sols et là-dessus buvoit dix ou douze verres de vin, pour puis après faire du degousté à table chez le pâtissier, afin qu'on rapportast à la veuve qu'il estoit fort sobre.

Comme le pâtissier reconnut qu'il n'avoit plus moyen de fournir à la despense et qu'il demandoit credit, il donna le petit mot gaillard à la veuve, laquelle un soir estant visitée de nostre amoureux, accompagné de ses discoureurs, joueurs et buveurs, luy dit qu' elle vouloit mourir en veuvage et qu'il ne retournast plus, parce que ses voisins et voisines, depuis sa visite, l'appeloient *Madamoiselle la chicaneuse.*

Mon pauvre procureur fut lors plus estonné qu'un fondeur de cloches, et troussant son pacquet, se retira avec autant de nez qu'un Pantalon de Venise.

L'AMOUREUX VENGÉ

UN jeune escolier estudiant aux loix, devint amoureux d'une damoiselle qui estoit si rusée qu'elle faisoit semblant d'agréer sa recherche; mais ce n'estoit que pour en tirer quelques petites commodités. Cet escolier donc luy ayant fait plusieurs présents, et continuant sa franchise mal employée, descouvrit un jour la malice de la damoiselle; car comme il revenoit de la promenade, passant près le logis de cette finette, une grosse et subite pluye le contraignit à se retirer promptement dans ledit logis, sous les degrés, où attendant que la pluye fust cessée, il ouyt qu'elle parloit à un sien cousin, sur le haut de l'escalier, se mocquant de la liberalité de nostre amoureux. Leurs discours finis, il se retira de là joliment sans estre aperçeu, prenant resolution d'en avoir raison. Voicy ce qu'il fit.

Il fut deux jours sans aller à la selle, et lors qu'il se sentit fort pressé du ventre, il prit la route du logis de sa maistresse, où il avoit remarqué qu'elle laissoit coustumièrement la clef de son coffre sous le tapis de la table.

Il entre, il la trouve dans sa chambre; il la salue et lui fait voir une chanson nouvelle. Ils la chantent par deux fois; elle lui en

demande copie; il s'offre à l'instant de la lui faire, il y met la main. On appelle la damoiselle, qui le quitte et sort de là pour parler à son oncle. Dans ce temps il ouvre le coffre, tire à part toutes ses petites besognes, fait là dedans son affaire, puis couvre cela de ses besognes, ferme le coffre et remet la clef au mesme lieu où il l'avoit prise.

La damoiselle arrive; il lui baille la copie et prend congé d'elle, lui proposant qu'un sien ami avoit quelque querelle, et qu'il s'y devoit trouver pour luy rendre service. Il sort et s'en va trouver deux ou trois autres escoliers que la damoiselle avoit deniaisés comme lui; il leur raconte le tout; ils s'y en allerent et ne bougerent de là que la damoiselle pour quelque petite necessité n'ouvrît son coffre, ce qu'elle fit; lors une puanteur telle que de l'averne, sortit de là dedans.

C'éstoit chose estrange à voir et à sentir. La damoiselle crioit:

— Ha! le traistre, il lui coustera la vie!

Les escoliers qui en estoient fort joyeux, crevoient de rire; ils s'enfuyrent, lui disans:

— Madamoiselle, vous nous excuserez, s'il vous plaist, nous ne pouvons plus demeurer icy.

L'AMOUREUX GELÉ

VOICI l'un des plus plaisans traits que jamais femme aye fait à homme. Un jeune praticien âgé de vingt ans, qui recevoit d'une bien gaillarde veuve toutes les faveurs et courtoisies, celle exceptée qui accomplit le contentement, car il avoit permission de la baiser, de lui manier le teton, la cuisse, le trou-madame, mais non pas d'y faire entrer son petit rat, s'échauffa tellement, bien que ce fust en hiver, que la poursuivant, comme l'on dit, à toute outrance, elle, pour échapper, lui promit ce qu'il demandoit : c'est qu'il entreroit chez elle à la faveur de la nuict, et qu'à l'insceu de son père, chez lequel elle s'estoit retirée, ils coucheroient ensemble.

Cet amoureux qui croyoit desjà d'avoir le pied dans l'estrier, se prepare pour enfiler la bague; il attend l'heure donnée, il ne manque point de venir là sur les dix heures du soir, où il entre facilement, trouvant la porte libre. Il est receu de la veuve avec mille baisers, qui ne faisoient que mettre le feu à ses estouppes ; elle le mène dans une galerie exposée à tous vents, où elle l'enferme à clef, l'asseurant qu'aussitost que son père seroit dans le lict, elle viendroit pour le lever de sentinelle et le conduire au lieu desti-

né, où tous deux pourroient librement jouer des basses marionnettes. Mais elle se retira finement, et le laissa là toute la nuict, où le pauvre amoureux faillit à mourir de froid, et où il fut contraint, comme lui-mesme m'a raconté, d'abattre et reverser ses hauts de chausses pour y mettre ses pieds, tant il les avoit gelez; de façon que si à la pointe du jour elle ne lui eust ouvert la galerie, il eust crié misericorde.

Elle s'excusoit envers lui, disant que son père s'estoit trouvé mal, et que durant toute la nuict elle avoit esté au chevet de son lict pour lui faire service, et qu'elle estoit bien marrie de ne lui avoir pu tenir parole. Elle le baisoit disant cela, mais ce pauvre gelé n'y trouvoit pas son compte, car il s'enfuit de là comme si tous les sergens de France lui eussent voulu mettre la main au collet.

L'APOTHICAIRE PARFUMÉ

CERTAIN gentilhomme qui ne se delectoit qu'à donner sujet de rire, voyant qu'un jeune apothicaire estoit habillé de taffetas colombin, et qu'il avoit la moustache retroussée et les cheveux bien gauffrez, prit fantaisie de lui faire un affront. Il entra donc dans sa boutique

et lui dit que se trouvant fort constipé, le medecin lui avoit conseillé de prendre un clystère ramollitif, mais qu'il le vouloit prendre dans son logis. Ce beau mignon d'apothicaire promit de le lui apporter, ce qu'il fit une heure après, où il trouva le gentilhomme tout disposé à le recevoir, n'ayant que sa chemise et ses caleçons.

Le gentilhomme voulut qu'il le lui donnast seulement accoudé sur le pied de son lict, ce qui fut fait; et l'ayant receu, il dit à l'apothicaire:

— Mon grand amy, prenez du coton que vous trouverez sur ma table, et m'en faites un bouchon; car le clystère m'eschappe.

Le mistodin le lui fit, et comme il se courboit pour lui bouchonner le fessier, le gentilhomme lui jeta tout le clystère sur la face et sur ses beaux habits, qui furent musquez pour longtemps de la matière fecale que le clystère avoit desjà ramollie. Il lui fit bailler dix sols par son valet de chambre, et le renvoya autant breneux et infect, qu'il estoit auparavant mignonnement goderonné et appimponné.

LA FINE DROLESSE

CETTE drôlesse icy avoit un amy qui ne la voyoit de près qu' en l'absence du mari, et c'estoit la nuict, par une fenestre basse, qui

respondoit sur la rue; ce compagnon montoit par là, et entroit subtilement dans la chambre de la drôlesse, où il jouoit de la culotte à son plaisir, et se retiroit avant le jour. Arriva que descendant une fois de ladite fenestre, il fut aperceu, sans toutefois estre reconnu, de trois ribleurs qui passoient par là, pour picorer en quelque endroit comme lui. La drôlesse qui l'accompagnoit de l'œil tant qu'il lui estoit possible, voyant qu'ils estoient descouverts, pour se garantir de soupçon et de blasme, fut si rusée que de jeter après lui quelque robe et cotillon par la fenestre, criant à haute voix: *Au larron, au larron!* Les trois ribleurs y accoururent l'espée au poing; mais le compagnon qui avoit un espadon, se fit faire place, et se sauva. Les ribleurs prennent les hardes, et les rendent à l'instant à la drôlesse, qui se plaignoit d'avoir esté dérobée, disant qu'on lui avoit emporté une chaisne d'or, et quelques bracelets qui estoient sur sa table, et que si elle avoit laissé sa fenestre ouverte, c'estoit pour recevoir le frais, comme estant au gros de l'esté. Cette ruse fut si subtilement inventée, et si promptement exécutée, qu'elle couvrit l'affaire et contenta tellement le mari à son retour, que ses cornes lui furent invisibles. Voilà comme un esprit malicieux fournit au besoin des moyens pour voiler une mechancheté, et assoupir le soupçon d'un vrai et asseuré cocuage.

L'HAPPELOURDE

HAPPELOURDE estoit fille d'une hostesse qui se tenoit sur un grand chemin; elle agreoit à certaine grande dame, qui souvent logeoit là dedans. Un jour cette dame la demanda à sa mère lui promettant qu'elle en feroit une fille fort habile, et qu'outre cette noble nourriture, elle lui feroit du bien pour lui aider à estre mieux mariée. La mère fut fort joyeuse de cette demande, et s'en tenoit fort honorée, comme à la vérité il y avoit de l'apparence; mais le poinct que je veux toucher ne regarde pas toutes ces belles offres, affections et contentemens, ains seulement une simplicité si plaisante, qu'il y a de quoy rire. Cette jeune fille estant au service de la dame, tâchoit de s'y comporter le mieux qu'il lui estoit possible, et de se conformer à la manière et façon des autres filles de chambre, ou damoiselles reformées; mais un jour dans le gros de l'hiver, comme madame marchandoit à se lever et quitter le lict, ouvrant parfois le rideau, et tout-à-coup remettant le nez sous la couverte, elle dit à nostre Happelourde, la voyant toute seule dans sa chambre, et auprès du feu: *Mamie, quel temps fait-il?* Cette fille estoit si neuve, qu'elle ne sçavoit ce qu'il falloit respondre;

enfin la dame lui fit tant de fois la mesme demande, que la fille s'advisa de descendre en bas, et d'aller en la cuisine pour sçavoir là de quelqu'un quel temps il faisoit. Elle trouve auprès du feu un jeune gentilhomme nommé *Briscoulaud*, qui se peignoit. Cette fille lui faisant la réverence, lui dit: *Monsieur, je vous prie de me dire quel temps il fait*. Le gentilhomme à l'instant quitte le feu, ouvre une petite fenestre, dans laquelle le vent donnant à toute force, lui portoit la neige dans le nez. Ce gentilhomme fermant promptement la fenestre, dit: *Il fait un bougre de temps*. Happelourde s'en retourne, et entrant dans la chambre de sa maistresse, fut tout aussitost interrogée comme auparavant, la dame luy disant: *Quel temps fait-il?* Alors elle fait une grande et basse réverence, respondant: *Madame, il fait un bougre de temps*. La dame la reprend, mais la fille s'excuse, rejetant sa faute sur monsieur de Briscoulaud.

LA PLAISANTE DEVINERESSE

JE vous représente icy une subtile magicienne, qui par ses inventions a imprimé dans l'imagination de ses concitoyens qu'elle avoit le pouvoir de se servir à son plaisir de la science et puissance des demons; entr'autres gaillar-

dises, elle fit celle-cy qui n'est pas des moindres. C'est qu'une dame de sa mesme ville perdit une bague de prix, qui lui fut desrobée par une sienne fille de chambre; elle s' adressa à cette devineresse, lui promettant bonne recompense, si par son art elle pouvoit recouvrer sa bague. Nostre magicienne à l'instant lui en donna toute asseurance; que fit-elle? Elle jugea fortuitement, ou peut-estre par physionomie, que l'une de ses filles de chambre avoit plustost mis la main que le pied sur ladite bague, et que c'estoit celle qui portoit quelques lignes mercuriales sur le front, à laquelle elle dit avec gravité: *M'amie, je veux conserver vostre honneur, vous avez la bague de Madame vostre maistresse, il ne faut pas faire de la fine; baillez-la moy, je la rendrai si discrettement, qu'on ne sçaura jamais qui l'a prise.* La fille, au commencement, la blâmoit de l'injure; mais à la fin par la forte persuasion de la magicienne, elle accorda la debte, la priant de ne la point descouvrir, mais de bailler si discrettement la bague à sa maistresse qu' elle n'en eust aucun soupçon. La magicienne la reçoit, leve le diamant du chaton, garde l'or et met la pierre dans un petit morceau de pain; et comme elle entra chez Madame, elle jeta cela à un gros coq d' Inde qui estoit en la basse cour; le coq d'Inde à l'nstant engloutit ce morceau. La devineresse estant devant Madame, lui remonstra qu'elle avoit grand tort d'accuser ses domestiques, car depuis le jour qu'elle perdit son

diamant, l'un de ses coqs-d'Inde l'avoit encore dans le gisier, l'ayant avalé lorsqu'il sortit de son anneau, et tomba à terre, mais que pour le cercle d'or, un passant estranger l'avoit trouvé. La dame ne demandoit que le diamant. Alors la magicienne, du consentement et permission de la dame, fait prendre le coq-d'Inde, on lui ouvre le gisier, on y trouve le diamant qui fut rendu à la dame, laquelle fit donner dix pistoles de recompense à la magicienne.

PLAISANTE RENCONTRE

D'UN SAVETIER DE LA VILLE DE TROYES

MAISTRE Jean Renault, savetier de la ville de Troyes, se promenant le jour de la Feste de Dieu par ladite ville, se trouva dans la grande rue, ainsi que la procession passoit; il s'agenouilla aussitost et se mit en devoir de faire sa dévotion; mais comme il estoit en cette action, il reconnut que quatre sergens de ladite ville portoient les quatre coins du ciel; aussitost, comme transporté d'estonnement, il s'ecria : *Helas ! mon Dieu, qu'avez-vous fait de nouveau; autrefois vous avez esté mis entre deux larrons, et l'on vous a maintenant mis entre quatre !* L'un d'iceux sergens qui con-

noissoit le pelerin, entendit ce discours, et n'en tesmoigna aucune chose; mais le lendemain il le fut voir assez matin, feignant d'avoir charge de le mettre prisonnier, il lui dit: *Mon maistre, vous souvenez-vous bien de ce que vous distes hier de nous dans la grande rue? — Ouy dea*, lui dit-il, *mais je n'ay pas parlé pour vous, car vous estes le bon, et vous seul irez en paradis.* Cette repartie fut trouvée si bonne, que le sergent s'en alla tout pâmé de rire.

DE DEUX MERCELOTS
DONT L'UN ESTOIT PLUS FIN QUE L'AUTRE

DEUX mercelots estant à la foire de Guibray, l'un d'eux se trouvant indisposé, s'alla coucher, pendant que l'autre se mit à la table de son hoste pour souper. Celui qui estoit au lict entendit entrer quelque personne dans sa chambre, il escoute; on ouvre la fenestre, et aussitost il entend une voix qui s'écrie assez haut: *Hou, hou, hou, hou, hou, hou, hou, hou, hou;* en mesme temps la fenestre est refermée; il escoute encore, et entend que c'estoit le berger du village qui venoit courtiser la fille du logis. Il sceut tous leurs secrets amoureux, et reconnut qu'ils se baisoient au travers d'une

ouverture qui estoit au cloisonnage. Ils remirent le reste au lendemain en pareils lieu et heure. Le drôle de Mercelot n'en dit mot, mais le lendemain il feignit d'estre encore malade; il monte en haut, et au lieu de se coucher, fit ce qu'il avoit entendu faire à la fille de son hoste; aussitost il entend venir le berger; il prépare son visage de derrière, le présente au berger, qui lui vint faire la reverence; mais il fut bien estonné qu'au lieu de sentir le visage agréable de sa maistresse, il en sentit un autre qui lui fit présent d'une exhalaison puante et vilaine. Le lendemain, ce berger rencontre la fille, la querelle, lui reproche sa villenie; elle s'en dit innocente, et par conjecture découvre l'affaire; de sorte qu'eux deux se délibèrent de n'en rien dire, et d'attraper le drôle; lui de son costé n'avoit pu celer son aventure à son camarade, qui en voulut avoir sa part, et prendre sa place; mais après qu'il eut chanté *hou*, *hou*, il présenta son cul à l'ouverture de la muraille pour le faire baiser au berger, qui avoit préparé une terrine pleine de feu, où il avoit mis chauffer une pelle, qu'il lui appliqua toute rouge sur son fessier, pour en oster le mauvais air; aussitost mon drôle se prit à crier: *Le cul me brusle*, *le cul me brusle*, met la maison en alarme, et ainsi descouvrit l'affaire.

CRÉATION DES FEMMES

O la plaisante rencontre d'un pygmée qui portoit sur ses espaules le géant Briarée dans la coquille d'un limaçon, et du seigneur Pantaleon, dit Besognosi, habillé de rouge comme les poux de juillet, la brayette duquel estoit si exorbitamment grande, qu'il portoit dans icelle un philosophe de la deuxiesme pepinière, nommé Pierre du Puy, armé de pied en cap à la gueusaïque, lequel Pierre du Puy (parlant par reverence) après avoir mis pied à terre, et fait deux ou trois caprioles, tant pour monstrer la disposition de ses pieds tortus, que pour saluer la compagnie, s'est adressé à ce pygmée, et lui a demandé quel il estoit; à quoi ce personnage à petit volume a fait response, en se haussant sur ses ergots, qu'il estoit fils de son père, frère de sa sœur, et neveu de son oncle, et davantage, *Doctor omnium*, en ce qui touchoit *De natura.*

Nostre philosophe de la dernière fournée s'est trouvé de cette response aussi estonné qu'un escolier à qui la faim rongeroit les entrailles, et qui venant pour disner et remuer les mandibules à la scholastique, ne trouveroit rien que la carcasse d'un *nihil* entre deux plats, avec les intestins d'un caillou frit; toutesfois, pour les sonder et fouiller autant plus dans le

corbillon de sa science, il lui a demandé s'il sçavoit bien comment la première femme avoit esté créée? Monsieur le pygmée, aussi subtil en ses responses, que le philosophe Pierre du Puy, importun en ses demandes, au rapport mesme de ceux qui le connoissent, respondit plus gros qu'il n'estoit grand, qu'il le sçavoit dix ans auparavant que son père eust couché avec sa mère.

Et davantage, que, *secundum Aristotelem libro primo, De habitu hominum*, il tenoit pour certain que la première femme avoit pris son estre d'une charrette, alleguant pour preuve, que comme le premier homme se faisoit traisner sur icelle en un chemin pour le moins aussi uni que les montagnes d'Auvergne, et se voyant porté aussi rudement que durement, il supplia les dieux de métamorphoser cette charrette en une chose plus douce; de sorte qu'au mesme instant la charrette se dressa toute droite, et, chose mirande, les roues se metamorphosèrent en bras, le haut en teste, le milieu et l'essieu entre les petits bastons en costes, les limons en cuisses et jambes; et voilà la raison pourquoi les femmes ouvrent aujourd'hui si librement les jambes en forme de limons, pour y recevoir le limonier de nature.

Le bon homme Pierre du Puy, après avoir secoué quelques roupies qui lui pendoient au bout du nez, et essuyé sa barbe baveuse (sauf vostre grâce) avec le derrière de sa chemise, ouvrit la gueule aussi grande qu'un four banal

pour refuter l'opinion du pygmée. Et de fait, se servant de l'authorité de Martin l'enrouillé, *Doctor in utroque*, avaleur d'enclumes, fourbisseur de verres et rostisseur de poignards à coquilles, avec lequel le jeune homme Gargantua s'ébattoit le plus souvent à jouer de l'espadon et du baston à deux bouts dans la pochette du vertugadin de sa grande mère, soustenoit fort et ferme que telle solution estoit erronée. Et qu'au contraire, la plus commune opinion des poëtes tenoit que la femme avoit esté fabriquée d'argile par Promethée, lequel Promethée ayant par le moyen du feu qu'il avoit dérobé au ciel, composé un certain flambeau, s'advisa pour rendre sa femme d'argile plus parfaite et accomplie de lui en percer le bas du ventre, ce qui fut à peine executé, qu'elle receut vie et mouvement.

Et c'est la raison pourquoy les femmes se trouvant débilitées, sont si curieuses de rechercher ce flambeau entre les jambes des hommes, où il a esté mis et colloqué, tant pour suppléer à la débilité de leur naturel, que pour les rendre plus souples et allegres des parties de derrière. Et de fait, aussitost qu'elles ont pratiqué la recepte, elles commencent à remuer, trepigner, aller à bonds et à courbettes, et bricoler, tant du cul que de la teste, si bien qu'en un moment elles se recollent, et reprennent leur première force et vigueur.

Le valet de chambre Pierre du Puy y voulut mettre son nez, disant que la première femme avoit esté créée de la coste de l'homme, et

que c'estoit le sujet pourquoy elle avoit la teste plus dure que tous les mille diables. Mais la raison du philosophe Pierre fut jugée la plus forte par le seigneur Pantaleon ; de sorte que le pauvre pygmée se voyant vaincu, tant par mer, que par terre, de dépit chargea ses jambes sur ses épaules, et s'en alla tout de volée sur la butte de Montmartre, où il est ordinairement employé à pescher des estrons au clair de la lune. Pour le seigneur Pantaleon dit Besongnosi, après avoir reintegré le philosophe Pierre du Puy dans l'un des replis de sa brayette, il a pris la poste sur un rossignol d'Arcadie, pour en aller conter les nouvelles à la confrairie des grandes oreilles, laissant la compagnie aussi estonnée qu'un homme qui auroit perdu l'une de ses bottes en courant la poste.

EN FAVEUR DES GROS NEZ

MESSIEURS, *dum gravioribus curis detentus,* je m'amusois à vous embrocher quelque viande d'appetit, *mihi renunciatum est* du Concile national des gros nez convoqués et assemblés pour les affaires de leur anarchie, lesquels se sont tellement fourvoyés de leur devoir, qu'ils ont oublié d'y mettre le mien en lettre rouge, comme la principale feste du calen-

drier; *o tempora, o mores!* Mon nez si bien pourfilé, si bien gravé à l'authentique, n'avoit pu trouver place en cette assemblée : *Ego, sed motos præstat componete fluctus.* Puisque la charité nous enjoint d'aimer nos ennemis, je veux, et comme si j'estois deputé des estats de messieurs les gros nez, vous chanter aujourd'huy les louanges d'iceux.

Je dis donc en premier lieu, qu'il est nécessaire que le nez, comme estant le vray ravelin de cette citadelle, soit fait à plein fond pour soustenir les canonnades, si d'aventure en quelques compagnies de peteurs la ville *obsidione teneretur,* et non pas semblable à ces petits nez de trefle faits en pied de pot, lesquels ne sont pas capables de résister aux assauts et camisades des parades de cet infâme archer du derrière, qui tous les jours ne vise à autre but, et n'en demande que la ruine.

Mais dites-moy, je vous prie : *Nonne experientia patet?* Que ces petits avortons de nez ne sont que des sentines et cloaques d'ordures, puants et infects en tout genre de putrefaction; où au contraire les nez faits sur le modèle du mien, sont les alambics et tuyaux par où se vuide tout ce qui pourroit *mentis animique functiones impedire.*

Praeterea, si vous considérez de près le catalogue des empereurs Romains, vous trouverez qu'ils ont esté tous fort bien pourvus de nez. Numa, second roy des Romains, *sesquipedalem nasum habebat*: cause pourquoi il fut

surnommé *Pompilius*, comme qui diroit gros nez de Pompette. Lycurge et Solon, grands législateurs, en avoient une très-bonne fourniture, *si Plutarcho fides sit adhibenda.* Et n'y a jamais eu en Italie roy qui ait manqué de nez que Tarquin le Superbe, aussi *urbe et regno pulsus fuit scilicet.* Qu'à cette occasion il fut dépouillé de sa royauté et chassé de sa ville.

Prenez-vous tous par le nez, messieurs, pour voir si vous avez part en ces louanges, et si vous estes propres à estre empereurs. Montons plus haut, et nous trouverons *Jovem cœterosque deos,* allant et venant par une chaisne d'or, comme dit Homère au deuxième livre de son Iliade, avoit esté aussi bien fourni de nez que moy; et que la raison pourquoy Vulcan fut expulsé du ciel, fut à cause qu'il estoit trop court de jambes et de nez. Je diray bien plus, que Proserpine ne put sortir des enfers pour rentrer au ciel à cause que Pluton lui avoit mangé un petit bout de son nez en la baisant, *ut notavit Virgilius* en ses Eneides, où il escrit que les camus n'avoient point de place dans le ciel; que la différence des dieux et demy-dieux se remarquoit aux nez. O bienheureux donc sont ceux qui ont demy-pied de nez!

Le nez symbolise avec la prudence, et de fait je tiens que ceux qui ont le nez fait à grand ressort sont ordinairement les plus sages et advisés, *unde Ulysses nasutus dicitur.* Outre le proverbe si commun de dire: c'est un niais, il n'a point de nez. *Contra vero:* c'est un fin ma-

tois, il a le nez long, il sent de loin. Une autre raison encore fort preignante pourquoi les nez aquilins sont tant estimez : pour ce que Jupiter se fit porter par l'aigle qu'il choisit sur tous les autres oyseaux à cause de son gros bec. Voicy l'arrière garde de nos preuves, et la conclusion de nostre discours.

Au temps de Saturne, la coustume estoit telle que les filles recherchoient les jeunes hommes en mariage, et celle estoit tenue pour la plus fine et accorte qui se couploit avec un mari pourveu d'un nez à double estage. Aussi est-ce par manière de dire le vray moule de la braguette, et de fait l'on tient pour maxime vulgaire que *ad formam nasi cognoscitur ad te levavi.* Ne mesprisez donc point les gros nez, messieurs ; au contraire, faites enfler les vostres, s'ils ne sont assez gros et grands ; considérez mesme que les camus ont fort peu de sentiment.

DES CHASTREZ

C'EST une maxime qui s'observe de père en fils entre les asnes, de porter de grandes oreilles. Ceux qui ont feuilleté leurs coustumes, rapportent qu'il se trouve au chapitre de leurs menus plaisirs, en leurs hieroglyfiques,

escrit de la propre main asinesque, du grand père de celui de la machoire duquel Caïn tua son frère Abel, un certain article par lequel il est permis à la communauté des asnes de s'entregratter l'un l'autre, sans scandale au retour du printemps en cette primevère. C'est aussi l'ordinaire des gueux de jouer au roy despouillé, et sous la faveur des rayons de Mars, exercer leurs ongles à la chasse des mistoudins, pour s'esgayer après tout à loisir au jeu de la fossette aux noyaux, un dedans et deux dehors.

En cette agréable saison, le pelerin commence à planter son bourdon, le berger à jouer du flageolet de nature, et de la cornemuse sourde à l'ombre du tertre moussu de la bergère. Bref, en ce temps tout vit, tout danse, et ne respire que la conjonction orbiculaire ; il n'y a par manière de dire trou qui ne désire sa cheville, lardoire qui ne veuille son lardon, balay qui ne cherche un manche, cousteau qui ne demande sa gaîne, pistolet qui n'appette son fourreau, lanterne qui ne désire sa chandelle, et cul qui ne respire un nez, pour lui servir de bouchon. C'est une diligence fort méthodique de porter demy-douzaine de verres de vin au païs bas, sans bouger de la table. C'est encore une belle commodité aux aveugles de se pouvoir passer de lunettes.

Mais je trouve que c'est un grand crève-cœur aux pauvres emasculés ou chastrés, il n'importe, de ne pouvoir, en signe de rejouissance, carillonner et sonner les cloches à l'entrée de ce doux

printemps, et qui plus est, de ne pouvoir faire couler la navette entre les quatre fosses à l'astelier de nature, comme ceux à qui elle a donné deux records pour exploiter réellement et de fait. Certes, il faut avouer en se grattant l'oreille du costé de Septentrion, qu'on a traicté ces pauvres gens avec beaucoup de rigueur et d'injustice ; mais vous me pourrez dire, quel tort leur a-t-on fait de descharger leur escarcelle d'une monnoye qui n'estoit pas de mise! Comment, monsieur, leur ravir subtilement les principales pièces du sac, lorsqu'ils estoient peut-estre sur le poinct de produire, et que leur procès estoit prest à mettre sur le bureau ? Estimez-vous cela peu de chose ? N'est-ce pas d'un seul coup leur retrancher le plus grand plaisir qui se puisse gouster en ce monde ?

Car quand on leur auroit donné cent ans de delay pour recouvrer leurs pièces, voire mesme quand ces pauvres diables de cliens les auroient remises dans le sac, elles ne seroient plus admissibles, grief, certes, capable de les désesperer. Encore, si pour un temps ils les pouvoient tirer hors, et après les remettre, ce seroit à faire à une demi-douzaine d'escus, pour graisser la main du clerc qui leur auroit fait cette courtoisie. Mais quoy, leur sac doit estre clos et scellé. Que s'il appert qu'il y ait eu ouverture ou infraction, les bonnes gens sont renvoyés delà l'eau, et déclarés non recevables, encore que leur production soit dextrement et finement recachetée, attendu que l'on tient pour maxime

que l'information ne doit jamais estre veue que par le juge. Mais puisque nous sommes sur ces messieurs de *non sunt*, touchons-en deux mots, en gardant toutesfois le droict aux dames.

Que direz-vous d'une certaine femme de Vaugirard, à laquelle on vouloit donner un personnage leger seulement de deux grains? Quel plaisir, disoit-elle, en retournant la gueule en S. Ferme, auroit-on avec cela? il n'en a non plus que sur ma main; il fourgonnera assez, il mettra le feu aux estouppes, l'esteigne qui pourra; je n'en veux point, et puis adjoustoit la desgoustée: je suis de trop basse estoffe pour repousser un capitaine Hongre. Telles femmes, disoit Margot l'esveillée en son livre de la Basse dance, ne sçavent ce qui leur est propre, comment l'on se sert à plat couvert, et de quelle façon on se joue de la seringue, sans enfler le ballon. Combien y en a-t-il qui se creveroient de fromage mol, s'ils n'avoient peur que la pressure ne leur causast une enflure de ventre? C'est donc le plus seur de s'esgayer avec nos chapons, puisqu'ils ont l'outil propre à chatouiller la nature, sans enfler le bas.

Et ce qui fortifie encore leur bon droict. La glose, au second chapitre: *De frigidis et maleficiatis*, est d'avis que le mariage peut valider, *cum eo qui habet virgam erectam*, parce qu'encore qu'il soit desgarni de boules, se peut-il neanmoins jouer à la fossette, et donner quelque refrigere à la partie enflammée, contre l'opinion de ceux qui les appellent coigne-festus.

C'est trop s'arrester sur une matière de légère taille, sans parler de boire. Je suis d'avis que Jean Farine vous apporte ses fesses, pour faire son premier pet à vostre santé, afin de rafraischir la moustache de vostre patience. Je viens de le laisser fort empesché après une farce au verjus, les ingrediens de laquelle promettent de purger les cerveaux les plus contristez de la mélancholie.

Bref, tous les supposts de la faculté facécieuse, s'employent à qui mieux mieux pour l'assaisonner délicieusement; les uns espluchent les herbes au clair de la lune, les autres allument le feu avec un seau d'eau fraische, les autres se servent de leurs fesses pour le souffler, les autres essuyent la poisle avec le derrière de leur chemise pour la fricasser, les autres broyent du cul certaines gringuenaudes en forme de cloux de giroffle. Les raminagrobis de la bande, assis à la monachale, la barbe esparpillée, et cordelans leurs moustaches à l'espagnole, ordonnent des sauces, et avec certains mouvements formez au moule de la gravité, contemplent au travers d'un panier percé tous ces braves officiers retroussez jusques au coude. Les officiers de la seconde table font ronfler le larigot, sans remuer les doigts; les autres fredonnent du cul sur la chaire percée. En somme, je vous asseure de leur part, qu'ils sont fort empeschez à préparer cet aliment recréatif.

Contez donc toutes vos dents, de peur qu'il

ne vous en tombe quelqu'une à force de rire, et remuer les mandibules à vuide. Fermez la bouche, et ouvrez les fesses, pour éviter la cholique.

DES CORNARDS

BON jour et bon soir, c'est pour tout le jour, disent les trancheciboules de Paris. Holà! bonnes gens emplumés à la mosaïque, escoutez pacifiquement, et vous tenez fermes, de peur de tomber. Sçachez donc qu'après avoir quitté les institutes de Théophraste, les alambics de Paracelse, les monstres et prodiges d'Ambroise Paré, les figures douces d'Ovide, il parut à mes yeux une estrange métamorphose, et quelle à vostre advis? Ce fut un bœuf traversant un bras de mer, chargé d'une jeune pucelle, qui sembloit invoquer à son secours le ciel et la terre, laquelle saisissant son ravisseur par les cornes, crioit à haute voix: Vive la corne, vive la corne. Moy qui mythologise sur une obscurité, comme un Portugais sur les merluches de Terre neuve, je m'escrie à gorge déployée: *Lætandum est.*

A l'instant une petite maquerelle de chauve-souris m'ayant environné les oreilles par je ne sçais quel charme, me fit naistre le désir et

l'envie de découvrir le secret caché sous l'escorce de cette métamorphose, et que vouloit signifier ce bœuf tant joliment et amoureusement embouqueté et couronné de fleurs, et après plusieurs recherches, je trouvai *cum magno sudore*, au ratelier de ma Minerve que Jupiter désireux d'enrichir les hommes du bénefice *de becco cornuto*, avoit emprunté cette figure, et que la drôlesse Europe avoit ravie pour esteindre l'ardeur de sa brayette; ce qui me fit dès lors conclure comme les hommes, qu'ils ne devoient s'offenser du titre de cornardise, puisque Jupiter a esté le premier cornard. Passons outre, et dressons l'echelle de la raison jusques au ciel, pour y trouver le frontispice des cornes.

Parmy les douze signes, il se trouve des cornes; le soleil par ses rayons semble dire aux humains : voilà mes cornes; la lune, à son cours et decours, se glorifie de ses cornes; les enfans de Themis portent des cornes, aucuns *visibilium et invisibilium;* la pluspart des quadrupèdes portent des cornes; Pluton enrichit son sceptre de deux cornes; Neptune de trois, et s'il faut en croire les peintres, les diables portent des cornes aussi.

Si donc les cornes sont si communes, pourquoy les hommes n'en auront-ils pas à vil prix et sans débourser finance, deslier, ny ouvrir autre bourse que celle que la nature a donné à leurs femmes? Quel plus riche diadème peut donc avoir l'homme que les cornes, puisque

Jupiter les a portées? Qui fait admirer le cerf que la corne, le bœuf, le rhinoceros, le chevreuil, et par conséquent l'homme cocu que la corne? Ouvrons les yeux et les oreilles pour voir et entendre tous les animaux quadrupèdes crier *alta voce:* Jupiter, des cornes; et les hommes qui ont envie de profiter par le moyen du bénéfice de la corne, ne crieront-ils pas aussi à gorge desployée: Jupiter, mon amy, des cornes. Cette importunité suffira pour mettre en banque le bénefice des cornes.

Quelque Aristarque mesprisant cette confrairie satyrique, proposera en faveur des bestes, messieurs, que les cornes leur sont naturelles, et par conséquent honorables, mais que celles des hommes engendrées accidentellement par un trop fréquent mouvement croupionnaire, doivent estre tenues pour infâmes et vitupérables.

Je respondray en deux mots, que les bestes ne sont pas plus chèrement vendues pour leurs cornes, bien que naturelles; mais que celles des hommes, encore qu'invisibles et accidentelles, les honorent quelquefois de plusieurs belles prérogatives, leur enflent la bourse, et leur servent de bouclier contre les assauts de la nécessité: l'or et l'argent sont l'honneur de ce siècle.

Parlons avec raison et sans passion: qu'estoit la corne d'Amalthée? Contenoit-elle pas tout ce que l'homme pouvoit souhaiter? S'il est ainsi, d'où nous viennent toutes sortes de fruicts? de la corne; toutes sortes de bleds? de la corne;

toute espèce de monnoye? de la corne; toutes sortes de cymares, robes, pourpoints, et cotillons? de la corne; toutes sortes de viandes, vins friands et délicats. Heureux vrayement et plus qu'heureux celuy qui possède cette belle corne.

Davantage, Pan jadis tant revéré en l'Arcadie, portoit-il pas des cornes? Que nous ont voulu signifier les anciens par sa figure? rien autre chose que le monde; qu'ainsi ne soit, Pan est un vocable grec, qui signifie tout; adjoustez à ce tout sa teste, et vous trouverez en bon françois, tout est cornu. *Valete.*

DES POLTRONS

VIVE les poltrons, fi de ces tranche-montagnes, qui d'une œuillade furibonde, feroient trembler une armée de hannetons. Quant à moy, je fais plus d'estat d'un excellent poltron, que de cent mille Alexandres, et autant de Césars, fussent-ils armés de pierre de taille.

Or, m'estant proposé l'estat de poltron, pour but à ce sujet, je vous diray qu'alors que je vais poltronisant, il me semble que j'ai déjà obtenu une partie de cette fin désirée, en laquelle je me délecte merveilleusement.

Mais dites-moy, je vous prie, puisque cette matière se présente à décider, si en la poltronnerie gist la vraye félicité mondaine, comment pourra aucun entièrement jouir de son estat, veu que le grand Peripateticien asseure que personne ne se peut dire parfaitement heureux en ce monde? Eh! bonnes gens, celuy qui approchera le plus près du but de la poltronnerie, se pourra dire parfaitement heureux, et comme vray poltron, goustera et savourera tous les contentemens qui se rencontrent en la vie humaine.

Je me doute bien que quelques philosophes de la place aux veaux, avec certains arguments entrelardés de sophisterie, s'efforceront de troubler l'estat de la tranquillité poltronesque; mais je voudrois bien sçavoir d'eux au prealable que d'en discourir plus avant, si c'est chose bonne ou mauvaise d'avoir toutes ses commodités. L'opinion de plusieurs grands personnages des siècles passés, est que quand nostre âme repose, elle s'acquiert de la prudence et de la sagesse tout ensemble. Et l'occasion pour laquelle la jeunesse en est despourveue, ne procède que du continuel mouvement dont elle se travaille ordinairement, où au contraire, les hommes âgés sont tousjours sages et advisés. Pourquoy? dira-t-on, pource qu'ils sont plus reposés.

On m'accordera donc qu'estre assis à son aise, n'aller qu'en coche, ou litière, dormir la grasse matinée, se faire dodeliner et mignarder; bref, fuir les incommodités, n'est autre chose que

vraye poltronnerie. Vous m'accorderez quant et quant que la poltronnerie est le fondement de la vraye sagesse.

Les anciens faisoient tant d'estat de cette vénerable poltronnerie, qu'Achille, entre les autres, ayma mieux estre reputé excellent poltron que vaillant capitaine; et de fait, il employoit la pluspart des heures du jour à poltronner avec sa Briseis.

Certes, les poltrons ont la meilleure raison du monde de n'entrer aux difficiles et perilleuses entreprises pour la considération d'une vaine gloire qui n'est autre chose que vent et fumée; et davantage de ne se rompre le cerveau à la lecture d'une infinité de livres, qui bien souvent font perdre la substance pour l'accident.

Le bon homme Aristote souloit dire, après bon vin, bon cheval: *Negotium suscipimus ut otium habeamus.* Comme s'il eust voulu dire: travaillons, travaillons, enfans, afin de faire puis après les poltrons à nostre aise. Boccace en parle aussi en son *Decameron,* quand il dit que la poltronnerie ne peut longtemps durer sans argent. Or, quiconque a de l'argent à souhait, n'est-il pas content et sage? Celuy qui a toutes ses commodités, n'est-il pas roi ou prince? Mais que dis-je, vray empereur des poltrons?

Pour ces raisons, je dis que quiconque n'adore la poltronnerie, *reus est mortis,* parce qu'il mesprise tous les plaisirs qui nous sont donnés en la vie. Eh bien, messieurs les poltrons, ne

chanterez-vous pas avec moy d'une voix organisée : Vive la poltronnerie?

Encore un mot pour exemple : Un grand capitaine, un prince, ou un gouverneur de province, n'aura-t-il pas sujet de mesnager sa vie pour le bien et utilité de ses sujets ? Tout de mesme d'un bon magistrat, d'un bon juge, ou d'un excellent orateur, sans lesquels une république ne pourroit subsister ; ces creveurs de boudins des siècles passés, qui se sont par leur invincible courage acquis tant de royaumes, ne se sont-ils pas enfin sacrifiés à la poltronnerie, se retirans en des lieux plaisans et delectables, où ils finissoient heureusement leurs jours parmi les délices et la volupté, vrayes compagnes de la poltronnerie? Les autres plus mal advisés, ont laissé leurs gregues en quelque rencontre, bataille, ou duel ; les autres se sont perdus par le desespoir ; mais vous, braves poltrons, je croy que vous n'en ferez pas ainsi, car si l'on vous donne sur une joue, je vous conseille de tendre l'autre ; si vous offensez quelqu'un, pour cinq ou six coups de baston vous en serez quittes. Cela ne déchire point la cazaque d'un galant homme, on n'use point de fil à recoudre les trous, c'est autant d'argent épargné.

Pour mon regard, j'attends en bonne délibération l'empereur des poltrons, esperant qu'à son arrivée il défendra les canons, pétards, harquebuses, pistolets, et autres tels bastons à feu, sans mesme en excepter les espées et poignards, puisque tels fatras ne servent qu'à la ruyne et

destruction de son empire, reservant néanmoins les marions, cuirasses, brassarts, et gantelets pour se gourmer à coups de poings. O belle et divine ordonnance, le monde fourmillera d'hommes, si tu es une fois observée !

Auparavant le déluge, les hommes s'employoient toute la journée à poltroniser les jambes de leurs femmes, et à cette occasion, ce siècle là s'appeloit l'âge d'or et bien-heureux. Et aujourd'huy nos vains travaux, boutades, et rodomontades font que le siècle où nous sommes s'appelle l'âge de fer misérable et malheureux.

Prenons donc la peine de devenir bons poltrons, messieurs, afin que cet âge doré puisse retourner à nous; et pource que discourant plus longtemps des poltrons, je craindrois transgresser les loix de la poltronnerie, je finiray poltronnement, et vous baiseray les mains en toute poltronnerie.

DE LA NUICT

A LA louange de la nuict, je vous veux advertir de faire bonne provision de chandelles : car voici le temps que l'on ne verra plus goutte la nuict. Or, la raison rationnante et raisonnable, pour laquelle en raisonnant, je veux

araisonner, et vous entretenir d'une matière si obscure, c'est que ces jours passés, sur le midy, je songeois en beuvant, que le ventre inférieur me faisoit si grand mal, que j'avois une sueur universelle, voire mesme que le canal du frontispice de mon derrière estoit si oppressé, qu'il distilloit une liqueur plus douce que le miel; si vous ne le croyez, tâtez-y.

Sur ces entrefaites, je me resveille, et voulant en dormant esprouver si cela estoit vray, je glissai ma main sur mon derrière où je sentis je ne sçay quelle matière qui confirma l'effet de mon songe. Sortant tout d'un saut hors du lict, je me trouvay si estonné d'une telle deconvenue, qu'allant deça, delà, au milieu des tenèbres de la nuict, et ne pouvant trouver de la chandelle pour allumer du feu, je fus contraint de donner pleinement de l'air à mon cul pour le faire sentir à vos nez tous échauffés de colère; et voyant que la nuict estoit la principale cause de ce malheur, je commençay à détester, maudire, injurier, et blâmer cette pauvre nuict. Mais tout ainsi que la matière qui estoit au milieu de la chambre en attendant le jour commença à se refroidir, de même ma colère commença à s'apaiser, et mes sens à se modérer; lors de sain entendement, je commençay à connoistre que la nuict n'estoit aucunement coupable de ceci; mais que j'en estois la principale cause, pour avoir trop mangé le lendemain d'auparavant.

Je me proposay dès lors, que pour réparation

d'honneur, dommages et intérests des injures par moy crachées contre ladite nuict, je ferois un discours à sa louange, et de ses admirables effects, publiquement, et en vostre présence. Mais c'est assez parlé de l'origine de mon sujet, encore trois pas, et puis venons au poinct. Pour doncques vous montrer évidemment que tant s'en faut que la nuict soit pernicieuse et dommageable, mais au contraire très-utile et profitable, combien pensez-vous qu'il y en ait en la compagnie qui ont esté faits et forgez du marteau naturel sur l'enclume de la nature en une seule nuict? combien pensez-vous qui se fait de bons coups la nuict? Vos femmes en sçauroient bien que dire.

Voilà déjà qui est capable d'exalter la nuict par dessus le jour mesme. En après la nuict est favorable à toutes sortes de gens, de quelques qualités ou vacations qu'ils soient, aux bonnes gens pour dormir, aux amants pour courtiser leur maistresse, aux cosmographes, dérographes, astrologues, philosophes et mathematiciens, pour voir les planètes; aux ivrognes, pour faire les plats nets; aux magiciens pour faire leurs charmes; et aux larrons, messieurs, pour dérober.

Davantage, la nuict est le vray repos et l'oubliance de tous maux; c'est pourquoy le poëte latin dit:

Cætera per terras omnes animalia montes
Laxabant curas et corda oblita laborum, etc.

Il n'est pas jusques à Jean Desesnaules, qui

parlant de la nuict, dit: *Glix faux, nis nox, etc.* Ouy; mais il me semble que je lis dedans le cœur des femmes, qui disent elles-mesmes: Qu'est-ce que ceux-là nous racontent du repos de la nuict? c'est à l'heure que nous travaillons le mieux, certainement. *Concedo majorem;* mais ce travail, mes dames, est si plaisant, et l'endurez d'une si bonne affection, qu'il vous est un agréable repos, et partant il ne doit estre cause que la nuict soit aucunement déprisée, veu que la nature mesme l'a instituée. Or, comme je vous ay doctoralement prouvé l'utilité, commodité, et profit que nous apporte la nuict, je vous veux semblablement montrer quelle incommodité ce seroit s'il n'y en avoit point. Premièrement, viens ça puisque je m'échauffe en parlant; une chose n'est aucunement belle ou agréable, qu'au regard de son contraire; et doncques, que diable seroit ce jour, sans la nuict; s'il n'y en avoit point, comment compterions-nous les heures, les jours, les semaines, les mois, les ans, et les siècles? Certes, il ne faudroit point de supputateurs, ou cosmographes, il faudroit compter ablativo tout en un tas, et comme je vous ay dit qu'elle apporte de la commodité à toutes sortes de personnes, combien y en a-t-il qui auroient le nez bien petit sans la nuict? Pour exemples, les chandeliers, et ceux qui vendent les décoctions de vostre derrière, quelle heure prendroient-ils plus commode pour exercer leur office? Il faudroit qu'en plein jour ils menassent leurs cha-

riots de triomphes à vos yeux et à la senteur de vos nez; en après, ces marchands grossiers, vendeurs d'allumettes, que feroient-ils sans la nuict? S'il ne falloit point de chandelles, il ne faudroit pareillement point d'allumettes pour les allumer; certes, si cela estoit, toutes ces manières de gens pourroient bien passer le reste de leur vie à la Cour des Miracles, et avec les cagoux, manger honorablement dans des escuelles de bois.

Je sçay bien qu'il y en aura qui diront: La nuict est une grande incommodité, l'on ne sçauroit marcher sans chandelle. Abus, abus; qu'ils viennent à moy, je les osteray hors de scrupule; et voici ce que je leur diray : Venez-ça, mes amis; vous dites que vous ne sçauriez aller de nuict sans chandelle; qui vous contraint d'y aller? ce n'est pas la nuict? — Ouy, mais j'ai une affaire d'importance. — Attendez qu'il fasse jour. — Mais elle est pressée; et si l'on ne trouve ces gens-là qu'au soir qu'il fait déjà nuict. — Attendez qu'il fasse clair de lune, il n'y a point de meilleure chandelle, car elle est naturelle, ou bien si par nécessité nécessitante, vous estes contraints d'aller de nuict, et que vous n'ayez point de lumière, rompez-vous le col si vous voulez; pour aller à tous les diables, il ne faut point de chandelle.

Un autre, me dira-t-on, ne sçauroit manger de poisson la nuict sans chandelle, car on avaleroit les arrestes. Eh! mon amy, pourquoi en manges-tu? Si tu te fais mal, c'est par ta frian-

dise, ce n'est pas la nuict qui en est cause, ou bien si vous autres estes aussi friands que vos femmes qui veulent en manger nuict et jour et à toute heure, et si elles avalent tout, quand bien elles en devroient estrangler.

Si bien donc que vous m'accorderez que la nuict est très-utile et profitable, et inventée pour le bien de l'un et de l'autre sexe. Que le jour ne seroit rien sans la nuict, et que la nuict sans le jour ne vaudroit guères mieux.

Or de peur de vous nuire, et qu'en nuisant la nuict ne vienne, je vous baise les mains, baisez-moy les fesses.

VOYAGE BURLESQUE

C'EST un OPORTET en grosse lettre, il faut que je fasse un voyage en ce païs-là ; je vay vous dire ce que c'est, messieurs. Il y a environ deux ou trois mille ans, c'est du plus loin qu' il me souvienne, qu'il s'émut un debat entre Jupiter et Junon; ceux qui ont feuilleté les cayers de ce grand Naso en peuvent avoir veu quelque chose. Cette dispute estoit telle, à sçavoir, des deux sexes, lequel avoit le plus de contentement au jeu du bilboquet sans chandelle: prenez-le comme vous voudrez.

L'un et l'autre soustenoient fort et ferme son opinion; Jupiter disoit que c'estoit la femme; Junon que c'estoit l'homme; l'un disoit que si, l'autre que non, que falloit-il faire là? Il falloit nécessairement un tiers pour les accorder. Ils s'advisèrent d'un nommé Thiresias, qui autrefois avoit esté femme, et se resolurent tous deux que ce que cestuy-cy en diroit seroit tenu pour vray, comme ayant gousté de l'un et l'autre. Iceluy estant appelé pour resoudre cette dispute, ayant ouy les deux parties, conclut et jugea que sans doute la femme avoit beaucoup plus de délectation en telles affaires que l'homme. Or bien que cette sentence fust fort contre Junon, et qu'elle prist une grande vengeance de ce pauvre homme, toutesfois il me semble aussi si bien et si justement jugé, que je me suis resolu d'escalader la voûte céleste, pour aller en personne prouver et soustenir l'équité de son jugement; c'est le voyage que j'avois entrepris de faire; il est un peu long et fascheux, toutesfois j'espère de vous revoir bientost, si le diable ne m'emporte en chemin.

In primo ordine il me faut avoir de bons habits; car je passerai par la moyenne region où sont les météores, passage assez dangereux, pource que les vents me souffleront au cul de tous costés; de là je prendrai la lune aux dents en passant, je traverserai les sept planètes, le Soleil, Jupiter, Mars, etc., je prendrai ma volée vers le ciel cristallin, et passerai par le firmament, pour de là aller au giste en

la maison royale de Jupiter. Voilà déjà tout mon voyage fait, et si je ne bouge de ma place : de vous parler des discours dont j'entretiendray ceux de ce pays, et des vives raisons par lesquelles je prouverai mon opinion touchant le jugement dont je vous ay parlé, ce seroit chose superflue et indécente à ma dignité pédantesque; car à la mode de nostre pays, il faut tousjours bien dire, et trancher court ; mais seulement en attendant que j'aye fait provision de vivres pour mon voyage, car il n'y a point d'hostelleries en ces chemins-là, s'il y a quelqu'un de vous autres qui aye dispute avec sa femme pour ce mesme sujet, qu'il me l'envoye, et croyez que je la traiteray de telle façon, qu'elle sera contrainte de confesser qu'il n'y a homme qui puisse avoir tant de plaisir en un jour, que je lui en ferai sentir en moins d'un quart d'heure, et si je ne veux point faire de marché, vous payerez selon la besogne, et je m'asseure que vous ne vous en plaindrez point, voyant bientost après l'opération de mon premier appareil.

Au reste, je vous dis adieu jusques à mon retour, et si je ne reviens bientost, dites hardiment que je me trouve bien là ; aussitost que je serai revenu, ne faillez pas à me venir voir, et je conteray toutes mes rencontres, adventures et occurrences, mon entrée dans les cieux, ma bonne reception par les dieux et mon retour en la terre.

J'oubliois à vous dire s'il y a quelques-uns qui veulent mander quelque chose aux manes

de leurs bons amis de par de-là, je feray leur message; car je verray tous les manans et habitans de ceste contrée, et si je leur en rapporteray certaines nouvelles.

Valete quoad rediero.

RETOUR COMIQUE

Reviso patriam bis. Or çà, ne vous l'avois-je pas bien dit que je serois bientost de retour? Il est vray que je ne fais que d'arriver; mais j'ay esté si fort esmu du desir de vous voir, pour vous raconter mes adventures, que je n'ay pas eu patience d'attendre jusques à demain au matin, ny mesme de manger un morçeau; mais je m'estois bien saoulé avant de partir.

Or, par quel bout commenceray-je? je ne sçay; car j'ay veu tant et tant de merveilles, tant de richesses et de magnificences, qu'il n'y a homme, quand il auroit autant de cervelle comme il y a de puces au cul d'un chien, qui puisse seulement comprendre ou excogiter la moindre d'icelle. Il vaut mieux marcher par ordre et commencer premièrement par ma superbe entrée dans les cieux, et combien de personnes furent envoyées au devant de moi pour cet effet.

Comme donc il y avoit bien trois ou quatre lieues jusques-là où je voulois aller, j'entends des nouvelles par certains espions que j'avois mis en campagne, que Jupiter avoit eu vent de ma venue, et que pour cette occasion il avoit assemblé le Conseil général de tous les dieux, tant grands que petits, pour déliberer quel honneur l'on me feroit esgal à ma doctorale dignité. Il fut dit et arresté qu'en une si heureuse journée, que Bruscambille quitteroit la terre pour aller visiter les cieux, généralement tous les dieux viendroient en la meilleure couche qu'il se pourroit faire au devant de moy, que si ce n'estoit en personne, qu'ils y envoyassent pour le moins des gens à leur place. Mais Jupiter mesme y voulut venir en personne, ce qui fut exécuté; car le lendemain, comme j'estois en chemin pour parachever mon voyage, je les vis venir à moy en l'ordre que voicy.

Premièrement marchoit le messager des dieux, Mercure, qui avec son caducée faisoit faire place, encore qu'il n'y eust pas grand presse; puis après, Jupiter, avec sa grande barbe grise, qui estoit à cheval sur un aigle, son foudre en la main. Aussitost qu'il m'aperçut, commença à m'embrasser bras dessus bras dessous, et me dit ainsi:

— O seigneur Bruscambille, vous soyez le bien venu; qu'il y a longtemps que nous vous désirons de par de-ça!

Le pauvre homme pleuroit de joye. Phœbus n'y put venir lui-mesme, mais en son lieu mar-

choient, après Jupiter, les neuf sœurs, les Muses de Parnasse, qui toutes ayant un chapeau de fleurs sur la teste, marchoient en bon ordre deux à deux; les unes jouoient des instrumens, les autres chantoient la musique, les autres disoient des vers à ma louange, et toutes en passant devant moy, me donnèrent chacune un don, l'une la poésie, l'autre la musique, l'autre la philosophie et l'autre l'astrologie, une autre l'éloquence; c'est de quoy je suis devenu si bon orateur; voyez comme je parle, il me sort autant de sentences dorées de la bouche, comme il vous sort de lièvres du cul; enfin je suis si rempli de perfections, que j'en ay depuis le cul jusques à la gorge.

Après cela marchoit ce grand dieu Mars, avec une compagnie de cent mille hommes de pied, tous bien montés, qui de son seul aspect et de sa posture faisoit tout trembler. Il estoit monté sur un grand destrier bardé, enharnaché, caparaçonné d'or et d'argent et pierres de clinquans; enfin cela reluisoit comme les yeux d'un chat en plein minuit, ou plustost comme une chandelle en un sabot.

Bacchus ne manqua point d'y venir; car je suis un de ses bons disciples. C'est un gros garçon, sans comparaison, tout comme Jean Farine. Il estoit sur un magnifique char, tiré par quatre porcs d'Allemagne; il y avoit deux grosses endouilles, pour le moins de la longueur d'une lance, qui servoient d'essieu pour tenir les quatre roues qui estoient composées de trois

sortes de bois: de boudins, de saucisses et cervelats. Il estoit honorablement assis sur un gros tonneau, en sa dextre il avoit un gobelet qui tenoit bien la valeur d'une demi-queue ou plus; en la gauche un gros jambon, où le lard y estoit de trois toises d'espais.

Il marchoit après une infinité de petits dieutels, dont je ne parlerai point; car, pensez-vous, il faudroit un discours pour le moins de trois aulnes et demie de long, pour vous dire tout.

Tous en bon ordre, nous marchasmes vers le grand palais de Jupiter.

Oh! qu'il faisoit beau nous voir! J'eusse voulu que vous eussiez esté là; l'on eust dit que c'estoit un escadron de mouches à miel qui s'en alloient en leurs ruches. Je ne vous dirai avec quelle impétuosité l'artillerie donnoit, car vous en avez entendu le bruit. Ainsi donc tous chacun en son rang, entrasmes dans le Louvre celeste; mais si tost que j'aperçus la splendeur et l'excellence de la magnificence de cette riche maison royale, je fus tant ravi d'admiration que je n'eusse sçeu proferer un seul mot, et je croy que vous ne l'eussiez pas moins esté; car comment, toutes les maisons sont couvertes de petits pâtés et de tartes en pommes. Sans nous arrester, car il estoit temps de disner, nous allasmes droict à la grande salle; mais je ne vous oserois dire son excellence et combien elle estoit remplie de pierres précieuses; car je croy qu'il n'y a point assez de vinaigre dans Paris pour faire revenir de la pâmoison et ra-

vissement auquel vous seriez, escoutant telles choses. Les tables furent dressées; chacun se sied à son rang; mais je sçais bien que j'étois au haut bout. Nous fusmes servis en premiers mets de potages aux moules jaunes comme laict, de pâtez de grenouilles et de chapons fricassés. Au second, d'escrevisses, tortues, tripes de morues et autres sortes de poissons fort exquis; car il n'y a guères de chair en ce pays-là, parce qu'il n'y a point de prez pour nourrir les bœufs, veaux, moutons et autres sortes de pecores; ny de forests pour le gibier et toutes sortes de bestes sauvages, si bien qu'il n'y fait pas bon pour vous autres.

Pour faire la bonne bouche, car *finis coronat opus*, nous eusmes au dessert force naifles sucrées, chastaignes bouillies, galettes salées, pommes cuites, poires molles, eschaudez secs et de certain petit fruict rouge que l'on appelle des grateculs.

Quant au boire, je me saoulai si fort de ce doux nectar, boisson des dieux, que j'en aurai la foire plus de quinze jours durant.

Ganimède estoit là qui me servoit à pleine tasse tout le saoul.

Quand tout fut fait, les tables levées, je commençai à faire ma harangue, comme vous sçavez qu'un homme comme moi parle bien; je dis franchement ce qui m'avoit meu d'entreprendre un si long voyage, et que c'estoit vrayment pour me plaindre et demander justice de la rigoureuse et cruelle vengeance, dont avoit

usé Junon envers Thiresias, pour un jugement qu'il avoit fait selon l'équité, et tout d'un train je commençai par vives raisons à prouver et confirmer son jugement, et que sans doute les femmes aimoient beaucoup mieux et prenoient plus de plaisir aux délices de l'amour que les hommes.

Je voyois bien Junon qui me regardoit de travers, mais je me n'en souciois guère; au reste, mes raisons furent trouvées bonnes de toute l'assemblée, et mes conclusions confirmées. Il fut ordonné que pour recompenser ce pauvre Thiresias qui estoit devenu aveugle par la vengeance de Junon, il lui seroit donné un don, à sçavoir qu'il devineroit et prediroit les choses futures.

Voilà ce que j'ay fait pour lui cependant, et par ainsi les femmes ont perdu leur procès; mais elles retiennent tousjours les pièces par devers elles.

Pour faire fin, je voulus prendre congé de la compagnie, leur objectant que je voulois venir au giste en cette ville; mais ils s'efforcèrent tous de me retenir encore pour deux ou trois raisons. Je leur dis que j'avois de grandes affaires qui requieroient ma présence par de-çà, parceque l'on n'oseroit chier en ce pays-là.

Voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner davantage sur moy, ils commencèrent tous à faire mille regrets et lamentations pour mon départ, et me donnèrent de grands dons, si bien que je suis revenu plus riche que je n'estois allé;

c'est pourquoy je m'en vais faire une grande maison; s'il y a quelqu'un de vous autres qui veuille venir à mon service, il n'a qu'à le dire, il sera bien payé.

Au reste, j'ay tant fait que je suis revenu sans fortune sain, sauf et gaillard jusques à la place où je suis.

Ce n'est pas tout: je vous advertis que j'ay tout plein mon haut-de-chausse et mes caleçons de recommandations et messages à faire à ceux de delà, et à ceux de deçà.

Quant à ceux qui voudront avoir nouvelles de leurs amis, je m'en vais faire ouvrir un bureau général à tous venans, qui durera par l'espace de six semaines, et si je ne demande rien pour le port, car il m'a esté payé de delà.

DES ESTRANGES EFFETS

DE L'AMOUR

L'ON dit qu'Asdrubal, ayant la mort entre les dents et la rage au cœur, pour n'avoir abaissé la grandeur des Romains, voyant les siens dejà disposés au préparatif de sa pompe funèbre, fit jurer à son fils Annibal qu'il poursuivroit les injustes desseins que sa perfidie avoit brassez contre l'estat de cette fameuse République.

C'est une chose estrange que depuis que l'amour blesse quelque âme cautérisée, vous voyez tout aussitost naistre la trahison, la perfidie et tout ce que la malice de l'entendement humain peut excogiter de pernicieux.

Je suis pourtant d'advis de l'abaisser autant que je l'ay cy-devant eslevé, lui raccourcir les bras, et rogner les aisles de sa présomption, soustenant contre lui-mesme qu' il lui est impossible de cacher la sincérité d'un homme, lequel muni d'un martial courage, ne marche sous autre drapeau que celui de sa fidélité.

Il faut donc aller chercher l'infidélité parmi les femmes ; c'est là qu'elle fait sa principale demeure ; et pour preuve, les poëtes n'ont point dépeint les sirènes antiques sous le visage d'une femme, et de la queue d'un poisson, ne lui ont point mis les doux accens d'un Orphée en la bouche pour attirer les passans, et un miroir en main, que pour montrer que les femmes sont les vrais instruments de la perfidie, lubriques, faciles au change, propres à decevoir par leurs paroles sucrées les plus deliés et rusés.

Comme aussi ils n'ont point manqué de sujet quand malgré les enchantemens de ces divines musiciennes, ils font parfaire à Ulysse le cours de son voyage, montrant que les appas d'une inconstante femme ne doivent pas aveugler la prudence d' un homme, qui a la discretion pour hoste et la sagesse pour fidelle amie. Mais comme les saisons ne s'entre-ressemblent pas, les complexions des hommes sont diverses, les

uns franchissent fort bien ces droicts, les autres, effeminés, se laissent empestrer d'une telle sorte, qu'ils y laissent et la vie et l'honneur.

Ainsi Armide transmua les chevaliers en diverses formes, et ne put toutesfois empêcher que d'autres plus généreux et plus subtils ne luy ravissent son Renault d'entre ses bras.

Mais quoy, Samson au sein de sa Dalila se trouve reduit à la mercy des Philistins; Hercule, au giron de sa Lidienne, se laisse vaincre à un pygmée, tant la nature a donné d'appas, d'amorce et de filets à ce sexe ; voire tant de ruses et d'allechemens, que c'est une grande prudence que de les éviter.

Que si le cœur respondoit à l'ornement du corps et à la beauté du visage, on pourroit priser les chaisnes qui nous tiendroient attachés à leur amour. Mais comme le serpent se cache sous l'herbe, et que le scorpion dort sous toute pierre, l'on ne doit que peu souvent se fier à l'amour des femmes ; car après avoir enivré quelque Alexandre en vaillance, et quelque Pâris en beauté, sous ombre d'une simple importunité, ou d'une parole joyeusement folastre, quitteront ce Mars pour embrasser quelque Vulcan. C'est pourquoy il me semble que la comparaison de l'esprit de l'homme à une table rase, où l'on peint et efface ce que l'on veut, ou à un pot nouvellement fait, que l'on rompt et rebastit presque en un mesme instant, n'est pas sans sujet.

Ce discours n'est pas pour vostre regard, mes

dames, qui estes autant accomplies que celle pour qui je parle; specialement, elle estoit encline au vice et à la méchanceté, sçachant que la nature et la main de ce souverain moteur s'est d'autant plus delectée à perfectionner vostre âme comme à embellir vostre corps, lequel estant parfaitement accompli, me fait imaginer par l'extérieur que ce qui est caché sous cette escorce et simple apparence, est quelque chose de plus relevé par dessus la perfection qui s'y remarque.

Je vous en dirois davantage, mais je craindrois de vous ennuyer; c'est pourquoy je finiray avec une humble prière que je fais à la compagnie, d'avoir le recit de nostre tragédie pour agréable.

D'UN JUGE ET D'UNE DAMOISELLE

UNE damoiselle se fut plaindre à un juge, qu'un impudent luy avoit tenu des paroles sales, et qu'elle en demandoit reparation d'honneur.

— Eh bien, madamoiselle, dit le juge, quelles paroles vous a-t-il tenues?

— Ah! Monsieur, dit-elle, ce sont des paroles qui ne doivent pas estre proferées par une dame d'honneur!

— Mais, madamoiselle, dit ce juge, quelle justice voulez-vous que je vous fasse, si vous ne voulez pas dire de quoy vous vous plaignez?

Ceste damoiselle, s'en excûse; le juge, sans cela, ne veut rien faire pour elle.

Enfin estant pressée, elle dit que cet homme lui avoit dit : *sucre de vous.*

— De quoy vous plaignez-vous, madamoiselle; peut-il parler plus doucement que de vous dire sucre de vous?

— Ah! Monsieur, dit-elle, il ne m'a pas dit comme cela.

— Comment donc vous a-t-il dit? respondit le juge.

— Il m'a dit, replique la damoiselle, *sucre de vous* tout-à-fait.

— Quel crime a-t-il commis pour cela?

— Monsieur, dit la damoiselle, ce n'est pas comme cela, vous m'entendez bien; il m'a dit la plus vilaine parole qu'on puisse dire à une damoiselle.

Le juge persista à dire que si elle ne s'expliquoit, qu'il ne l'entendoit point; de sorte qu'après plusieurs refus, la damoiselle fut contrainte de franchir le mot tout à droit.

A quoy le juge respondit :

— Comment, vous appelez donc cela du sucre, madamoiselle?

LA FILLE PERSÉE

PLUSIEURS jeunes hommes et damoiselles du Marais, ayant ces jours passés voulu jouer la comédie d'*Andromède*, pièce célèbre, à cause des machines extraordinaires qui servent à sa représentation, lorsqu'ils auroient voulu distribuer les personnages entre eux, la plus jeune des filles qu'ils avoient choisies pour estre leurs actrices, âgée d'environ de dix-sept ans, auroit dit franchement aux autres, qu'elle vouloit estre *Persée*, ou qu'autrement elle n'en seroit point.

Eh bien, dirent les autres, vous serez perçée, puisque vous le désirez; et ainsi jouèrent leur comédie gaillardement.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE . . . . . page v

LA GALLERIE DES CURIEUX

Aux esprits mélancholiques . . . . . » 5

Aux critiques . . . . . » 7

Le Courtisan grotesque . . . . . » 8

Le Sot amoureux . . . . . » 10

Le Portraict emblématique de Cupidon . » 26

Le Portraict de la beauté . . . . . » 27

Le Portraict de la laideur . . . . . » 30

Le Chef-d'œuvre d'Apelles . . . . . » 32

L'Extase d'amour, ou l'Amante déçeue » 34

Demophoon près le tombeau de sa dame » 36

Le Portraict du charlatan . . . . . » 37

L'Orateur grotesque . . . . . » 41

L'Inconstance du temps . . . . . page 46
L'Indigent consolé . . . . . » 50
L'Amoureux insensé . . . . . » 55
Le Guerrier de cuisine . . . . . » 57
Le Noble vilain . . . . . » 59
Le Cloaque de la fortune . . . . . » 60
Le Mercure charitable . . . . . » 62
Le Fin mattois . . . . . » 67
La Confrairie des martyrs . . . . . » 69
Le Secrétaire hypocondriaque . . . » 73
Plaisant dialogue . . . . . » 139
Le Parterre de plaisance . . . . . » 148
Bouquet recréatif. — Le Sage mari . . » 168
Le Mary dissimulé . . . . . » 171
Le Mary déçeu . . . . . » 172
Le Mary charbonné . . . . . » 174
Monsieur de Beau-Soleil . . . . . » 176
Le Praticien déniaisé . . . . . » 178
L'Amoureux vengé . . . . . » 180
L'Amoureux gelé . . . . . » 182
L'Apothicaire parfumé . . . . . » 183
La Fine drôlesse . . . . . » 184
L'Happelourde . . . . . » 186
La Plaisante devineresse . . . . . » 187
Plaisante rencontre d'un savetier . . » 189
De deux mercelots . . . . . » 190
Création des femmes . . . . . » 192
En faveur des gros nez . . . . . » 195
Des Chastrez . . . . . » 198

Des Cornards . . . . . page 203
Des Poltrons . . . . . » 206
De la nuict . . . . . » 210
Voyage burlesque . . . . . » 215
Retour comique . . . . . » 218
Des estranges effets de l'amour . . . » 224
D'un juge et d'une damoiselle . . . . » 227
La Fille Persée . . . . . » 229

FIN DE LA TABLE